



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

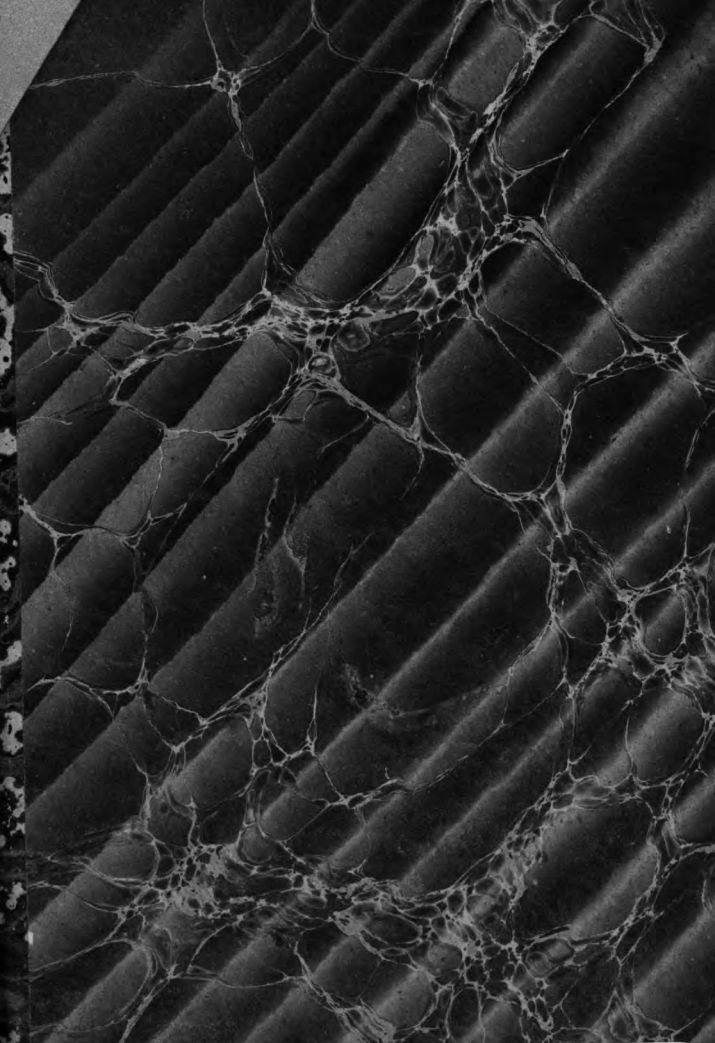
We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>





UNIVERSITEITSBIBLIOTHEEK GENT



Digitized by Google



B. L. 2310.

LES TRAGÉDIES

D'EURIPIDE,

TRADUITES DU GREC.

TOME III.

LES TRAGÉDIES

D'EURIPIDE,

TRADUITES DU GREC

Par M. PREVOST,

Professeur & Membre de l'Académie Royale
des Sciences & Belles-Lettres de Berlin.

TOME TROISIÈME.



A P A R I S,

Chez PISSOT père & fils, Libraires, quai
des Augustins.

M. DCC. LXXXII.



LES
SUPPLIANTES,
TRAGÉDIE.

Tome III.

A



S U J E T

DES SUPPLIANTES.

APRÈS la malheureuse expédition des sept Chefs contre Thèbes, qui fait le sujet des *Pléniennes*, leurs mères n'ayant pu obtenir des Thébains les corps de ces guerriers, vont implorer la protection de Thésée, roi d'Athènes, et s'adressent d'abord à Ethra sa mère, qui sacrifioit dans le temple de Cérés Eleusinienne. Thésée, après avoir hésité quelque temps de se rendre à leurs

a ij

prières, se déclare enfin le défenseur de la religion violée. Après avoir vainement essayé les voies de la douceur, il enlève par force les corps aux Thébains, et les rend à leurs mères, qui recueillent leurs cendres. Evadné, veuve de Capanée, se précipite dans le bûcher de son époux.

Cette pièce, fondée entièrement sur des préjugés antiques, paroît avoir été faite à l'occasion du traité conclu entre les Argiens et les Athéniens *, la première

* Barnès lui assigne une autre date, savoir la troisième année de la xc^{me} Olympiade, temps auquel les Argiens et les Lacédémoniens firent une ligue, après une victoire remportée par les seconds sur les premiers.

DES SUPPLIANTES. 5
année de la xc^{me} Olympiade ,
sous l'archontat d'Aristophyle.
Elle renferme plusieurs allusions
à la situation politique des Athé-
niens à cette époque.



A iij

P E R S O N N A G E S.

ETHRA, mère de Thésée.

LE CHŒUR, composé d'Argiennes,
mères des sept Guerriers qui avoient
accompagné Adraste au siège de
Thèbes.

THÉSÉE, chef des Athéniens.

ADRASTE, roi des Argiens.

Un Héraut Thébain.

Un Héraut Athénien, *personnage muet.*

Un Messager.

EVADNÉ, veuve de Capanée, l'un
des sept Chefs du siège de Thèbes.

IPHIS, père d'Evadné.

UN ENFANT, qui paroît être
Sthenelus, fils de Capanée.

MINERVE.

*La scène est dans le temple de Cérès, à
Eleusis, bourg très-voisin d'Athènes.*



LES
SUPPLIANTES,
TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

ETHRA, ADRASTE,
LE CHŒUR.

ETHRA.

DÉESSE tutélaire de cette terre!
Cérès Eleusinienne ! et vous , prêtres
qui la servez dans cet auguste temple !

A iv

8 LES SUPPLIANTES,

vous voyez l'épouse d'Egée, Ethra fille de Pandion, qui vient offrir ses vœux pour son propre bonheur, pour celui de son fils l'illustre Thésée, pour la ville d'Athènes, et pour * la terre de Pitthée où son enfance fut nourrie. Le spectacle de ces mères infortunées qui quittent leur patrie pour prendre le rameau des Suppliantes, et porter à mes pieds leurs larmes et leurs prières, redouble ma ferveur et ma crainte religieuse. Ce sont elles qui ont donné le jour aux ** sept guerriers qu'Adraste conduisit contre Thèbes pour aider son gendre Polynice à recouvrer l'héritage d'Œdipe. Ces guerriers ont succombé dans cette guerre malheureuse; elles redemandent leurs corps pour les ensevelir. Ceux qui les ont en leur

* Trézène.

** Polynice étoit un des sept Guerriers. Cependant Jocaste sa mère n'étoit pas au nombre des Suppliantes.

pouvoir rejettent une juste prière et foulent aux pieds les lois éternelles. Adraste accompagne ces mères suppliantes ; ses yeux sont baignés de larmes ; il gémit sur les tristes suites d'une guerre entreprise sous de malheureux auspices. Il sollicite mon appui auprès de mon fils pour l'engager à obtenir par la voie de la persuasion , ou par celle des armes (1), qu'on rende aux morts les derniers devoirs. C'est sur lui, c'est sur Athènes qu'ils fondent leur unique espérance. Avant que la charrue ouvre le sein de la terre , je viens au nom du peuple faire les sacrifices dans ce temple , où l'on vit le premier épi sortir hérissé de la terre et présenter à l'homme la substance nourricière. Un lien sacré , mais volontaire , m'arrête auprès de l'autel des * deux déesses. La compassion qu'excitent en moi ces mères dont la blanche vieil-

* Cérès et Proserpine.

10 LES SUPPLIANTES,

lesse est privée de l'appui de leurs enfans , et mon respect pour les couronnes des suppliantes, me retiennent en ces lieux. J'ai envoyé un héraut à Thésée , afin de l'engager à venir vers moi et à terminer les maux de ces infortunées, ou à satisfaire par quelque acte de religion à la nécessité qu'imposent ces supplications sacrées ; car une femme sage et prudente ne fait rien par elle-même et laisse agir les hommes.

L E C H Œ U R.

¶ J'implore ton aide d'une voix éteinte, j'embrasse tes genoux de mes foibles mains. Rachète mes enfans, qui sont la proie de la mort et la pâture des animaux carnaciers.

Laisse-toi toucher par mes larmes : vois sur mon visage ridé les traces sanglantes de mes ongles, et mes cheveux blancs arrachés de dessus ma tête.

¶ Antistrophiques.

Hélas ! chers enfans ! je n'ai point reçu dans ma maison vos tristes et précieuses dépouilles : je n'ai pas la consolation de voir s'élever sur la terre le fatal monument qui doit renfermer vos cendres chéries.

Tu es mère, auguste reine ! un fils a fait chérir ta couche. Partage mon infortune, ressens les maux que j'éprouve en voyant périr ceux que j'ai mis au monde ; engage ton fils à venir auprès de l'Ismène entendre nos supplications, à rendre à la terre les corps de mes enfans.

Je m'approche de l'autel où fume l'encens des holocaustes, couverte de vêtemens conformes à ma situation déplorable bien plus qu'à l'éclat de ce temple auguste. Mais ma cause est juste ; et les dieux, en t'accordant un fils qui fait ton bonheur, t'offrent un moyen de réparer nos injures. Puisse l'excès de ma misère émouvoir ton cœur sen-

A vj

12 LES SUPPLIANTES,

sible ! Remets un fils entre les mains d'une mère suppliante : qu'il lui soit permis de recueillir ses tristes membres et de les enfermer dans la tombe.

Quels cris douloureux se font entendre ? Les sacrificateurs frappent leur poitrine à coups redoublés.
O vous qui partagez ma douleur ! ô vous qui déplorez nos maux par vos lugubres chants , formons un chœur funèbre pour rendre hommage au dieu des enfers. Déchirez votre visage ; faites ruisseler le sang de vos joues ; c'est l'honneur que les vivans doivent rendre aux morts.

Mon cœur est insatiable de larmes ; elles coulent comme une source intarissable qui se précipite de la cîme d'un rocher. Rien n'égale le désespoir d'une mere à qui la mort enlève ses enfans chéris. La mort seule peut guérir cette blessure douloureuse.

ETHRA, ADRASTE,
THÉSÉE, LE CHŒUR.

THÉSÉE.

QUELS cris ai-je entendus ? d'où vient que ce temple retentit de gémissemens plaintifs et de coups redoublés ? Je vole sur les pas de ma mère ; sa longue absence du palais m'inspire une terreur secrète. — Mais que vois-je ? ma mère assise au foyer de l'autel ; des femmes étrangères l'entourent : tout annonce leur infortune ; leurs yeux éteints se remplissent de larmes, leur tête chenue est rasée en signe de deuil, et leurs vêtemens sont peu assortis à la pompe d'une cérémonie religieuse. Ma mère, daignez m'apprendre le sujet qui les amène ; c'est à vous de m'instruire ; c'est à moi de vous écouter.

14 LES SUPPLIANTES,

E T H R A.

Mon fils, ces femmes sont les mères des sept chefs qui sont morts devant Thèbes. Tu vois comme elles m'entourent de rameaux supplians.

T H É S É E.

Qui est celui que j'apperois à la porte du temple, qui pousse des gémissemens ?

E T H R A.

Adraste, chef des Argiens.

T H É S É E.

Ces enfans qui l'entourent sont-ils les siens ?

E T H R A.

Ce sont les fils de ceux qui sont morts.

T H É S É E.

Quel est l'objet de leur prière ?

E T H R A.

Je pourrois t'en instruire, mais c'est à lui de le faire.

T H É S É E.

Parle donc, ô toi qui t'enveloppes dans tes vêtemens déchirés! découvre ta tête; explique tes besoins, si tu veux que j'y satisfasse.

A D R A S T E.

Illustre chef des Athéniens, Thésée! tu vois à tes pieds un humble suppliant qui implore ton secours et celui de la ville qui est sous ta puissance.

T H É S É E.

Que demandes-tu? quel secours t'est nécessaire?

A D R A S T E.

Le bruit de ma malheureuse expédition est-il parvenu jusqu'à toi?

T H É S É E.

Tu n'as pas traversé la Grèce en silence, et peu de gens ont pu l'ignorer.

A D R A S T E.

J'ai vu périr la fleur de la jeunesse d'Argos.

16 LES SUPPLIANTES,

T H É S É E

Tels sont les coups de la guerre
cruelle.

A D R A S T E.

J'ai redemandé leurs corps.

T H É S É E.

As-tu envoyé des hérauts sous la
protection de Mercure, pour obtenir
la permission de leur rendre les derniers
devoirs?

A D R A S T E.

Les barbares m'ont refusé cette der-
nière consolation.

T H É S É E.

Qu'ont-ils répondu à ta demande
juste et sacrée?

A D R A S T E.

Et qu'ont-ils à répondre? la pros-
périté les aveugle.

T H É S É E.

Viens-tu donc implorer mes con-
seils ou mon assistance?

ADRASTE.

O Thésée ! rends à Argos ses enfans.

THÉSÉE.

Argos ne peut donc agir ? qu'est devenue sa gloire et sa puissance ?

ADRASTE.

Elle est anéantie. Tu es notre unique recours ?

THÉSÉE.

As-tu pris cette résolution de ton chef, ou la ville entière l'a-t-elle approuvée ?

ADRASTE.

Tous les enfans de Danaüs te supplient d'ensevelir leurs morts.

THÉSÉE.

Quel fut le motif qui te déterminâ à conduire contre Thèbes sept cohortes belliqueuses ?

ADRASTE.

Je voulois soutenir les intérêts de mes deux gendres.

18. LES SUPPLIANTES,

T H É S É E.

Auquel des habitans d'Argos avois-tu
donné tes filles en mariage ?

A D R A S T E.

Je n'avois point contracté d'alliance
dans ma patrie.

T H É S É E.

Des étrangers avoient eu la préfé-
rence ?

A D R A S T E.

Tydée et Polynice étoient ceux
qui avoient fixé mon choix.

T H É S É E.

Quelle raison t'avoit déterminé en
leur faveur ?

A D R A S T E.

L'oracle obscur de Phébus.

T H É S É E.

Quel étoit cet oracle ?

A D R A S T E.

Il m'ordonnoit de donner mes filles
à un sanglier et à un lion.

T H É S É E.

Comment interprétes-tu ces paroles?

A D R A S T E.

Ces deux héros se réfugièrent de nuit à la porte de mon palais.

T H É S É E.

Qui?

A D R A S T E.

Tydée et Polynice. Ils s'élevèrent eux une querelle.

T H É S É E.

Tu leur donnas tes filles comme à ceux que désignoit le dieu?

A D R A S T E.

Leur querelle me fit penser qu'ils étoient désignés sous l'emblème de deux bêtes farouches.

T H É S É E.

Par quel événement avoient-ils quitté leur patrie?

A D R A S T E.

Tydée se déroboit aux suites du meurtre involontaire d'un frère.

20 LES SUPPLIANTES,

T H É S É E.

Et pourquoi le fils d'Œdipe étoit-il absent de Thèbes ?

A D R A S T E.

Pour prévenir l'effet des imprécations de son père, et ne point répandre un sang qui devoit lui être cher.

T H É S É E.

Un tel exil étoit un acte de prudence et de vertu.

A D R A S T E.

Mais il fut la victime de l'injustice de ceux qui gouvernoient en son absence.

T H É S É E.

Son frère lui ravit-il son bien ?

A D R A S T E.

Voilà l'injure que j'ai voulu venger en entreprenant une guerre dans laquelle j'ai succombé !

T H É S É E.

As-tu consulté les devins et la flamme des victimes ?

A C T E I. 21

A D R A S T E.

Hélas! c'est en cela que j'ai péché.

T H É S É E.

Les dieux ne se sont pas montrés propices à ton entreprise.

A D R A S T E.

* Amphiaräus la désapprouvoit.

T H É S É E.

Comment as-tu fait si peu de cas de la faveur des dieux?

A D R A S T E.

J'ai cédé aux cris d'une jeunesse tumultueuse.

T H É S É E.

Tu as préféré le courage à la prudence?

A D R A S T E.

Funeste erreur qui a causé la perte de plusieurs généraux! — O chef des Athéniens! ô le plus vaillant des Grecs! ce n'est pas sans rougir que je roule à tes pieds mes cheveux blancs dans la

* Le devin.

23 LES SUPPLIANTES,

poussière ; au souvenir de ma grandeur passée , j'ai peine à supporter l'horreur de mon humiliation profonde ; mais il faut céder à l'inflexible destinée. Rends aux morts la sépulture, prends pitié de mes peines , et plains ces mères infortunées , condamnées à vieillir sans enfans , sans appui. Etrangères en ces lieux , succombant sous le poids des années , elles se rendent dans ce temple , non pour célébrer les sacrés mystères , mais pour enfermer dans la tombe ceux dont les mains devoient leur rendre ce triste et dernier honneur. (2) Songez qu'il sied à l'homme heureux de jeter des regards propices sur les personnes affligées. Mais pourquoi , direz-vous , la terre de Pélops ne peut-elle me fournir le secours que je viens implorer à Athènes ? Je dois répondre à cette question qui s'est peut-être déjà offerte à votre pensée. Sparte est cruelle et dissimulée ; les autres villes

sont petites et sans pouvoir. La tiennne seule peut embrasser utilement ma défense ; elle sait plaindre les malheureux ; elle est gouvernée par un héros sage et vaillant : combien de villes ont péri pour n'avoir pas joui d'un pareil avantage !

L E C H Œ U R.

Je joins ma prière à la sienne, Thésée ! aies pitié de mon infortune.

T H É S É E.

J'ai souvent combattu l'opinion de ceux qui disent que dans la vie les maux l'emportent sur les biens. Je suis assuré du contraire ; notre existence en est la preuve. Je rends hommage au dieu qui enseigna aux mortels à quitter la vie sauvage des brutes, qui nous doua d'intelligence et rendit notre langue la messagère des paroles et l'interprète de nos pensées, qui nous instruisit à nous nourrir des fruits de la terre, et qui répandit sur eux la fécon-

24 LES SUPPLIANTES,

dante rosée. Joignez à tous ces bienfaits l'art de nous défendre contre les ardeurs du soleil et l'intempérie des saisons ; celui de voler sur les mers, et de suppléer par le commerce qui unit les nations entr'elles , aux productions qui manquent à chaque contrée. Enfin, si l'avenir obscur se dérobe à notre connoissance , la flamme , les auspices et les entrailles des victimes le dévoilent aux yeux des devins. Quel est donc l'excès de notre orgueil qui aspire à de plus riches dons ? il voudrait égaler les dieux en puissance, comme il pense les surpasser en sagesse. C'est cette vanité insensée qui est la cause de ta perte. Docile à la voix d'un oracle , tu as livré tes filles à des étrangers ; tu n'as point frémi de ternir l'éclat de ton illustre maison par une alliance impure ; tu as souffert qu'un sang criminel infectât le sang innocent par un odieux mélange. Les dieux ont confondu leurs destinées ;

destinées ; ils ont puni sur le juste les crimes du coupable. Et lorsque tu as mené au combat l'armée des Argiens, quand les devins ont parlé, tu as refusé de les entendre, tu as violé la défense des dieux immortels, et tu as entraîné la ruine de ta patrie, pour céder aux clameurs d'une jeunesse turbulente et ambitieuse, qui envisageant la guerre comme le chemin des honneurs, brûlant de les obtenir à tout prix, corrompt et bouleverse les empires. L'un aspire au commandement des armées ; l'autre cherche une occasion de déployer impunément son humeur fière et insolente : celui-ci pense à satisfaire ses vues intéressées : aucun ne songe aux maux que souffre la multitude. Car trois partis divisent les têtes : les riches, gens inutiles et insatiables, plus ils ont, plus ils desirent ; les pauvres, qui ne peuvent fournir à leur propre subsistance, terribles et qu'anime sans cesse

26 LES SUPPLIANTES,

l'envie et la haine ; séduits par les discours de leurs chefs, ils lancent contre les riches mille traits injurieux : l'état moyen est le seul qui conserve l'ordre et les mœurs, qui fait respecter les lois, et par qui les républiques subsistent et sont florissantes. — Tu veux que je combatte pour toi ? que pourrois-je dire d'honnête pour y engager mes concitoyens ? Vas, contente-toi des vœux que je fais pour ton bonheur, et ne m'entraîne point dans ta mauvaise fortune.

L E C H Œ U R.

Adraste a commis une faute ; mais il faut l'imputer à une jeunesse impudente et pardonner à sa foiblesse.

A D R A S T E.

Prince ! nous accourons à toi comme à celui qui peut guérir nos maux, non pour trouver un juge sévère ou pour entendre de durs reproches, mais pour solliciter les secours de ton amitié : si

tu le refuses, il faudra nous soumettre à la nécessité. Partez, ô mères vénérables ! laissez ici cette verte feuillée ; attestez la terre et les dieux, Cérés armée de flambeaux étincelans, la lumière brillante du soleil ; qu'ils sachent qu'on méprise nos supplications sacrées. * *Ah ! respecte les liens du sang ; sa mère étoit fille de Pischée ;* Pélopos son père est au nombre de nos ancêtres. Que vas-tu faire ? trahiras-tu une cause que tout t'invite à défendre ? chasseras-tu ces vieilles et déplorable mères que tout abandonne à-la-fois ? Non, tu seras notre refuge et notre aile : les bêtes sauvages se retirent dans les antres et dans les rochers, l'esclave aux pieds des autels ; une ville agitée par la tempête de l'adversité, cherche dans une autre ville son salut

* Il y a ici dans tous les manuscrits une lacune qu'on supplée imparfaitement, d'après Mélancton et d'autres. Ce supplément est écrit en caractère italique.

28 LES SUPPLIANTES,

et sa délivrance ; car le bonheur et la prospérité des mortels ne sont pas éternels et inébranlables.

L E C H Œ U R.

Marchons , infortunée ! quittons le sacré parvis de la déesse Proserpine ; allons embrasser ses genoux et la prier d'accorder la sépulture aux corps de nos malheureux enfans , douce espérance de ma vieillesse , que la mort a moissonnée sous les murailles de Thèbes ! Tendez vers lui vos mains suppliantes. O prince chéri ! ô le plus vaillant des Grecs ! je me prosterne à tes pieds ; ne repousse pas la main d'une mère désolée ; prends pitié d'une mère suppliante qui , telle qu'une malheureuse * fugitive , fait retentir ce temple de ses chants plaintifs et lugubres. Hélas ! mes fils étoient de ton âge ; ne vois pas sans horreur leurs corps dévorés par les

* En qualité de suppliantes, les femmes du Chœur ne méritoient pas le nom de fugitives. MUSGRAVE.

vautours ; ne sois pas insensible aux larmes d'une mère , qui te demande à genoux un tombeau pour ses enfans.

T H É S É E.

Ma mère ! pourquoi ces pleurs ? pourquoi couvrir votre tête d'un voile ? Les gémissemens de ces femmes ont attendri votre cœur ; le mien est ému, je l'avoue ; mais relevez votre tête che nue, et cessez de répandre des larmes auprès du foyer sacré de Cérés.

E T H R A.

Hélas ! (*Elle pleure*).

T H É S É E

Modérez votre douleur.

E T H R A.

Femmes infortunées !

T H É S É E.

Leur infortune n'est pas la vôtre.

E T H R A.

Souffres, mon fils , que j'ouvre un avis salutaire.

30 LES SUPPLIANTES,

T H É S É E.

La sagesse parle souvent par la bouche des femmes.

E T H R A.

Je n'ose t'expliquer ma pensée.

T H É S É E.

Cacher à ses amis une vérité utile, c'est manquer à un devoir sacré.

E T H R A.

Oui, je dois rompre un silence blâmable et qui peut te devenir fatal. La sévère décence que la coutume impose à mon sexe, ne m'empêchera point de déclarer ici ce que je crois sage et nécessaire. Mon fils, ton premier devoir est d'honorer les dieux : tu remplis tous les autres, négligerois-tu le plus important ? S'il ne s'agissoit pas de réprimer l'injustice, je me garderois de vouloir enflammer ton courage ; mais l'honneur parle et m'interdit la crainte. Il armera ton bras contre l'injuste violence qui veut priver les morts de la

sépulture et de la pompe funèbre. Que ta valeur s'oppose aux dangereux efforts de ceux qui veulent renverser les lois que la Grèce entière révere. C'est le respect des lois qui rend les cités florissantes. Veux-tu qu'on puisse dire que tu as cédé à la crainte ; que lorsque tu pouvois moissonner des lauriers pour ta patrie, ta lâcheté les a fait perdre ? Faudra-t-il qu'on pense que celui qui a terrassé * le sanglier farouche, vainqueur dans un combat sans gloire, tremble à la vue du casque et de la lance ? Jamais mon fils ne s'exposera à cet indigne reproche. Vois comment ta patrie, lorsqu'on l'accuse d'imprudence, lance sur le calomniateur téméraire un foudroyant regard : elle s'agrandit dans les dangers et dans les travaux, tandis que les villes obscures et timides ont des succès pro-

* Le sanglier *Phé*, tué par Thésée à Cromyon, bourg dépendant de Corinthe.

32 LES SUPPLIANTES,

portionnés à leurs vues obscures et bornées. O mon fils ! sois le vengeur des morts, vole au secours de ces femmes infortunées et suppliantes. Mon cœur, en te voyant combattre pour la justice, sera inaccessible à la crainte. Le peuple de Cadmus est au faite de la prospérité ; le sort amènera d'autres événemens ; car la fortune a ses revers.

L E C H Œ U R.

O reine auguste et chérie ! en embrassant ma défense tu prends soin de sa gloire ; c'est pour nous un double sujet de consolation et de joie.

T H É S É E.

Ma mère, les reproches que j'ai faits à Adraste me paroissent toujours légitimes, et ses torts sont trop réels ; mais je sens à mon tour la sagesse de vos conseils ; il n'est pas dans mon caractère de me soustraire aux dangers, et c'est par ma valeur que je suis connu dans la Grèce : j'y fus toujours le fléau

des méchans, je ne démentirai point mes exploits. Que diroient les envieux de ma gloire, si je refusois un combat auquel ma mère elle-même, une mère, dont la tendresse s'alarme au moindre péril, croit devoir exciter mon courage? Je pars, je vais racheter les corps de ces guerriers. J'emploierai d'abord les paroles persuasives; si l'on me refuse, je les enlèverai à la pointe de l'épée; si les dieux me secondent, le succès est certain. Mais je veux que les citoyens ratifient ma résolution par leurs suffrages. Ils le feront dès qu'ils pourront la connoître: mais en le consultant, je rendrai le peuple plus zélé pour cette cause; car c'est à lui que j'ai remis l'empire, en rendant à cette ville ses droits et sa liberté, en y rétablissant l'égalité des suffrages. Adraste m'accompagnera; sa vue donnera du poids à mes discours. Je marche vers l'assemblée; et après avoir obtenu le consentement du peuple, je

34 LES SUPPLIANTES,

rassemblerai l'élite de nos guerriers et je les mettrai sous les armes. Alors je députerai à Créon pour lui redemander les morts. Ainsi, ô femmes infortunées! dépouillez ma mère de ces couronnes sacrées, afin qu'elle puisse me suivre dans le palais d'Egée, soutenue par ma main respectueuse. Malheur au fils ingrat qui ne sert pas dans leur vieillesse ceux à qui il doit le jour! Les devoirs de la piété filiale sont une dette sacrée, que nos propres enfans acquitteront à notre égard comme nous l'aurons fait nous-mêmes.

LE CHŒUR SEUL.

¶ **O** ARGOS! ô ma patrie! entends, entends ses paroles saintes et religieuses. Que la terre des Pélasges en fasse éclater sa joie.

¶ Antistrophiques.

Puisse-t-il venir à bout de sa glorieuse entreprise ! puisse-t-il arracher nos fils à leurs injustes ravisseurs , les rendre à notre tendresse , et mériter par ses bienfaits l'amitié de notre patrie !

Un acte de valeur fait pour servir les dieux et la vertu, est un monument glorieux qui honore à jamais la ville qui l'a produit. Quels succès ne dois-je pas attendre ? me sera-t-il permis d'enfermer mes enfans dans la tombe ?

O toi, ville de Pallas ! protège une mère infortunée contre les violateurs des lois. C'est toi qui respectes la justice, qui réprimes le méchant, et qui soutiens le faible opprimé.

Fin du premier Acte.



ACTE II

THÉSÉE, UN HÉRAUT
ATHÉNIEN, LE CHŒUR.

THÉSÉE.

O TOI qui es chargé de porter au loin mes ordres et ceux de la ville, héraut ! vas sur les bords de l'Ismène, et parle ainsi à l'auguste roi des Thébains : Thésée te demande, au nom de l'union qui doit régner entre deux peuples voisins, d'ensevelir les morts, de céder à cet égard au vœu des Erechtiédes, et de te concilier leur amitié et leur bienveillance. S'il se rend à ma prière, reviens aussitôt sur tes pas ; s'il s'y refuse, dis-lui qu'il se prépare à recevoir

ma troupe guerrière, que déjà elle est sous les armes, qu'elle s'assemble auprès du puits de Callichore. La ville a approuvé ma résolution avec transport, et s'empresse de la seconder. — Arrête, je vois un héraut Thébain qui s'avance : les paroles dont il est chargé peuvent influer sur les miennes.

A D R A S T E , T H É S É E ,
 U N H É R A U T T H É B A I N ,
 L E C H Œ U R .

LE HÉRAUT THÉBAIN.

QUI est le roi des Athéniens ? à qui dois-je porter les ordres de Créon, qui règne dans la terre de Cadmus depuis qu'Étéocle a succombé sous la main de son frère ?

T H É S É E .

Etranger ! quelle est ton erreur de

38 LES SUPPLIANTES,

chercher un roi dans ces lieux ? Apprends que cette ville ne dépend point d'un seul homme ; elle est libre, et le peuple y règne d'année en année : le riche n'y jouit d'aucune prérogative, et le pauvre y maintient ses droits et son égalité primitive.

LE HÉRAUT THÉBAÏN.

* A cet égard nous surpassons votre prudence. La ville où je suis né est sous l'empire d'un seul, et n'est point gouvernée par la multitude. Là, personne ne peut exciter par de vains discours une fermentation dangereuse, ni tourner les esprits au gré de son caprice ou de son intérêt particulier ; l'on n'y voit point le même homme tout-à-tour chéri et détesté, puis, couvrant ses fautes passées sous le voile de la calomnie, se dérober au glaive de la justice. Et comment le peuple pou-

* Littéralement : Tu nous donnes-là un point comme aux dds.

roit-il gouverner avec sagesse , lui qui ne peut approfondir un raisonnement ? car la science et l'habileté exigent du temps et non de la promptitude. Un ouvrier qui vit de son travail voudroit en vain s'occuper du gouvernement de la République ; son ignorance des affaires , qu'entretient la nécessité de ses occupations domestiques et journalières , l'en rend entièrement incapable. Et quoi de plus cruel pour les citoyens vertueux , que de voir les dignités accumulées sur la tête des méchans , et des gens obscurs et vils qui séduisent et entraînent le peuple par leur éloquence ?

T H É S É E.

Certes, voilà un héros prodigue de raisonnemens et d'éloquence ! Mais, puisque tu as ouvert le combat, je veux bien te répondre : écoute-moi. Quoi de plus funeste qu'un roi ? les lois se taisent en sa présence ; lui seul il fait

40 LES SUPPLIANTES,

la loi ; il la garde en sa puissance : la justice et l'égalité disparaissent. Sous l'empire des lois écrites , le foible et le puissant jouissent également des droits de la nature : le dernier des citoyens ose répondre avec fierté au riche arrogant qui l'insulte : le bon droit des petits l'emporte sur l'orgueil des grands. C'est là qu'est en usage cette formule de la liberté : * *Qui a quelque chose à proposer pour le bien de la république ?* Aussitôt chacun est libre de faire entendre sa voix ou de garder le silence. C'est là que l'égalité règne. Par-tout où le peuple est le maître , il voit avec plaisir s'élever de braves et vail-lans citoyens , des défenseurs de la patrie. Mais un roi les envisage comme autant d'ennemis, et fait périr les plus illustres ; il se défie de leurs vues, et leur sagesse lui fait ombre. Comment sous

* Formule usitée dans les assemblées publiques. On en peut voir un exemple dans la tragédie d'*Oreste*.

un tel gouvernement un état peut-il prospérer ? Comme un champ dont au printemps l'on fauche les tendres épis , il voit la fleur de ses guerriers moissonnée avant l'âge de réaliser ses espérances. Qui voudra travailler pour procurer à ses enfans des biens destinés à enrichir un tyran ? Qui prendra soin d'élever ses filles dans l'honneur et dans la vertu, pour servir aux plaisirs de celui qui peut au gré de son caprice les arracher du sein d'une mère au désespoir ? (3) Plutôt mourir, que de voir mes enfans contracter malgré moi d'indignes liens. Mais en voilà assez pour te confondre : explique maintenant le sujet qui t'amène ; et sache que si tu n'étois revêtu d'un sacré caractère , tu ne m'aurois pas impunément fatigué par de vains discours. Un messager doit s'acquitter promptement de sa charge, et retourner aussitôt à la ville qui l'envoie. Que Créon à l'avenir

42 LES SUPPLIANTES,

fasse choix d'un héraut moins prodigieux de paroles.

L E C H Œ U R.

* Quand la fortune élève les méchans, ils sont vains et superbes, comme si leur bonheur étoit inébranlable.

L E H É R A U T T H É B A I N.

Ecoute, et terminons une dispute dans laquelle nous ne pouvons réciproquement nous convaincre. Je vous défends au nom de tous les Thébains de recevoir Adraste en cet état ; s'il y est entré, qu'il en sorte avant que le soleil se plonge dans l'onde amère. Déliez ces couronnes mystérieuses ; et n'ayant aucun intérêt à soutenir les Argiens, n'exigez point qu'on enterre leurs morts. Si tu te rends à ma demande, ta patrie est à l'abri de l'orage ; sinon,

* Cette réflexion porte sur Créon et les Thébains, dont le héraut s'étoit exprimé avec autant d'orgueil que de légèreté.

les flots de la guerre vont ébranler les deux empires. Laisse à la réflexion le temps de calmer ta colère ; fier de la liberté qui règne dans ta république, et te confiant en tes forces, ne t'irrite pas de mes discours, et n'y fais pas une réponse altière. L'espérance est souvent un présent funeste qui porte les peuples à combattre en enfant leur orgueil. Lorsque dans un état la guerre est résolue, chacun, en donnant son suffrage, se flatte qu'il évitera la mort, et qu'un autre parera ses coups. Mais si le spectre hideux frappoit tout-à-coup sa vue, et recevoit le suffrage de sa main décharnée, la Grèce ne seroit pas dépeuplée par cette fureur martiale. Tous les hommes sentent assez les avantages inestimables de la paix ; elle est l'amie des muses et le fléau des méchans ; c'est elle qui peuple les états, qui entretient les richesses et l'abondance : méchans que nous sommes,

44 LES SUPPLIANTES,

nous abandonnons cette déesse tutélaire pour allumer les guerres cruelles : le fort réduit le foible en esclavage : les empires tombent écrasés par la chute des empires. Prendras-tu la défense de ceux qui furent nos ennemis, et rendras-tu les honneurs de la sépulture à ceux de qui l'insolence a causé la perte ? Est-ce à tort que le corps de l'orgueilleux Capanée, consumé par la foudre, reste fumant sur cette échelle qu'il a dressée contre nos murs, en jurant de les renverser même contre la volonté des dieux ? ou qu'un gouffre effroyable engloutit le char du devin * ? que tous ces chefs audacieux qui ont succombé sous nos coups, montrent leurs membres déchirés par les rochers dont nos mains les ont accablés ? Ou fais-toi plus sage que Jupiter, ou conviens que les dieux ont justement puni les méchants. Le sage dans son cœur met à côté de

* Amphiaraüs.

ses enfans ceux dont il tient le jour et la patrie qui l'a vu naître : il la fait prospérer autant qu'il est en lui, et ne fait rien qui puisse lui nuire. Rien de plus dangereux qu'un chef téméraire : le pilote calme et tranquille peut souvent prévenir le naufrage. La véritable valeur n'est autre que la prudence.

A D R A S T E.

C'étoit assez de vos crimes pour attirer la vengeance de Jupiter ; falloit-il y joindre encore tant d'injustice et tant d'outrages ? Lâche !

T H É S É E.

Arrête, et ne préviens pas ma pensée. C'est à moi que le héraut s'adresse : souffre que je lui réponde. J'ignorois jusqu'ici, je l'avoue, que Créon eût sur moi quelque empire, et que sa volonté pût faire la loi dans Athènes. Lui obéir, seroit le reconnoître. Je ne commence point la guerre ; je n'ai point conduit avec les Argiens mes armées

46. LES SUPPLIANTES,

contre Thèbes ; mais je ne crois point offenser cette ville en ensevelissant les morts : ce n'est point là provoquer les combats , ni faire couler le sang ; c'est respecter la loi de tous les Grecs. Qu'y a-t-il dans cette conduite de blâmable ou de répréhensible ? C'étoient d'injustes agresseurs, mais ils sont morts. Votre défense a été glorieuse ; leur défaite , en les couvrant de honte, a fait expirer la vengeance. Souffrez que leurs corps soient rendus à la terre, que cette dépouille mortelle retourne à l'élément dont elle fut formée , comme l'esprit s'unit au fluide éthéré dont il tira son origine. Ce corps ne nous appartient pas en propre ; c'est une maison étrangère qu'on nous permet d'habiter pendant la durée de la vie ; celle qui l'a nourri doit à la fin s'en emparer. Pensez-vous qu'Argos soit la seule qui souffre de vos refus ? Non, la Grèce entière partage sa douleur ; c'est elle

qui gémit de voir exposer ces cadavres privés des honneurs qu'ils réclament. La terreur glaceroit les plus vaillans courages, si la loi ne s'opposoit à une telle impiété. Vous osez m'offenser par des paroles menaçantes, et vous craignez de couvrir ces morts de poussière? Qui peut vous en empêcher? Craignez-vous qu'ensevelis par vous ils n'ébranlent les fondemens de votre ville, ou que des ombres du tombeau il ne s'élève une puissance vengeresse? Calmez une vaine frayeur. Insensés! voyez quel est le sort déplorable de notre espèce: la vie est une lutte continuelle: le bonheur n'est fixe nulle part. Heureux pour un instant, déjà cet instant n'est plus; peut-être il n'est pas encore. La fortune se rit de nos pleurs: l'infortuné lui rend hommage et sollicite ses faveurs. Celui qui en jouit tremble à chaque instant de les perdre. Profondément pénétrés de notre misère et des

48. LES SUPPLIANTES,

vicissitudes du sort, ne poursuivons pas avec une colère et une vengeance implacable quiconque se rend coupable à notre égard de quelque injustice, et craignons d'en commettre nous-mêmes qui deviennent fatales à notre patrie. Prévenez ce malheur; ne nous refusez pas d'enfermer les morts dans la tombe, et ne m'obligez pas à employer la force pour vous y contraindre. Ne pensez pas que je souffre qu'on dise parmi les Grecs que, tandis que la loi antique et sacrée a pris Athènes pour asile et m'a choisi pour son défenseur, je lui ai laissé impunément violer.

L E C H Œ U R.

Sers la justice avec courage, et ne crains point les vains efforts de la calomnie.

L E H É R A U T T H É B A I N.

Je n'ai qu'un mot à dire, achève de m'écouter.

T H É S É E.

A C T E I I. 49

T H É S É E.

Parle ; car le silence t'est pénible.

LE HÉRAUT THÉBAÏN.

Tu n'enlèveras point les corps des
Argiens.

T H É S É E.

J'ai un mot à te répondre ; daigne
à ton tour m'écouter.

LE HÉRAUT THÉBAÏN.

J'écoute : c'est mon devoir d'en agir
comme toi.

T H É S É E.

J'enlèverai les morts, et je les mettrai
dans la tombe.

LE HÉRAUT THÉBAÏN.

L'épée en va décider.

T H É S É E.

J'ai terminé des entreprises plus pé-
rilleuses.

LE HÉRAUT THÉBAÏN.

Ton père en te formant t'a-t-il fait
invincible ?

Tome III.

C

50 LES SUPPLIANTES,

T H É S É E.

Oui, contre les méchans; c'est contre eux que j'exerce ma valeur.

LE HÉRAUT THÉBAÏN.

Tu entreprends beaucoup, ainsi que ta patrie.

T H É S É E.

C'est par ses grandes entreprises qu'elle est heureuse et florissante.

LE HÉRAUT THÉBAÏN.

Viens donc, ose affronter la lance des fils de la terre.

T H É S É E.

Les enfans du dragon sont-ils plus redoutables que Mars et Bellone ?

LE HÉRAUT THÉBAÏN.

Tu ne tarderas pas à l'apprendre : ton courage présomptueux a besoin que l'expérience l'éclaire.

T H É S É E.

Ta ridicule jactance n'excitera point mon courroux. Reporte tes vains discours à celui qui t'envoie. Il est temps

A C T E II. 51

de voler aux armes. — Que les guerriers montent sur leurs chars ; que les courriers fougueux blanchissent leurs freins d'écume , et portent la terreur dans la campagne Thébaine. Moi - même , le fer à la main , je vais aux portes de Cadmus ; je remplacerai le héraut qui devoit y porter mes ordres. Toi, Adraste , demeure ; ne mêle point ta fortune à la mienne. Je combattrai sous de meilleurs auspices ; et ce bras , qui n'a point éprouvé de revers , peut espérer quelque succès , si les dieux vengeurs de la justice daignent seconder ses efforts. La victoire est à celui qui réunit ce double avantage. Sans la faveur des dieux , la valeur devient inutile.



ADRASTE, LE CHŒUR.

ADRASTE.

(4) O MÈRES infortunées de ces chefs malheureux ! une terreur soudaine vient glacer mes sens.

LE CHŒUR.

Quelle en est la cause ?

ADRASTE.

L'armée de Pallas se sépare.

LE CHŒUR.

Crains-tu qu'elle cède à la force ?

ADRASTE.

Le carnage commence ; les sanglans combats se renouvellent.

LE CHŒUR.

Ah ! malheureuse ! A qui dois-je adresser mes plaintes ?

ADRASTE.

Je sens renaître l'espérance. La fortune, à son tour abaisse l'orgueilleux.

LE CHŒUR.

Les dieux sont justes.

ADRASTE.

Ils tiennent dans leurs mains les terribles calamités.

LE CHŒUR.

Ils les dispensent inégalement aux mortels.

ADRASTE.

La vengeance a attiré la vengeance ; le meurtre a produit le meurtre. Mais les dieux qui dirigent les événemens soulagent les maux de ceux qui les invoquent.

LE CHŒUR.

Ne pouvons-nous approcher de ces superbes tours, et quitter l'eau sacrée de Callichore ?

ADRASTE.

Que les dieux vous donnent des ailes pour vous élever dans les airs !

C ij

54 LES SUPPLIANTES,

LE CHŒUR.

Pour voler vers la ville qu'arrosent
les eaux de l'Ismène et du Dircé.

A D R A S T E.

Tu connoîttois le sort de nos amis.
Ah! qui nous apprendra celui du vail-
lant chef des Athéniens?

LE CHŒUR.

Invoquons encore une fois les dieux.

A D R A S T E.

Ils sont notre plus sûr asile.

LE CHŒUR.

O Jupiter! époux de la fille d'Ina-
chus notre aïeule, sois favorable à cette
ville; embrasse sa défense et la mienne.
Je veux venger ta gloire outragée, et
poser sur le bûcher les corps de ceux
qui te doivent leur * existence.

* Voyez MUSGRAVE. En suivant Barnès, il faudroit
traduire : *J'apporte sur ton autel ta statue outragée.*

Fin du second Acte.



ACTE III.

UN MESSAGER, ADRASTE,
LE CHŒUR.

LE MESSAGER.

CITOYENNES, apprenez une heureuse nouvelle : Thésée est vainqueur. Esclave du grand Capanée qu'a consumé la foudre de Jupiter, je vivois prisonnier dans Thèbes, et mes yeux ont vu son triomphe.

LE CHŒUR.

Ami, tu nous instruis des succès de Thésée ; achève de calmer nos craintes, et nous apprends si l'armée d'Athènes est sauvée.

LE MESSAGER.

L'armée n'a point souffert. C'est

C iv.

56 LES SUPPLIANTES,

ainsi qu'il falloit qu'Adraste sût combattre avec ses Argiens.

L E C H Œ U R.

Comment le fils d'Egée et ses guerriers ont-ils remporté la victoire ? Toi, qui as joui de ce spectacle , peins-le à nos yeux qui en ont été privés.

L E M E S S A G E R.

Le soleil au milieu de sa course dardoit à - plomb ses ardens rayons.
(1) Placé au haut d'une tour du côté de la porte Electre , j'avois sous moi la vaste plaine : je vois l'armée d'Athènes qui se forme en trois corps , dont l'un, pesamment armé, s'avance vers la colline d'Ismène ; l'autre, commandé par le fils d'Egée en personne , et composé des habitans de l'ancienne Cécropit * , occupe l'aile droite ; et la troisième, des Paraliens armés de lances, s'empare de la fontaine de Mars. Un nombre égal de cavaliers entouroit l'ar-

* Tribu des Athéniens.

mée, et les chars étoient reculés derrière le monument d'Amphion. Les Thébains étoient rangés au devant des murs ; ils avoient mis derrière eux les corps pour lesquels on alloit combattre. La cavalerie étoit opposée à la cavalerie, les chars menaçoient les chars. Alors le héraut de Thésée parla en ces termes : « Guerriers, faites silence ; ô bataillons Thébains ! écoutez-moi. Protecteurs de l'ordre et des lois, nous venons pour ensevelir les morts et non pour les venger. » Créon n'a point fait de réponse ; il est demeuré sous les armes en silence. Les conducteurs des chars commencent aussitôt la bataille, et poussant leurs chevaux dans la mêlée, (6) ils portent leurs guerriers jusqu'au milieu des fantassins : les uns combattent avec courage, les autres épouvantés se retirent vers le gros de l'armée. Phorbas qui commandoit la cavalerie des Athéniens, remar-

58 LES SUPPLIANTES,

que le désordre des chars ; la cavalerie s'en apperçoit en même temps : elles fondent l'une sur l'autre avec une égale impétuosité , se disputent et s'arrachent tour-à-tour la victoire. Placé près de l'endroit où combattoient les chars, * je les voyois sans les entendre. Comment pourrai-je vous décrire le tumulte et l'horreur dont mes yeux ont été témoins ? vous peindrai-je les tourbillons de fumée qui s'élevoient jusqu'aux nues , les flots de sang qui ruisseloient de toutes parts , les guerriers embarrassés dans les rênes et entraînés par leurs chevaux , tombant de leurs chars fracassés , et leur crâne entr'ouvert roulant parmi d'affreux débris ? Créon voyant que la cavalerie a ébranlé son armée , n'attend pas que le découragement s'empare de ses guerriers ; il s'avance saisissant son large bou-

* Sans doute cette partie des chars qui avoit fondu sur les fantassins.

clier. Thésée, inaccessible à la crainte, marche couvert de ses armes resplendissantes. Les deux armées se joignent et se mêlent ; la mort vole au hasard ; on n'entend qu'un cri terrible : « Frappez, Thébains, frappez avec vigueur ; repoussez les fiers Erechthéides. » Les enfans du dragon redoublent leurs efforts ; ils font plier notre aile gauche ; mais la droite avoit l'avantage. La victoire étoit indécise ; l'habileté du général l'a fixée. Sans s'arrêter à poursuivre les fuyards, il vole à l'aile gauche qui chanceloit : là, il crie d'une voix effroyable qui a fait retentir la terre : « Enfans, si vous ne résistez au choc impétueux des fils de la terre, la ville de Pallas est anéantie. » Ses cris relèvent leur courage ; lui-même arme sa main de la massue formidable* d'Epidaure : il frappe à droite et à gauche. Sous le poids de cette masse énorme,

* Enlevée à Periphète d'Epidaure.

60 LES SUPPLIANTES,

on voit les têtes avec les casques se détacher du tronc et mordre la poussière. Enfin, après des prodiges de valeur, il force les ennemis à céder le champ de bataille. Je pousse aussitôt le cri de la victoire ; je saute transporté de joie, et mes mains s'empressent d'applaudir à son triomphe. Les vainqueurs s'avancent aux portes : on n'entend dans la ville que des cris et des hurlemens ; les vieillards remplissent les temples ; la peur est sur tous les visages. Thésée sembloit prêt à pénétrer au dedans des murs : il s'arrête, en disant qu'il ne vient point pour porter le ravage, mais pour redemander les morts. Il montre en cet instant qu'il est vraiment digne de commander ; intrépide dans le danger, et modéré dans la victoire, il hait un peuple insolent, qui fier de sa prospérité s'élève imprudemment jusqu'au faite glissant d'où la fortune le précipite.

O jour heureux et qui surpasse mes espérances ! Je reconnois la main des dieux , et je sens moins le poids de mes infortunes en voyant punir ceux qui les ont causées.

A D R A S T E.

O Jupiter ! que la sagesse des mortels est vaine ! c'est en tes mains que sont nos destinées, et nos actions dépendent de ta volonté. Quand je conduisois contre Thèbes toutes les forces d'Argos et une jeunesse brave et nombreuse, Etéocle m'offrit la paix à des conditions modérées ; j'attirai par mon refus les calamités sur ma tête. Enflé par ses succès, comme celui que la fortune comble tout-à-coup de ses dons après l'avoir long-temps maltraité, ce peuple insolent et superbe, sous qui j'ai succombé, tombe et périt comme moi, et voit sa gloire anéantie. Mortels insensés ! qui franchissez sans

62 LES SUPPLIANTES,

cesse les bornes de la nature, vos maux sont votre propre ouvrage. Indociles à la voix de ceux qui vous aiment, il faut que le malheur vous instruisse. Les états ne sauroient-ils donc terminer leurs différends par de plus douces voies que par le fer et par le carnage ? — Mais laissons ces réflexions douloureuses autant qu'inutiles, et apprends-moi comment tu es sorti du danger où tu te trouvois enveloppé.

L E M E S S A G E R.

J'ai profité du tumulte qui régnoit dans la ville, pour m'échapper du côté de l'armée.

A D R A S T E.

Apportez-vous les morts qui ont donné lieu à ce combat ?

L E M E S S A G E R.

Nous apportons les corps des chefs des sept cohortes.

A D R A S T E.

Où est le reste des morts ?

A C T E III. 63

L E M E S S A G E R.

Ils sont ensevelis dans les vallées du
Cithéron.

A D R A S T E.

De quel côté ? qui leur a rendu les
derniers devoirs ?

L E M E S S A G E R.

Thésée a choisi le rocher d'Eleuthère
pour le lieu de leur sépulture.

A D R A S T E.

Où sont ceux qu'il n'a pas encore
rendus à la terre ?

L E M E S S A G E R.

Ils sont près de ces lieux. Le zèle
abrège les distances.

A D R A S T E.

Qui sont ceux dont les mains lui ont
rendu ce triste service ?

L E M E S S A G E R.

Les esclaves n'y ont point eu part.
Que n'étiez-vous présent ! que n'avez-
vous pu voir la piété de Thésée envers
les morts !

64 LES SUPPLIANTES,

A D R A S T E.

A-t-il lui-même lavé leurs blessures ?

L E M E S S A G E R.

Il a préparé le lit funèbre , il a couvert les corps.

A D R A S T E.

* Porter ces tristes restes étoit un service également douloureux et humiliant.

L E M E S S A G E R.

Est-il humiliant pour l'homme de prendre part aux maux de l'humanité ?

A D R A S T E.

O ! pourquoi ne suis-je pas mort avec eux ?

L E M E S S A G E R.

Ces larmes inutiles ne font que renouveler la douleur de ces infortunées.

A D R A S T E.

Hélas ! ce sont leurs pleurs qui font

* La plupart des éditions mettent ces paroles et la réponse du Messager (c'est-à-dire , les vers 769 et 770) dans la bouche du Chœur.

couler les miens. — Marchons, élevons nos mains à la rencontre des morts; entonnons les chants lamentables, pleurons la perte de nos amis qui nous laissent dans la solitude : perte affreuse, et la seule que les mortels ne peuvent réparer.

L E C H Œ U R.

¶ O mélange de bonheur et d'infortune ! ô jour célèbre à jamais dans cette cité triomphante qui couronne son chef d'un immortal laurier ! faut-il que le plus déchirant spectacle soit pour moi le plus désiré, que je doive me réjouir en revoyant le corps sanglant de mes enfans ?

Plût-à-dieu que jamais le temps n'eût éclairé mon funeste hyménée ! Pourquoi suis-je devenue mère ? Si j'avois fui le joug du mariage, j'ignorerois les maux auxquels mon cœur est en proie.

¶ Antistrophiques.

66 LES SUPPLIANTES,

Voilà donc ces tristes restes de ce que j'ai de plus cher au monde. Puissé-je mourir avec eux et les accompagner dans la tombe !

A D R A S T E.

(7) Mères infortunées ! pleurez, pleurez ces morts ; répondez à mes chants lugubres par vos accens plaintifs.

L E C H Œ U R.

O chers enfans ! ô funeste nom de mère ! c'est toi, mon fils , c'est toi que j'appelle ?

A D R A S T E.

Coup affreux qui m'accable !

L E C H Œ U R.

Ah ! quels tourmens égalent ceux que mon cœur endure ?

A D R A S T E.

O Argos ! contemple mon infortune.

L E C H Œ U R.

Vois une mère éplorée à qui la mort a ravi ses enfans.

A C T E I I I. 67

A D R A S T E.

Apportez ces corps sanglans, illustres et malheureuses victimes d'une guerre fatale et désastreuse.

L E C H Œ U R.

Pressons entre nos bras les corps de nos enfans ; couvrons de nos baisers ces froides et chères dépouilles.

A D R A S T E.

Hélas !

L E C H Œ U R.

Ah ! — La douleur d'une mère doit faire couler tes larmes.

A D R A S T E.

Que n'ai-je succombé sous le fer des Thébains ! que ne suis-je avec eux enseveli dans la poussière !

L E C H Œ U R.

Que n'ai-je ignoré toujours les douceurs de l'hymen ! pourquoi me suis-je abandonnée aux embrassemens d'un époux ?

68 LES SUPPLIANTES,

A D R A S T E.

O quel abyme d'infortune ! ô trop malheureuses mères !

L E C H Œ U R.

Que mes ongles sillonnent mes joues !
que la cendre couvre ma tête !

A D R A S T E.

Hélas ! que la terre s'ouvre et m'en-
gloutisse ! que mes membres déchirés
soient dispersés par la tempête ! que la
foudre de Jupiter tombe et fracasse
ma tête !

L E C H Œ U R.

Funeste oracle ! funeste alliance qui
as attiré sur ta famille la furie d'Œdipe !

Fin du troisième Acte.



ACTE IV.

THÉSÉE, ADRASTE,
LE CHŒUR.

*Le convoi funèbre s'arrête, et l'on voit
exposés sur le théâtre les corps des
sept guerriers.*

THÉSÉE.

ADRASTE, (8) j'ai différé jusqu'ici de t'interroger au sujet de ces illustres morts, de peur d'interrompre le cours de ta juste douleur. Souffre maintenant que je m'adresse à toi, comme à celui qui par son âge doit surpasser en sagesse et en expérience le reste de ses concitoyens. Je connois par mes yeux les prodiges de leur valeur ; les murs de

72 LES SUPPLIANTES,

Thèbes les publient ; mais apprends-moi quelle fut leur naissance. Je suis loin d'attendre de toi le détail des adversaires que chacun d'eux eut à combattre, et des blessures qu'il a reçues : récit frivole et ridicule, fait pour exposer au mépris celui qui le fait et ceux qui l'écoutent. Dans l'ardeur de la mêlée, quand le fer étincelle de toutes parts, qui peut observer exactement la conduite de chaque guerrier ? Non, je ne te fais point une question si déplacée, et je n'en croirois point celui qui se vanteroit d'y répondre. (9) Quand l'ennemi nous touche et nous presse, à peine a-t-on le temps de songer à sa propre vie.

A D R A S T E.

Tu m'imposes une tâche qu'il m'est doux de remplir. Je vais, en le faisant, rendre à-la-fois hommage à la vertu et à la vérité. Vois ce corps d'une grandeur extraordinaire, percé d'un trait en-

flammé : c'est le vaillant Capanée ; il étoit né dans l'opulence et n'en conçut jamais d'orgueil ; il ne méprisoit point le pauvre ; il fuyoit le luxe et le faste , et dédaignoit les tables somptueuses dont les excès et la magnificence choquoient également son austère vertu et la noble simplicité de ses mœurs ; il étoit ami véritable , tel envers les absens qu'il se monroit en leur présence : son cœur sincère et généreux envers ses concitoyens , comme à l'égard de ceux qui étoient sous sa dépendance , ne fit jamais de promesse qu'il ne remplît religieusement : la douceur de son caractère étoit peinte sur son visage , l'urbanité dans ses manières. — Vois cet autre corps ; c'est celui d'Étéocle , jeune héros distingué par sa bonté , plus encore que par les honneurs auxquels la pauvreté ne l'avoit pas empêché d'atteindre. Il refusa toujours les dons de ses amis , dédaignant

72 LES SUPPLIANTES,

d'acheter les richesses par une servile dépendance : implacable ennemi des méchans , il chérit toujours sa patrie , et ne confondit point dans sa haine les malheurs de la république avec les torts de ceux qui la gouvernent. — Le troisième est Hippomédon : il méprisa dès sa jeunesse les travaux doux et tranquilles ; l'étude et les plaisirs des muses ne captivèrent point son cœur ; il habitoit les champs et endurcissoit son corps à la fatigue ; ardent aux rudes exercices , et qui sont le propre de l'homme, il ne se plaisoit qu'à la chasse, à monter à cheval et à lancer le javelot, voulant que sa patrie trouvât en lui un citoyen en état de la défendre. — Cet autre est le fils d'Effalante : son nom est Parthénopée ; il surpassoit en beauté tous les jeunes gens de son âge. L'Arcadie l'a vu naître ; mais , amené dès ses plus tendres années sur les rives de l'Inachus , il fut élevé dans Argos , et
montra

montra toujours pour cette ville la reconnaissance et l'attachement que méritoient les soins qu'y reçut son enfance. Il ne fut haï de personne ; il ne donna jamais d'ombrage ; il n'eut jamais de querelles , et sut toujours éviter ce qui rend également odieux l'étranger et le citoyen. Dans les sanglans combats, il défendit Argos au péril de ses jours , avec la même ardeur que si c'eût été sa patrie ; il triomphoit de ses succès , il s'affligeoit de ses revers ; et pour que rien ne manquât à sa gloire , il fut à l'abri des foiblesses auxquelles expose la beauté. — Voilà Thydée ; un mot fait son portrait et son éloge. Foible en discours , grand en exploits , fécond en stratagèmes. Méléagre son frère put le surpasser en prudence , mais il égala sa renommée dans la science de la guerre. * Il épuisa dans cette étude

* Littéralement : *Il inventa une musique exacte sur les boucliers.*

74 LES SUPPLIANTES,

toutes les inventions du génie : son cœur avide de gloire n'en connut jamais d'autre que celle qui est la récompense du mérite. Cesse de t'étonner, Thésée ! que de tels citoyens aient affronté la mort. La bonne éducation rend sensible à l'honneur. Celui qui a l'habitude des actions vertueuses, rougiroit de commettre une lâcheté. On peut former l'enfance à la valeur, comme on l'instruit à entendre et à répéter les élémens des sciences qu'elle ignore. Toutes les impressions qu'on reçoit dans cet âge tendre, on les conserve jusques dans la vieillesse. Pères ! veillez sur l'éducation de vos enfans.

L E C H Œ U R.

O mon fils ! c'est pour mon malheur que je t'ai nourri, que je t'ai porté dans mon sein, que j'ai souffert les douleurs de l'enfantement. L'enfer jouit de mes peines. Où est le soutien de ma vieillesse ? où est mon fils ?

(10) T H É S É E.

Les dieux, en engloutissant dans la terre le généreux fils d'Eclée avec son char et ses chevaux, ont célébré hautement sa vertu. Le fils d'Œdipe mérite aussi nos louanges; car il étoit mon hôte avant qu'il quittât sa patrie pour se retirer dans Argos, et qu'il se condannât à un exil volontaire. — Maintenant desires-tu de connoître ce que j'ai résolu pour la sépulture de ces héros?

A D R A S T E.

Je n'ai d'autre volonté que la tienne.

T H É S É E,

Le bucher de Capanée que Jupiter a frappé de la foudre, doit être élevé à part; les autres corps seront placés sur un bucher commun.

A D R A S T E.

Où fais-tu dresser celui de Capanée?

D ij

76 LES SUPPLIANTES,

T H É S É E.

Dans ce lieu écarté, du côté du palais.

A D R A S T E.

Les esclaves seront-ils chargés de ce soin?

T H É S É E.

C'est nous que ce travail doit regarder : soulevons nous-mêmes ces cadavres, et portons-les au lieu de la sépulture.

A D R A S T E.

Mères infortunées, approchez-vous de vos enfans.

T H É S É E.

Adraste! pourquoi les appeler?

A D R A S T E.

Quoi! n'est-ce pas à elles à toucher les corps de leurs fils?

T H É S É E.

Inutile cérémonie, qui ne fera qu'aggraver leur douleur!

A D R A S T E.

Les larmes sont un hommage agréable au dieu des enfers.

T H É S É E.

Jamais elles ne soutiendront la vue de ces corps défigurés.

A D R A S T E.

Je cède à ton avis. Restez, mères gémissantes ! rendez-vous aux sages conseils de Thésée. Lorsque les corps seront consumés , vous viendrez recueillir leurs cendres. Mortels infortunés ! cessez d'armer vos mains d'un glaive homicide : pourquoi vous entre-déchirer comme des bêtes carnacières ? pourquoi souiller de sang une vie assez misérable ? Arrêtez , suspendez vos coups , rentrez dans le sein des cités et faites-y fleurir les arts tranquilles de la paix. La vie est de si courte durée ! qu'elle s'écoule avec douceur , et non dans les cruels travaux de la guerre.

D iij

L E C H Œ U R, S E U L.

¶ HÉLAS ! je n'ai plus de fils , je ne suis plus une heureuse mère parmi les Argiennes : il n'est plus de bonheur pour moi. Diane qui préside aux enfantemens , n'abaissera plus sur moi ses regards propices. Mon existence n'est qu'une suite de douleurs. Telle qu'un nuage emporté par les vents , je suis en proie à la tempête.

Mères infortunées des sept illustres Argiens , nous vieillissons dans l'horreur de la plus affreuse solitude. Hélas ! je n'ai plus de fils. Sans pouvoir supporter la vie , sans pouvoir trouver la mort , j'erre , étrangère à la terre et rejetée par le tartare.

Infortunée ! que de pleurs vais-je répandre sur le monument de mon

¶ Antistrophiques.

filz ! Ma tête rasée et mes lugubres chants annonceront mon deuil et ma tristesse. Les couronnes ne pareront plus ma tête ; dès le matin, réveillée par ma douleur , j'humecterai ma couche de mes larmes.

— J'apperçois le bucher de Capanée ; je vois sa tombe sacrée : hors de l'enceinte du palais sont les dons que Thésée offre aux mânes. Est-ce la fille d'Iphis qui s'approche de son époux que la foudre de Jupiter a frappé ? C'est elle ; c'est Evadné. Pourquoi, après avoir suivi pendant quelque temps le chemin qui conduit vers nous, paroît-elle tout-à-coup fixée sur ce rocher escarpé qui domine sur le palais ?

Fin du quatrième Acte.

D. iv



A C T E V.

 EVADNÉ, LE CHŒUR.

E V A D N É.

BRILLANTE étoile du soir, et toi flambeau de la lune, dont la douce lumière éclaire les danses nocturnes des nymphes légères, deviez-vous présider aux fêtes qui célébrèrent mon hyménée? pourquoi reçûtes-vous les chants dont Argos retentit lorsque le brave Capanée me donna son cœur et sa main? Furieuse et désespérée, je fuis une maison déserte; je viens m'emparer du bucher et me précipiter dans les flammes qui vont consumer mon époux; oui, le tombeau va nous unir. J'y trouverai la fin de mes peines, et l'ombre du trépas couvrira ma douleur. O

douce mort qui va m'unir à ce que j'aime ! Fortune, exauce mes vœux.

L E C H Œ U R.

Tu vois le bucher : il est sous tes pieds : c'est le trésor de Jupiter. C'est là que repose, consumé par le feu céleste, l'époux que tu pleures.

E V A D N É.

Je vois arriver la fin que j'attends avec impatience. Ce n'est * point la fortune qui conduit ici mes pas ; c'est l'honneur et le devoir. Du haut de ce roc escarpé , je vais me précipiter dans les flammes , et unir sur le même bucher mon corps à celui d'un époux ; couchée à ses côtés, je descendrai dans la couche sépulcrale. Non , cher époux , mon cœur fidèle ne te trahira point dans la tombe. O flambeau nuptial ! doux et fatal hyménée ! puissent mes fils chéris contracter dans Argos une heureuse alliance ! Et toi , dont la

* MUSGRAVE.

D v

82 LES SUPPLIANTES,

tendresse a fait le bonheur de ma vie,
cher époux, reçois mon dernier soupir.

LE CHŒUR.

Un vieillard s'avance vers nous,
Evadné; c'est ton père: hélas! que
va-t-il nous apprendre?

EVADNÉ, IPHIS,

LE CHŒUR.

IPHIS.

O FILLE infortunée! ô malheu-
reux vieillard! faut-il perdre à-la-fois
tous les objets de mon affection? Tan-
dis que je me prépare à reporter dans
sa patrie le corps de mon fils Etéocle
qui a succombé sous le fer des Thé-
bains, ma fille disparoît emportée par
la douleur; elle pleure la mort de son
époux, elle veut le suivre aux enfers.
Hélas! je veillois sur ses jours, et ma

tendre sollicitude la mettoit à couvert de sa propre fureur ; mais elle a profité du trouble et de la désolation où m'a jeté cette nouvelle accablante, pour se dérober à mes soins et à mon amour. C'est en ces lieux que je la crois retirée. Si cela est vrai, et que vous en ayiez connoissance, ah ! daignez m'éclairer sur son sort, et arracher un malheureux père à la plus affreuse incertitude.

E V A D N É.

Pourquoi vous adresser à elles ? Vous me voyez, ô mon père ! De ce roc qui domine sur le bucher de Capanée, déjà je prends mon élan funeste.

I P H I S.

Ma fille ! quelle passion t'agite ? qui te fait abandonner la maison paternelle ?

E V A D N É.

Ma réponse exciteroit votre courroux ; mon père, je ne puis vous entendre.

D vj

84 LES SUPPLIANTES,

I P H I S.

Quoi ! tu refuserois d'ouvrir ton cœur à ton père !

E V A D N É.

Vous ne pouvez juger du sentiment qui m'anime.

I P H I S.

Pourquoi ces ornemens dont tu es parée ?

E V A D N É.

O mon père ! ces ornemens sont pour un grand objet.

I P H I S.

Conviennent - ils au deuil où te plonge la mort d'un époux ?

E V A D N É.

Ils annoncent que je suis préparée pour exécuter mes nouveaux projets.

I P H I S.

Pourquoi donc en ces tristes lieux, près de la tombe et du bucher ?

E V A D N É.

C'est le théâtre de ma victoire.

I P H I S.

Ma fille ! et sur qui donc prétends-tu remporter la victoire ?

E V A D N É.

Sur toutes les femmes que le soleil éclaire.

I P H I S.

Par tes talens , par ta sagesse ?

E V A D N É.

Par ma vertu ; car je suivrai mon époux dans la tombe.

I P H I S

Qu'as-tu dit ? rétracte une parole insensée.

E V A D N É.

Oui , je vais me précipiter dans le bucher de Capanée.

I P H I S.

O mon enfant , ne t'abandonne pas à cet égarement ! ne profère pas de tels discours en présence de tant de personnes.

86 LES SUPPLIANTES,

E V A D N É.

Je veux qu'ils soient connus de tous les Argiens.

I P H I S.

Je ne souffrirai point cet excès de démence.

E V A D N É.

L'empêcher est hors de votre pouvoir. C'en est fait. Je vous laisse des pleurs ; mais pour moi, pour mon époux, c'est un doux sacrifice. (*Elle se précipite.*)

L E C H Œ U R.

O héroïsme barbare ! ô féroce tendresse !

I P H I S.

Infortuné ! ô Argiennes ! je succombe.

L E C H Œ U R.

O spectacle déchirant ! faut-il que vos yeux soient témoins de cet affreux dévouement ?

I P H I S.

Vit-on jamais un plus malheureux père?

L E C H Œ U R.

Infortuné vieillard ! Œdipe t'enveloppe dans sa fatale destinée , après avoir causé la ruine de ma patrie.

I P H I S.

Hélas ! que n'est-il donné aux hommes de parcourir deux fois le chemin de la vie , pour corriger par l'expérience les erreurs et les écarts où les jette leur ignorance ? J'enviois dans ma jeunesse le bonheur de ceux qui étoient pères : si j'avois senti la douleur à laquelle je suis en proie , ah ! jamais je n'aurois donné l'être à des enfans que je pouvois perdre. J'avois un fils vaillant et vertueux : hélas ! il n'est plus. Infortuné ! que vais-je devenir ? Irai-je dans ma maison déserte et solitaire ? qui soutiendra ma vie défaillante ? Chercherai-je un asile dans le palais de Capanée ? ah !

88 LES SUPPLIANTES,

qu'il m'eût été cher si je pouvois encore y rencontrer ma fille ! Ma fille . . . elle n'est plus , elle , dont les douces caresses versaient sur mes cheveux blancs la consolation et la joie , dont les mains tendres et pieuses embrassoient ma tête blanchie , qui la couvroit de ses baisers . . . Ah ! rien n'est plus doux pour un père accablé d'années , que les services qu'il reçoit d'une fille chérie . Les fils ont l'âme fière et le courage plus élevé ; mais les enfans d'un autre sexe ont les soins plus délicats et les caresses plus affectueuses . — Conduisez-moi dans mon palais ; plongez-moi dans ce lieu d'horreur et de ténèbres , afin que ce corps déjà usé par l'âge , soit consumé par la douleur , et se refuse la nourriture nécessaire pour soutenir une vie qui m'est à charge . — Vaine consolation de toucher les os de ma fille ! O vieillesse ! que je te hais ! — Que je hais tous ces artifices , ces soins , ces alimens , et ces secrets magi-

ques, par lesquels on cherche à prolonger une odieuse existence, et à retirer en arrière le char languissant de la vie ! Inutile fardeau de la terre, un vieillard se doit à la mort ; il faut céder aux jeunes gens une place long-temps occupée.



LE CHŒUR *partagé en deux bandes,*
UN ENFANT, ADRASTE,
THÉSÉE.

D E M I - C H Œ U R .

HÉLAS ! voilà les os de nos enfans !
Soutenez-moi , fidèles serviteurs , sou-
tenez une mère accablée d'infirmités ,
d'années et de douleurs ; qui a vécu
pour voir le deuil de ses enfans , et
pour éprouver des tourmens dont son
foible corps ne peut soutenir la vio-
lence. Quel supplice égale les déchire-
mens d'une mère qui pleure un tendre
fils ?

U N E N F A N T .

J'emporte du bucher les cendres de
mon père. O mère infortunée ! voilà
l'objet de nos communes larmes. Cette
urne étroite renferme tout ce qui nous
fut cher.

D E M I - C H Œ U R .

Oui, tu fais verser de douces larmes à une mère désolée. O restes précieux de ce qu'Argos eut jamais de plus grand!

L' E N F A N T .

Et moi, infortuné ! privé d'un tendre père, j'habiterai une maison déserte ! celui qui m'a donné le jour ne me serrera plus dans ses bras.

D E M I - C H Œ U R .

Hélas ! qu'est devenu le fruit de mes douleurs ? Que sont devenus ces soins et ces peines pour le nourrir, pour l'élever ; ces nuits où l'inquiétude écarta si souvent le sommeil de mes paupières ? Que sont devenues ses tendres caresses ?

L' E N F A N T .

Hélas ! vos fils ne sont plus. Réduits en cendre, ⁽¹¹⁾ et dissipés dans l'éther, ils ont pris leur essor vers les royaumes sombres. O mon père ! tu entends les paroles que je t'adresse. Fais que je

92 LES SUPPLIANTES,

venge ta mort aussitôt que je pourrai
soutenir le poids du bouclier.

A D R A S T E.

Jeune enfant ! que les dieux exau-
cent tes vœux généreux !

L' E N F A N T.

Puissent - ils remettre en mes mains
la vengeance d'un père !

L E C H Œ U R.

Ah ! c'est assez de nos larmes ; c'est
assez de nos mortelles douleurs.

L' E N F A N T.

(12) L'Asope un jour me verra à la
tête des vaillans Argiens venger la mé-
moire d'un père. — O mon père ! il me
semble te voir encore me caresser entre
tes bras. Quoi ! je n'entendrai plus ta
voix m'adresser de douces exhortations !
Ta mort frappe à-la-fois le cœur d'une
vénérable mère et celui d'un tendre fils.
— Doux et cruel fardeau, sous qui mon
cœur succombe ! cendre chérie ! repose
sur mon sein.

A D R A S T E.

O soupirs déchirans ! ô plaintes attendrissantes ! je ne puis retenir mes larmes.

L' E C H Œ U R.

O mon fils ! tu n'es plus : tu n'es plus, mon fils ! chère et fidèle image de ton infortunée mère !

T H É S É E.

Adraste, et vous citoyennes d'Argos, les cendres des héros que portent ces jeunes enfans vous appartiennent : c'est Athènes qui vous les donne. Conservez-en une juste reconnoissance : et puissent vos neveux apprendre d'âge en âge à respecter cette ville généreuse ! Que la mémoire de ses bienfaits subsiste à jamais dans leurs cœurs ! que Jupiter, que tous les dieux en soient témoins et lui prodiguent leurs récompenses !

A D R A S T E.

Oui, Thésée, nous savons quels services tu as rendus à notre patrie : tu as tiré Argos de la détresse ; la mémoire

94 LES SUPPLIANTES,

de cette action ne vieillira point dans nos cœurs : nous en conserverons une éternelle reconnoissance. Les généreux secours que tu viens de nous accorder, exigent de notre part un retour d'amitié, d'aide et de bons offices.

T H É S É E.

Que puis-je faire encore pour soulager votre infortune ?

A D R A S T E.

Ton bonheur, ô Thésée ! est l'unique objet de nos vœux : tes vertus, et celles de ta patrie, nous assurent qu'ils seront remplis.

T H É S É E.

J'en accepte l'augure ; et j'en forme pour vous de semblables.



Les mêmes, M I N E R V E.

M I N E R V E.

THÉSÉE, écoute la voix de Minerve, et sois docile à ses ordres. Ne livre pas si aisément ces os aux Argiens. Exige d'eux, pour prix de tes travaux, qu'ils te prêtent par la bouche de leur roi un serment solennel : qu'ils jurent que les Argiens ne porteront jamais la guerre dans cette contrée, et qu'ils la défendront contre les attaques de ses ennemis. Qu'ils invoquent sur eux la vengeance céleste, si jamais, violant leur serment, ils tournoient leurs armes contre Athènes. Sache quel est le lieu où tu dois immoler les victimes. Tu possèdes dans ton palais un trépied d'airain, présent que le grand Hercule, au retour de son expédition contre Troye, pressé de terminer quelque périlleuse

96 LES SUPPLIANTES,

entreprise, te chargea de placer dans le temple de Phébus Pythien. Sur ce trépied immole trois brebis, et grave le serment dans sa cavité sacrée. Ensuite laisse-le sous la garde du dieu qu'on adore à Delphes; qu'il subsiste comme un monument de ce serment redoutable, et comme un témoignage aux yeux de la Grèce entière. Et lorsque tu auras achevé le sacrifice, cache le fer ensanglanté dans les entrailles de la terre, auprès du bûcher des sept illustres morts; et si jamais les Argiens osoient enfreindre leur serment et marcher contre ta patrie, la vue de cette épée les fera pâlir de frayeur; semant l'horreur et la mort, elle repoussera jusques dans leurs foyers leurs légions épouvantées. Quand tu auras exécuté ce que je viens de te prescrire, renvoie à leurs amis la cendre de ces héros. Que l'endroit où leurs corps ont été purifiés par le feu devienne un bois sacré, planté

planté auprès du * chemin consacré à la déesse Isthmienne. ** — Et vous, enfans des Argiens ! un jour vous porterez le ravage dans les murs de Thèbes, vous vengerez la mort de vos pères. Egialée, émule de celui qui t'a donné le jour, et toi, fils de Thydée, qui te donnas le nom glorieux de Diomède, dès qu'un tendre duvet ombragera vos joues, vous armerez les enfans de Danaüs, et vous assiégerez la ville aux sept portes. Pareils à deux lions nourris dans les antres des forêts, vous entrerez dans ses murs suivis de la terreur et du carnage ; les dieux seconderont vos efforts, et ⁽¹³⁾ la Grèce célébrera par ses chants vos exploits et votre triomphe.

T H É S É E.

O Minerve ! ô ma puissante maîtresse ! je m'empresse d'obéir à tes ordres ; sous l'empire de la sagesse mon

* Carrefour.

** Ino, Leucothoé.

98 LES SUPPLIANTES, &c.

cœur ne peut faillir. Je vais exiger le serment que tu m'as dicté : daigne, pour prix de mon obéissance, continuer à me conduire. Aussi long-temps que cette ville jouira de ta protection et de ta faveur, elle sera tranquille et florissante.

L E C H Œ U R.

Adraste, allons par un serment redoutable engager pour jamais nos cœurs ; et payons d'un juste retour d'amour et de reconnoissance, les services que nous avons reçus de cette cité généreuse, et du héros qui la gouverne.

Fin du cinquième et dernier Acte.



NOTES

SUR

LES SUPPLIANTES.

(1) v. 25. *QU'ON rende aux morts les derniers devoirs.* Souvent les préjugés qui semblent les plus étrangers à nos mœurs, subsistent parmi nous sous une forme différente, quelquefois même sacrée. Les feux de la S. Jean ressemblent aux fêtes du solstice, si fameuses chez les nations anciennes. Les opinions superstitieuses des Grecs et des Romains sur la sépulture des morts ne sont pas anéanties : qu'on en juge par la difficulté d'abolir le pernicieux usage d'ensevelir dans les églises et de placer les cimetières au centre des villes et des habitations, quoiqu'il soit reconnu que c'est de ces foyers d'infection et de pourriture que germent et se répandent les maladies putrides et pestilentielle qui causent tant de ravages, sur-tout dans les grandes villes. Mademoiselle de Montpen-

E ij

sier raconte que quand elle passa à Champigny pour la première fois, elle sentit une secrète émotion; à la pensée de tous les morts de sa famille dont ce lieu renfermoit la cendre, et elle envisagea comme une sorte d'inspiration la résolution qu'elle prit dès-lors de recouvrer cette terre, aliénée par son père à la maison de Richelieu. Ce moyen fut employé dans le procès. — Nous devons quelque indulgence, nous devons peut-être quelque respect aux erreurs et aux préjugés adoptés par des nations entières qui, étant composées d'hommes sujets à l'erreur, laissent aux nations qui leur succèdent une image de leurs propres folies. Celle-ci du moins a quelque chose d'imposant et de tendre tout à-la-fois. Ces soins religieux rendus à la cendre des personnes qui nous furent chères, sont fondés sur un sentiment dicté par la nature. La religion des Grecs fortifioit cet instinct. On sait que les ames de ceux qui étoient privés de la sépulture, erroient cent ans sur le bord du Styx avant de pénétrer dans le royaume de Proserpine. Le sujet de cette tragédie dépend de cette opinion; l'on ne peut y prendre intérêt sans se transporter

SUR LES SUPPLIANTES. 101

aux temps où elle étoit généralement reçue et profondément sentie.

(2) v. 178 et suiv. *Songez qu'il sied à l'homme heureux de jeter des regards propices sur les personnes affligées.* Cette phrase est du P. Brumoy. Je l'ai substituée, d'après lui, à sept vers dont voici à peu près le sens : *Le riche fait sagement de considérer le pauvre ; et le pauvre à son tour doit porter ses regards sur le riche. Que l'homme heureux contemple la misère. Que le poète, en composant ses chants sublimes, soit à l'abri des outrages de la fortune : s'il est en proie au noir chagrin, ses vers harmonieux feront-ils naître le doux plaisir ?* Après ces mots, et le pauvre à son tour doit porter ses regards sur le riche, on lit, il doit l'imiter, afin d'apprendre à aimer les richesses, ou, selon la correction de Musgrave, afin d'apprendre à vivre avec frugalité. Ni l'un ni l'autre de ces sens n'est clair. Tout ce passage est singulier, et l'on peut y soupçonner quelque altération ou quelque transposition. Un commentateur veut qu'on efface les trois vers qui contiennent la digression sur la nécessité d'enrichir les poètes. Cependant on peut remarquer avec Musgrave, que ce passage

E ij

est d'accord avec un mot de Plutarque dont voici le sens : *Euripide se laisse quelquefois aller à une jactance ridicule, et mêle à ses tragédies des expressions relatives à lui-même, qui n'ont aucun rapport aux affaires et aux passions qu'il traite.*

(3) v. 456.

Με ζωνεω

Εἰ ταμα τεκνῶν πρὸ βίαν νυμφεύσας.

Ne vivam amplius ;

Si meæ filiaë per vim alicui nubant.

Le P. Brumoy traduit : *Me punisse le ciel, si jamais je contrains aucun citoyen d'épouser mes filles !* — Le sens que j'ai préféré, et qui s'accorde également avec le texte, me semble plus assorti au sentiment dont Thésée doit être rempli ; il paroît se confondre en ce moment avec tous ses concitoyens.

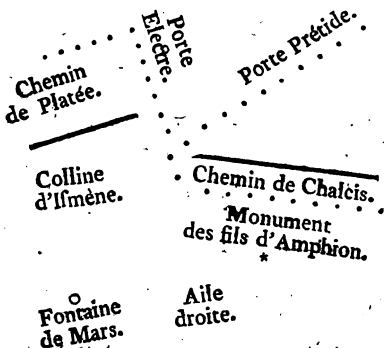
(4) v. 600, &c. Depuis ces mots, *O mères infortunées de ces chefs malheureux !* jusqu'à l'entrée du messager, les éditions et les manuscrits s'accordent à mettre dans la bouche d'Etrha le rôle qu'Adraste remplit ici : ce qui paroît peu naturel, puisqu'Etrha est sortie avec Thésée, dès le v. 364, p. 34 de cette

SUR LES SUPPLIANTES. 103

traduction, et qu'en faisant rester Adraste sur le théâtre, le poète paroît avoir eu dessein d'occuper la scène par ce personnage.

MUSGRAVE.

(5) v. 655. *Placé au haut d'une tour du côté de la porte Electre, &c.* Voici le tableau de la disposition des lieux et de l'aile droite des Athéniens, tel que le présente Musgrave.



(6) v. 678. *Ils portent leurs combattans, &c.* L'auteur de l'Histoire d'Angleterre, intitulée *An History of England in a series of letters from a Nobleman to his son*, décrit la manière dont les anciens Bretons combattoient

avec les chars ; elle ressemble à celle des Grecs , telle qu'Euripide le représente. Dans l'une et l'autre nation , les guerriers se font porter au milieu de la mêlée et font une prompte retraite. Voici les expressions de l'auteur Anglois : *Their chariots generally attacked the enemy's cavalry , and from these they would frequently leap and fight on foot , till , being fatigued or overpowered , they would resume their seats , and make the best retreat possible.* Hist. of England. Tom. I. p. 24.

(7) v. 500 et suiv. *Mères infortunées*, &c. Ce morceau est écrit par strophes et antistrophes , ainsi que plusieurs autres scènes dialoguées ; mais on ne les distingue pas dans la traduction , afin d'éviter une confusion apparente pour un objet peu nécessaire.

(8) J'ai suivi Musgrave. M. Brunck , dans une note sur *Oreste* , propose une correction élégante : « Je voulois de vous , dit Thésée » au Chœur , la manière dont ces héros ont » perdu la vie ; le héraut du roi de Thèbes m'en » a empêché , en me forçant de songer à votre » défense. Adraste , c'est maintenant à toi » que je m'adresse. »

SUR LES SUPPLIANTES. 105

(9) v. 855 et suiv. *Quand l'ennemi nous touche et nous presse*, &c. Le duc de Sully observe, au sujet de la rencontre d'Aumale, qu'il n'y eut pas deux personnes de ceux qui y avoient assisté, qui pussent s'accorder sur le récit des circonstances particulières de l'action ; et son commentateur observe qu'il n'y a presque point de combats dont on ne puisse en dire autant. *Mém. de Sully. Liv. IV.*

(10) v. 927 et suiv. J'ai suivi dans la distribution des personnages la correction de Musgrave, qui consiste à changer réciproquement les noms de Thésée et d'Adraste, depuis le v. 927 jusqu'au v. 942, et dans une légère transposition. On en peut voir la raison dans ses commentaires.

(11) v. 1146. *Réduits en cendre et dissipés dans l'éther.* C'étoit l'opinion d'Anaxagore que l'esprit, à l'instant de la mort, se dissipoit dans les airs et se résolvoit en fluide éthéré.

(12) v. 1155. *L'Asope un jour me verra*, &c. Conjecture adoptée par Musgrave, de qui je suis en général l'opinion touchant la

E v

distribution des personnages dans cet endroit, excepté dans ce passage : *O mon père ! il me semble te voir encore, &c.* lequel me semble mieux placé dans la bouche de l'enfant que dans celle d'Adraste. On peut, au vers 1164, lire :

Μίτ' ἔποτ' ἀλγῆ παῖρα καὶ ψῆ.

au lieu de *αἰ τ' ἔποτ' &c.*

(13) v. 1230. *La Grèce célébrera par ses chants vos exploits et votre triomphe ; en grec, Vous serez fameux sous le nom d'ÉPIGONES.* Ces Épigones, au nombre de neuf, exécutèrent les hauts faits annoncés ici par Minerve, et vengèrent leurs pères en ravageant Thèbes sous la conduite d'Alcméon fils du devin Amphiaraus.

Fin des Notes sur les Suppliants.

R H É S U S ,
T R A G É D I E .

E v j

1911

1912



S U J E T

D E R H É S U S .

LE sujet de cette tragédie est tiré du dixième livre de l'Iliade. Hector avoit repoussé les Grecs jusques vers leurs vaisseaux. Les gardes de l'armée Troyenne annoncent à leur chef que les ennemis allument des feux pendant la nuit. Dolon est envoyé pour épier leur dessein. Il est rencontré et massacré par Ulysse et Diomède, qui s'introduisent dans le camp des Troyens, où ils égorgent Rhésus, roi des Thraces, qui venoit d'arriver au secours de

Troye. Sa mère, qui est une des neuf Muses, déplore son infortune.

L'auteur grec de l'argument de cette tragédie nous apprend que quelques Critiques l'ont attribuée à Sophocle, et il observe qu'elle est écrite dans son genre et dans son style.

M. de Walkenaer, dans une savante dissertation sur cette pièce, qui fait partie de sa diatribe sur les fragmens des ouvrages d'Euripide, croit que *Rhésus* n'a eu ni Sophocle ni Euripide pour auteur. Les raisons sur lesquelles il se fonde sont de différens genres, et exigeroient une longue discussion. Quelques-unes tiennent à

DE RHÉSUS. III

une délicatesse de goût et à une finesse de tact , qui dans une langue éteinte depuis plusieurs siècles , peut aisément manquer de certitude.



PERSONNAGES.

RHÉSUS.

HECTOR.

ÉNÉE.

PARIS.

DOLON.

ULYSSE.

DIOMÉDE.

L'ÉCUYER de Rhésus.

Un Messager.

MINERVE.

UNE MUSE.

LE CHŒUR composé des Gardiens
du camp des Troyens.

*La scène est dans le camp des Troyens,
devant Troie, à l'entrée de la tente
d'Hector.*



R H É S U S ,
T R A G É D I E .



A C T E P R E M I E R .

LE CHŒUR, HECTOR.

L E C H Œ U R .

(¹) **S**OLDATS du vaillant Hector, qui
veillez * pour la sûreté de l'armée, ap-
prochez-vous du lit où il repose : sachez

* Littéralement : *Qui faites la garde de la nuit,
divisée en quatre.*

si la nouvelle qui nous alarme est parvenue jusques à lui. Soulève ta tête appesantie par le sommeil ; ouvre tes paupières, découvre ton œil menaçant, quitte ce lit de feuillage, écoute-moi.

H E C T O R.

Qui es-tu ? — J'entends la voix d'un ami. As-tu le mot ? parle.... Qui peut troubler ainsi le silence de la nuit et s'approcher de ma tente ? expliquez-vous.

L E C H Œ U R.

Nous sommes la garde de l'armée.

H E C T O R.

Quel sujet vous alarme ?

L E C H Œ U R.

Calme-toi.

H E C T O R.

Je suis tranquille. Mais, vous-mêmes, qu'avez-vous à m'annoncer ? l'ennemi a-t-il formé quelque entreprise nocturne ?

L E C H Œ U R.

Je n'en ai pas connoissance.

H E C T O R.

Pourquoi donc abandonner ton poste et interrompre ainsi le repos de l'armée? Ignores-tu que nos guerriers, si près de l'ennemi, dorment tous sous les armes?

L E C H Œ U R.

Arme ta main de ton épée, ô Hector! vole vers ces guerriers, dissipe leur sommeil, anime leur courage; fais-les armer en diligence: que ta cohorte se prépare; que les coursiers rongent leurs freins. Qu'on avertisse Panthoïde et le * chef des Lyciens? Où sont les devins pour examiner les entrailles des victimes? où sont les chefs de nos troupes légères et les archers des Phrygiens? qu'ils bandent leurs arcs formidables.

* *Fils d'Europe.*

Que signifie ce mélange de terreur et de confiance ? Est-ce la fureur de Pan qui t'agite, et qui te fait quitter ton poste pour troubler ainsi l'armée ? Réponds : que viens-tu me dire ? car je ne puis comprendre tes discours.

L E C H Œ U R .

Hector, toute la nuit le camp des Grecs a été éclairé par des feux : leurs vaisseaux brillent de torches allumées : toute l'armée se rend en tumulte dans la tente d'Agamemnon ; ils forment quelque dessein nouveau. Jamais encore ils n'ont paru si agités. Mes soupçons et mes craintes m'ont amené vers toi pour te faire part de ce qui se passe, afin de ne point mériter de reproches.

H E C T O R .

Que la nouvelle que tu m'apportes m'est agréable, quoique ton air respire l'effroi ! Ils cherchent à se dérober par la fuite, à la faveur des ombres de la

nuit. Ces feux, ces mouvemens n'ont point un autre objet. O dieu, qui m'as arrêté au milieu de ma victoire, tel qu'un lion qu'on arrache de dessus sa proie, pourquoi as-tu empêché ce fer de terminer nos maux en anéantissant l'armée d'Argos ? Si l'astre du jour n'avoit pas caché son flambeau, ma lance victorieuse ne se fût point livrée au repos avant que j'eusse vu leurs vaisseaux embrasés, et leurs tentes inondées du sang versé par ma main. Je voulois les poursuivre au travers des ténèbres, et profiter des faveurs de la fortune ; mais les sages devins, instruits de la volonté des dieux, m'ont prescrit d'attendre le retour de la lumière, pour achever de purger cette terre des Grecs qui la dévastent. Pour eux, ils n'attendent pas le moment fixé par les devins ; la nuit est favorable aux fuyards. Allons : que toute l'armée se range sous les armes, et s'arrache aux bras du sommeil. Sur-

prenons-les à l'instant où ils montent sur leurs vaisseaux , et que leur dos , frappé d'une blessure honteuse , teigne de sang l'échelle chancelante ; ou jetons-les dans les liens , et qu'ils apprennent à labourer les campagnes de la Phrygie.

L E C H Œ U R .

Hector , avant que d'agir sais-tu ce qui se passe ? sommes-nous assurés que les Grecs prennent la fuite ?

H E C T O R .

Et quelle autre raison pourroit les engager à allumer ces feux ?

L E C H Œ U R .

Je l'ignore : leur dessein m'est suspect.

H E C T O R .

Si tu le redoutes , ton ame est faite pour la crainte.

L E C H Œ U R .

Jamais le camp ennemi ne fut ainsi éclairé.

HECTOR.

Jamais aussi leur défaite ne fut plus honteuse.

LE CHŒUR.

C'est à toi que nous devons ce triomphe. Songe à en recueillir le fruit.

HECTOR.

Un mot suffit : aux armes !

LE CHŒUR.

Voilà Enée qui s'avance d'un pas précipité, et qui paroît avoir quelque chose d'important à nous dire.

HECTOR, ÉNÉE, LE CHŒUR.

ÉNÉE.

HECTOR, pourquoi les gardes de la nuit s'approchent-ils de ta tente, et répandent-ils l'alarme dans toute l'armée ?

HECTOR.

Enée, revêts-toi de tes armes.

Pourquoi? les ennemis ont-ils profité des ténèbres pour nous tendre de secrettes embûches?

H E C T O R.

Ils fuient, ils remontent sur leurs vaisseaux.

É N É E.

En as-tu des indices bien sûrs?

H E C T O R.

Toute la nuit ils allument des feux : certainement ils n'attendent pas le jour; et déjà leurs vaisseaux vont, à la clarté des flambeaux, les emporter loin de cette contrée.

É N É E.

Et toi, dans quel dessein armes-tu ton bras?

H E C T O R.

Je vais fondre sur eux, et troubler leur embarquement. Il nous seroit également fâcheux et humiliant, tandis qu'un dieu met nos ennemis en notre puissance,

puissance, de souffrir qu'ils s'échappent impunément d'entre nos mains, après avoir porté le ravage dans notre patrie.

É N É E.

Plût au ciel que ta prudence fût égale à ton courage ! Mais un seul homme ne peut réunir toutes les vertus : tu brilles dans les combats, d'autres dans les conseils. Quoi ! la nouvelle de ces feux allumés dans le camp des Grecs est donc ce qui cause tes transports ? tu crois poursuivre des fuyards ? tu veux que l'armée, au sein des ténèbres, franchisse les fossés et pénètre jusqu'à eux ? Et quand elle l'aura fait, si, au lieu de trouver l'ennemi fuyant en désordre, elle le voit préparé à la recevoir avec vigueur ; vaincu, où feras-tu ta retraite ? comment franchiras-tu les palissades ? comment les chars traverseront-ils les ponts sans briser leurs moyeux, dans la précipitation de la fuite ? Vainqueur, tu trouveras le fils de Pélée qui ne souf-

Tomé III.

F

frira pas que ses vaisseaux deviennent la proie des flammes , et que les Grecs succombent sous ta valeur. Tu connois son bouillant courage et l'impétuosité de son bras. Laisse nos troupes fatiguées réparer , par un sommeil tranquille, leurs forces épuisées. Envoyons quelqu'un des nôtres , que sa propre volonté porte à remplir cette commission, pour observer le camp des Grecs. S'il est vrai qu'ils se disposent à la fuite, précipitons-nous sur leurs pas. Si ces feux allumés sont un piège qu'ils nous tendent, nous agirons suivant les circonstances. Prince , voilà mon avis.

L E C H Œ U R .

Sans doute il est le plus sage ; Hector, daigne t'y rendre. Un général ne doit pas rechercher les entreprises hasardeuses. Qu'y a-t il de plus prudent que d'envoyer vers la flotte ennemie un espion diligent, et d'apprendre par son moyen la raison de ces feux qui brillent sur le rivage ?

H E C T O R.

Vous l'emportez ; je cède à votre avis unanime. — Vas, fais rentrer nos alliés dans leurs tentes, de peur que l'armée ne s'ébranle, si elle s'apperçoit de ces assemblées nocturnes. J'enverrai un espion au camp des Grecs : s'ils nous tendent quelques embûches, tu l'apprendras par son récit ; s'ils prétendent nous échapper par la fuite, la voix de la trompette guerrière ne tardera pas de t'en instruire. Compte alors sur ma diligence, et crois que cette nuit me verra porter l'horreur jusques sur leurs vaisseaux.

É N É E.

Envoie promptement. Tu écoutes maintenant la prudence : quand il en sera temps, tu me verras jaloux d'imiter ta bravoure. (*Il sort.*)



H E C T O R , D O L O N ,
L E C H Œ U R .

H E C T O R .

L E Q U E L de vous, Troyens qui m'écoutez, veut accepter l'emploi d'observateur du camp des Grecs? qui veut devenir le bienfaiteur de sa patrie? Je sens avec regret que je ne puis remplir à-la-fois cette charge et celle que j'occupe.

D O L O N .

Je l'accepte avec joie, et m'expose au danger pour servir ma patrie. J'irai au camp des Grecs; et quand j'aurai pénétré leurs desseins, je reviendrai vous les faire connoître. Je n'ai qu'un mot à ajouter.

H E C T O R .

Héros, ami de ta patrie, * Dolon

* Littéralement : *Dolon*, dont le nom indique le caractère. — *Dolon*, qui pratique le dol et la ruse.

fertile en stratagèmes, fils d'un généreux père, ta maison va recevoir de toi un lustre encore plus grand.

D O L O N.

L'entreprise est hardie ; la récompense doit y être proportionnée. Le prix attaché au travail en fait supporter la peine.

H E C T O R.

Oui, ton desir est juste, et je m'empresse à le satisfaire. Demande ce qui peut te plaire, tout, excepté l'empire.

D O L O N.

Je n'ambitionne point cet empire superbe.

H E C T O R.

Choisis, si tu le veux, ton épouse dans la famille de Priam.

D O L O N.

Je ne recherche point une épouse au dessus de mon rang.

F iij

H E C T O R .

Si c'est l'or qui fait l'objet de tes vœux , dispose de mes trésors.

D O L O N .

Rien ne manque à ma fortune , je ne cherche point à l'accroître.

H E C T O R .

Qu'y a-t-il dans tout Ilion qui te semble digne d'envie ?

D O L O N .

Quand les Grecs seront vaincus , promets-moi que tu m'accorderas les dons que je désire.

H E C T O R .

Je le promets. Dis toi-même ceux que tu te réserves : je n'excepte que les chefs qui commandent leur flotte.

D O L O N .

Fais-les périr : je ne demande point la vie de Ménélas.

H E C T O R .

Est-ce le fils d'Oïlée que tu veux avoir en ta puissance ?

D O L O N.

Des mains élevées dans l'opulence
sont peu propres au travail de la terre.

H E C T O R.

Lequel d'entre les Grecs veux-tu
donc posséder ?

D O L O N.

Je te l'ai déjà dit, je ne souhaite point
d'augmenter mes richesses.

H E C T O R.

Toi-même, parmi les dépouilles tu
choisiràs celles qui te seront agréables.

D O L O N.

Offres les dépouilles aux dieux, et
suspends-les dans leurs temples.

H E C T O R.

Quel est donc enfin ce haut prix
auquel ton cœur aspire ?

D O L O N.

Ce sont les coursiers d'Achille. Si je
commets ma vie au caprice de la for-

F iv

tune , du moins qu'un digne objet excite mon courage.

H E C T O R .

Ces coursiers sont un prix que j'ambitionne ainsi que toi. Nés d'un père immortel , ils sont immortels eux-mêmes ; le dieu des mers en fit don à Pélée , et maintenant , orgueilleux de leur charge , ils portent dans les combats l'impétueux Achille. Cependant ne crains point que je te les enlève , et que je manque à ma parole. Je te donnerai le char et les chevaux d'Achille , et tu emmèneras dans ta maison cette magnifique conquête.

D O L O N .

A ce prix je consens à tout entreprendre ; et j'obtiendrai de ma valeur la plus superbe récompense. Toi , ne me portes point envie ; assez d'autres objets seront le prix de ton courage.

L E C H Œ U R .

Grande et généreuse entreprise !

l'honneur couronnera tes travaux ; et si tu réussis , quel sera ton bonheur ! Il est beau de s'allier à la maison des rois. Puisse la céleste justice te récompenser dignement ! car tu ne peux obtenir des hommes un prix plus glorieux.

D O L O N.

Je pars : après m'être couvert de vêtemens favorables à mes desseins , je vole au camp des Grecs.

L E C H Œ U R.

Pourquoi veux-tu quitter les tiens ?

D O L O N.

Je veux prendre un déguisement propre à cacher ma marche insidieuse.

L E C H Œ U R.

Je n'attends de toi que de prudentes résolutions ; achève de t'expliquer.

D O L O N.

Je couvrirai mon dos de la peau d'un loup , et ma tête de sa gueule béante ; mes mains fouleront la terre , et j'imiterai la marche d'un quadrupède : sous

F v

ce déguisement les ennemis ne pourront me reconnoître , et je m'approcherai impunément de leurs retranchemens et de leurs vaisseaux ; et dès que je rentrerai dans la plaine déserte , je marcherai sur mes deux pieds. Tel est le stratagème que je veux employer.

L E C H Œ U R .

Que le fils de Maïa lui donne une heureuse issue ! puisse ce dieu qui préside à la ruse , te ramener sain et sauf ! Ton plan est sagement tracé , il ne peut tē manquer que la faveur de la fortune.

D O L O N .

J'y compte avec confiance : oui , je vais frapper Ulysse , et je t'apporterai sa tête ; à ce signe certain , tu reconnoîtras que Dolon a visité le camp des Grecs. — Ou bien la tête de Diomède. Je ne reviendrai point sans avoir teint cette main de leur sang ; et mon retour devancera la lumière du jour. (*Il sort.*)



L E C H Œ U R, SEUL.

¶ **O** APOLLON! dieu de Tymbre et de Délos, toi qu'on adore dans la Lycie, accours, puissant archer, divinité bienfaisante; conduis ce héros au travers des ténèbres, et prête ton secours aux habitans de la ⁽²⁾ Dardanie; défends ces murs élevés par tes mains.

Qu'il s'avance jusqu'aux vaisseaux, qu'il pénètre au milieu des ennemis, et qu'après avoir épié leurs desseins, il rentre dans sa patrie; et quand les Grecs auront été terrassés, qu'il jouisse du prix de sa vertu, et que les * coursiers fougueux, dont Neptune jadis a fait don à Pélée, soient attelés à son char et obéissent à sa voix.

Seul entre les guerriers, il s'expose

¶ Antistrophiques.

* Littéralement: *Les jumens Phtiotes.*

pour sa patrie aux plus affreux dangers. J'admire son courage. O combien la vertu est rare dans une ville agitée et chancelante ! les plus vaillans de nos alliés Phrygiens (car jusqu'aux Mysiens il en est de vaillans) rejettent et déshonorent notre alliance.

Quel est celui d'entre les Grecs que ce guerrier va massacrer dans sa tente ? Il rampe sur quatre pieds ; il imite la démarche d'une bête carnacière. Puisse-t-il égorger Ménélas ! puisse-t-il , après cet exploit , apporter aux pieds d'Hélène la tête d'Agamemnon , qui , pour conquérir une femme , a conduit contre Troie ses vaisseaux innombrables et ses formidables guerriers !

Fin du premier Acte.



ACTE II.

HECTOR, UN MESSAGER,
LE CHŒUR.

LE MESSAGER.

PRINCE, puissé-je n'avoir jamais à vous annoncer que des nouvelles semblables à celles que je vous apporte !

HECTOR.

Certes, ces rustres ont l'esprit lourd ! tu viens parler de tes travaux champêtres à ton maître, à l'instant qu'il a les armes à la main. Ignore-tu le chemin de ma maison ou celui du palais de mon père ? ne peux-tu aller jusques-là exalter avec transport tes troupeaux florissans ?

L E M E S S A G E R.

Oui, j'en conviens, nous autres bergers nous avons l'esprit lourd; mais cela n'empêche pas que je n'aie à te dire quelque chose digne de toute ton attention.

H E C T O R.

Tais-toi, et ne m'excède pas des ennuyeux détails de ta ferme rustique. Ici l'on ne respire que les armes et les combats.

L E M E S S A G E R.

Et c'est à ce sujet que j'ai à t'entretenir. Un guerrier à la tête d'une puissante armée vient pour t'offrir son secours et son alliance.

H E C T O R.

Qui est-il? quelle est sa patrie?

L E M E S S A G E R.

La Thrace l'a vu naître; le fleuve Strymon est son père.

H E C T O R.

Quoi ! Rhésus , dis-tu , est entré dans la Troade ?

L E M E S S A G E R.

Tu l'as dit : je n'ai que faire de le répéter.

H E C T O R.

Et pourquoi s'avance-t-il vers la forêt d'Ida ? pourquoi s'est-il écarté de la route des chars ?

L E M E S S A G E R.

Je l'ignore ; mais il est permis de conjecturer que c'est à cause de la difficulté de conduire une armée au travers d'un pays rempli d'ennemis. Sa marche nocturne à travers des forêts remplies de bêtes sauvages , a imprimé la terreur à tous les bergers qui habitent ainsi que moi les antiques vallées de l'Ida. Son armée marchoit à grand bruit. Saisis de crainte , nous volons à nos troupeaux sur les sommets escarpés des montagnes , de peur que les Grecs ne les en-

lèvent. Mais bientôt nous reconnoissons les accens d'une voix étrangère à la Grèce, qui nous rassure. Aussitôt je descends dans la vallée, et j'interroge les gardes avancées qui précèdent le corps de l'armée; je leur demande en langage thracien, quel est leur chef, et s'il vient pour secourir la ville de Priam? Dès qu'ils ont satisfait par leurs réponses à mon empressement, je m'arrête. En même temps paroît Rhésus, assis sur un char de Thrace, semblable aux dieux immortels. Un joug doré pressoit le cou de ses coursiers plus blancs que la neige; son bouclier, resplendissant de figures d'or, brilloit sur ses épaules; une gorgone, semblable à celle qui couvre l'immortelle égide, étoit placée sur le front des chevaux; et le bruit de mille sonnettes augmentoit la terreur qu'imprimoit son aspect. Il me seroit impossible de vous dire au juste la force de son armée; à l'œil

elle semble innombrable. Une cavalerie nombreuse , une multitude infinie d'archers , de cuirassiers et de troupes légères , suivoient vêtus à la manière des Thraces. Tel est le puissant allié qui vient défendre les murs de Troie ; ni la fuite , ni la valeur ne mettront le fils de Pélée à couvert de ses coups.

L E C H Œ U R.

Quand les dieux protègent un empire , la fortune fait tourner tous les évènements à son avantage.

H E C T O R.

Maintenant que ma lance est victorieuse , et que Jupiter combat pour nous , je ne manquerai point d'amis. Mais qu'ai-je affaire de l'assistance de ceux qui m'ont abandonné , dans le temps où l'impétueux souffle de Mars déchiroit les voilés de ma patrie désolée ? Rhésus a bien fait voir quelle est son amitié pour Troie : il vient partager le festin , et prendre part à la curée,

lui qui n'a point vu la proie mourir
sous la main des chasseurs , et n'a point
partagé leurs peines et leurs dangers.

L E C H Œ U R .

Tes reproches contre un allié sont
justes ; mais reçois les secours qu'il
offre à cette ville.

H E C T O R .

Ceux qui ont sauvé Troie suffisent
pour la défendre.

L E C H Œ U R .

Penses-tu l'avoir déjà délivrée de ses
ennemis ?

H E C T O R .

Oui, j'ose m'en flatter. Le retour du
soleil justifiera ma confiance.

L E C H Œ U R .

Porte plus loin ta prévoyance. La
fortune se plaît à renverser nos espé-
rances.

H E C T O R .

Je hais ces secours tardifs de la part
d'un ami.

L E M E S S A G E R.

Prince , il est dangereux d'éloigner des alliés. Sa vue seule inspireroit l'effroi aux ennemis.

L E C H Œ U R.

Puisqu'il est en ces lieux , si tu refuses de le recevoir comme un allié , reçois-le du moins comme un hôte.

H E C T O R.

Je me rends à vos raisons : oui , Rhésus , que ce Messager nous peint si fier et si brillant , sera reçu au nombre des alliés de Troie.



 LE CHŒUR, SEUL.

¶ O NÉMÉSIS ! fille de Jupiter !
 écarte de mes propos l'orgueil qui dé-
 plaît aux dieux, et qu'il me soit permis
 de célébrer mes espérances. Fils du
 Strymon, sois le bien venu dans cette
 terre, toi que conduit la Muse qui te
 donna la naissance, et le fleuve * su-
 perbe, qui roulant dans son sein ses
 ondes amoureuses, la rendit mère d'un
 héros.

O ** puissant Jupiter ! tu viens nous
 secourir, traîné par tes chevaux plus
 prompts que l'éclair. — O ma patrie !
 ô terre Phrygienne ! chante Jupiter li-
 bérateur.

Ainsi l'antique Troie pourra revoir

¶ Antistrophiques.

* Littéralement : *Couvert de beaux ponts.*

** *Jupiter Phanéen* : Mot dont on ignore la véritable
 signification. MUSGRAVE.

ces jours fortunés, où les amours couronnoient les coupes riantes, instrumens des plaisirs et des doux combats des festins. Les chants et la gaieté vont renaître, tandis que fuyant le rivage Troyen, les Atrides iront à Sparte cacher leur honte au-delà des mers. Cher Prince ! puissent de tels exploits signaler ta valeur, avant que tu rentres dans tes foyers !

Viens, parois, offre aux yeux du fils de Pélée ton bouclier resplendissant ; effraie ses chevaux, et fais étinceler ta pique meurtrière. A cet aspect qu'il ne peut soutenir, en vain voudra-t-il chercher un asile à Argos dans le temple sacré de Junon. Il périra de la main d'un Thrace, et cette terre s'abreuvera de son sang.

Grand et auguste monarque ! — ô Thrace ! j'admire la majesté de ton roi. Voyez la force de ce corps couvert d'une armure d'or ; entendez le bruit

142 R H É S U S ,

glorieux de ces sonnettes retentissantes
qui entourent la poignée des boucliers.
— Un dieu ... un dieu , c'est Mars lui-
même. O Troie ! le fils d'une céleste
Muse et du divin Strymon vient assurer
ton triomphe !

Fin du deuxième Acte.



ACTE III.

HECTOR, RHÉSUS,
LE CHŒUR.

RHÉSUS.

VAILLANT Hector ! fils d'un valeu-
reux père, je te salue ; enfin je jouis du
bonheur de t'adresser la parole, de te
voir dans la prospérité, et tes ennemis
tremblans à ton aspect. Je viens t'aider
à renverser leurs tours et à embrâser
leurs vaisseaux.

HECTOR.

O fils d'une savante Muse et du Stry-
mon, dont les eaux arrosent les cam-
pagnes de la Thrace ! j'ai coutume de
parler vrai, et j'ignore l'art de dissimu-
ler mes sentimens. Long-temps avant

ce jour il falloit secourir Troie, et ne point la voir avec indifférence succomber sous le fer des Grecs. Tu ne diras pas que c'est parce que tu n'as pas été appelé, que tu n'es point accouru pour la défendre. Par combien de hérauts, par combien de députés la Phrygie n'a-t-elle pas imploré ton assistance? Que de riches présens ne t'avons-nous pas offerts? Issu d'un même sang, *ennemi comme nous de la Grèce, tu as tout fait pour nous livrer entre ses mains. C'est moi qui t'ai fait roi, quand tu n'étois qu'un petit prince; c'est moi qui, près du mont Pangée et de la terre de Péonie, me jetai avec une audace intrépide sur les Thraces les plus vaillans, et après avoir réduit le peuple en ma puissance, je le soumis à la tienne. Tu foules aux pieds la reconnaissance; des amis malheureux n'obtiennent de toi qu'un secours tardif et

* *Barbare comme nous.*

inutile.

inutile. Tandis que ceux que les nœuds de la parenté ne nous unissent pas, se sont donnés à nous dès le commencement ; les uns étendus sur la froide poussière, offrent un glorieux monument de vaillance et de fidélité ; les autres, couverts de leurs armes, et veillant auprès de leurs chars, supportent sans murmure les ardeurs du soleil et l'intempérie des saisons, et n'ont pas le loisir de demeurer comme toi couchés, le verre à la main, au sein des plaisirs et de la mollesse. Tels sont les reproches que j'ai à te faire, et que je te fais en face, afin que tu saches qu'Hector est libre et sincère.

R H É S U S.

Tel est aussi mon caractère ; j'évite les longs détours et j'ignore comme toi l'art de dissimuler. Je n'ai pas éprouvé une douleur moins vive que toi, en me voyant privé si long-temps de l'honneur de secourir ta patrie. Mais les peuples

Tome III.

G

de la Scythie, dont les terres confinant à mes états, m'ont retenu par une guerre inévitable, quand je voulois partir pour Ilion. J'étois venu sur les bords de l'Euxin pour y embarquer mon armée : c'est là que le sang des Scythes, mêlé à celui des Thraces, a arbruvé la terre. Voilà l'obstacle qui m'a retenu. Enfin je suis sorti vainqueur ; j'ai pris leurs fils en otage, et je les ai soumis à un tribut annuel. Aussitôt j'ai mis à voile, et après avoir traversé la mer j'ai fait à pied le reste de la route, non point le verre à la main, ni couché mollement dans un somptueux palais, mais exposé au souffle glacé des vents de la Thrace et de la Péninsule, sans autre couverture que ces légers vêtements. Je viens tard, il est vrai, mais il est encore temps. Depuis dix ans tu combats sans un succès décisif, chaque jour voit s'évanouir les espérances de la veille ; Mais semble attendre que la fortune fixe la

victoire. Moi, je ne veux qu'un jour pour détruire les retranchemens des Grecs, pour brûler leurs vaisseaux, pour dissiper leur armée. Le soleil qui suivra celui où je terminerai vos peines, me verra retourner triomphant vers mes Pénares. Que nul d'entre vous désormais n'arme son bras du bouclier : je contiendrai l'orgueil de ces Grecs si redoutables, et mon secours, quoique tardif, suffira pour les anéantir.

L E C H Œ U R.

O favorable augure ! c'est Jupiter qui t'envoie. O puisse sa bonté suprême écarter l'effet des paroles superbes ! Jamais les vaisseaux d'Argos n'ont porté un héros qui pût t'égal en courage. Comment Achille ou Ajax supporteront-ils le choc de ta lance ? Vaillant Monarque ! puisse-je voir cet heureux jour où ta main se baignera dans leur sang.

G'ij

Voilà comment je prétends te dédommager de ma longue absence. Que Némésis m'écoute avec bonté ! Quand j'aurai délivré cette ville de ses fiers ennemis, et que les prémices des dépouilles seront offertes aux dieux, je veux marcher avec toi contre l'Argolide, ravager la Grèce entière, et rendre à ses cruels habitans tous les maux qu'ils vous ont fait éprouver.

H E C T O R .

Ah ! si je voyois cesser les maux qui nous affligent, si je pouvois comme autrefois gouverner en paix cette cité florissante, que de graces j'aurois à rendre aux dieux ! Mais aller sous les murs d'Argos, au sein des états de la Grèce ; porter la guerre et le ravage, crois-moi, ce n'est pas là une entreprise aussi aisée que tu penses.

R H É S U S .

Les plus vaillans des Grecs ne sont-ils pas sur ces bords ?

H E C T O R.

Il est vrai , et nos forces s'épuisent
à les repousser.

R H É S U S.

S'ils périssent , rien ne peut nous
résister.

H E C T O R.

Songons au péril qui nous presse , et
laissons de vains projets.

R H É S U S.

Ainsi donc , content de souffrir , tu ne
respirez point la vengeance ?

H E C T O R.

Je suis maître d'un vaste empire , et
je n'aspire point à l'étendre. — Pour toi ,
soit que tu veuilles te placer à l'aile gau-
che , ou à la droite , ou au centre , viens
ranger ton armée , et choisis la place
d'où tu pourras frapper des coups plus
assurés.

R H É S U S.

Hector , je veux combattre seul. Mais
si tu crois ta gloire intéressée à porter

A iij

150 R H É S U S ,

avec moi la flamme sur leurs vaisseaux,
et à laver la honte de tant de combats
inutiles, place-moi en face d'Achille et
au-devant de l'armée.

H E C T O R .

Tu ne peux lever contre lui ta lance
formidable.

R H É S U S .

Cependant la renommée publie qu'il
a traversé les mers pour détruire Iliou.

H E C T O R .

Il est vrai, il est sur ces bords; mais
irrité contre les chefs, il laisse reposer
sa lance.

R H É S U S .

Quel autre guerrier est l'émule de sa
gloire ?

H E C T O R .

Ajax, selon moi, ne lui cède point
en vaillance, non plus que le fils de
Tydée. Il est encore un autre Grec fa-
meux par son éloquence autant que
par son audace : Ulysse est son nom ;

de cet état a plus d'une fois éprouvé combien il est redoutable. C'est lui qui, se glissant de nuit dans le temple de Minerve, ravit le palladium, et le porta sur les vaisseaux des Grecs. Un jour il s'introduisit dans nos murs, sous l'habit d'un mendiant vagabond; il prononçoit mille imprecations contre les Grecs: mais il éprouva tous nos desseins, et sortit après avoir égorgé les gardes et les préfets des portes. Il est présent à toutes les embûches: il se tient près de la ville aux environs du temple de Thymbre; c'est le fléau des Troyens.

R H É S U S .

Un homme de courage ne fait point périr ses ennemis par de secrètes ruses; il sait les attaquer de front. Je prendrai vivant ce machinateur de stratagèmes et d'embûches; et je lui percerai le dos à l'entrée de vos portes; je l'offrirai aux vautours comme un festin qui leur est dû. C'est un voleur, un sacrilège; il a

G iv

pillé le temple des dieux : voilà la fin qui lui est réservée.

H E C T O R.

Prenez vos gîtes dans le camp, car il est nuit. Je vais te marquer une place écartée où tu peux ranger ton armée et lui permettre le repos. Le mor est *Phébus* ; qu'il soit présent à ta pensée pour t'en servir en cas de besoin, et donne-le aux chefs des Thraces. — Et vous, veillez au-devant de nos cohortes, en attendant le retour de Dolon ; car s'il est échappé aux dangers auxquels il s'est volontairement exposé, il doit être déjà près des tentes Troyennes.



LE CHŒUR SEUL,

Tantôt réuni, tantôt partagé en deux bandes.

LE CHŒUR.

QUI doit faire la garde à cette heure ? quel est celui qui doit me remplacer ? Déjà les premières constellations sont couchées ; les Pléiades commencent à briller sur l'horizon , et l'aigle déploie sur vos têtes ses ailes brillantes. Éveillez-vous ; pourquoi tarder ainsi ? quittez vos lits, sortez ; éveillez-vous pour faire la garde. Ne distinguez-vous pas la lumière argentine de la lune ? L'aurore vient , l'aurore est proche : déjà je vois l'étoile qui l'annonce.

I^r. D E M I - C H Œ U R .

A qui a-t-on confié la première garde ?

G V

134 RHÉSUS,

II^e. D E M I - C H Œ U R.

A Corymbe, fils de Mygdon.

I^{er}. D E M I - C H Œ U R.

Et à qui, après lui ?

II^e. D E M I - C H Œ U R.

Les Ciliciens ont fait place à l'armée
Péonienne.

I^{er}. D E M I - C H Œ U R.

Et nous avons relevé les Mysiens.

II^e. D E M I - C H Œ U R.

Il est temps d'éveiller les Lyciens à
qui le sort a assigné la cinquième
garde.

I^{er}. D E M I - C H Œ U R.

Ecoutez ; ces accens sont ceux de
Philomèle , qui sur mille tons variés
déplore ses malheurs et sa propre ven-
geance : les rives sanglantes du Simois
répètent ses accens plaintifs. J'entends
la voix de la cornemuse : c'est l'heure
où les bergers de l'Ida sortent pour
paître leurs troupeaux dans les rians
vallons. — Un nuage se répand sur mes

paupières appesanties : une douce langue s'empare de mes sens : le sommeil versé par l'aurore est le plus délicieux.

II^e. D E M I - C H Œ U R.

Mais pourquoi ne voyons-nous point revenir le guerrier envoyé par Hector pour observer les vaisseaux ennemis?

I^{er}. D E M I - C H Œ U R.

Je tremble : il tarde trop.

II^e. D E M I - C H Œ U R.

O dieux ! s'il a été surpris, s'il est mort... je frémis.

I^{er}. D E M I - C H Œ U R.

J'entends les Lyciens qui s'approchent pour nous relever, et faire de cinquième garde qui leur a été assignée.

Fin du troisième Acte.



A C T E I V .

ULYSSE, DIOMÈDE.

U L Y S S E , *bas.*

DIOMÈDE, as-tu entendu ? ou un vain son a-t-il frappé mon oreille ? N'est-ce pas le cliquetis des armes ?

D I O M È D E .

Non, c'est le bruit des chaînes qui frottent contre les chars. J'ai tremblé comme toi, avant d'avoir remarqué la cause de ce frémissement.

U L Y S S E .

Tâchons dans l'obscurité d'éviter la garde ennemie.

D I O M È D E .

Je saurai me conduire au travers des ténèbres.

ACTE IV. 157

U L Y S S E.

Si quelqu'un d'eux nous aperçoit,
as-tu le mot de l'ordre?

D I O M È D E.

C'est *Phébus*; je le tiens de Dolon.

U L Y S S E.

Ah ! voïci une tente ennemie qui
paroît abandonnée.

D I O M È D E.

Dolon m'a dit que c'étoit celle d'Hec-
tor, contre qui plus d'une fois j'ai tiré
cette épée.

U L Y S S E.

Que penser ? a-t-il conduit sa troupe
à quelque expédition nocturne ?

D I O M È D E.

Nous auroit-il tendu des embûches ?

U L Y S S E.

Hector est plein d'audace, et animé
par ses succès.

D I O M È D E.

Ulysse, que faut-il faire ? il est sorti
de sa tente : nos projets sont avortés.

Régagnons promptement nos vaisseaux : un dieu veille sur ses jours ; ne faisons point violence à la fortune.

D I O M È D E .

Allons à la tente d'Énée , ou à celle de Paris , le plus odieux des Phrygiens : que ce glaive tranchant fasse tomber sa tête .

U L Y S S E .

Espères-tu dans la nuit obscure traverser impunément l'armée pour frapper ce grand coup ?

D I O M È D E .

Il est honteux de retourner vers les Grecs sans avoir signalé notre zèle par quelque exploit glorieux .

U L Y S S E .

N'est-ce donc rien de revenir couvert des dépouilles de Dôlon , de celui qui devoit épier nos desseins ? T'es-tu flatté que seuls nous joncherions ce

camp de cadayres? Creis-moi, retour-
 nons sur nos pas : et puissions-nous le
 faire sans danger!

DIOMÉDE, ULYSSE,
 MINERVE.

M I N E R V E.

POURQUOI abandonnez-vous le
 camp des Troyens, le cœur dévoré de
 chagrin ? Si le sort refuse à vos vœux,
 la mort d'Hector ou de Paris, ignorez-
 vous qu'un autre guerrier est venu au
 secours de Troie ? Rhésus n'est pas un
 ennemi méprisable : si le jour qui suivra
 cette nuit ténébreuse le trouve encore
 vivant, ni la lance d'Achille, ni celle
 d'Ajax ne peuvent l'empêcher de por-
 ter le ravage dans le camp des Grecs ;
 après s'être ouvert un chemin au travers
 de leurs retranchemens, de les accabler

et de les mettre en fuite. Sa mort vous donne la victoire. Quittez la tente d'Hector, et renoncez à votre projet : la destinée veut qu'il périsse par une autre main.

U L Y S S E.

O Minerve ! ô ma puissante maîtresse ! je reconnois les accens de ta voix ; car dans tous mes travaux c'est toi qui me soutiens , et qui m'encourages. — Daigne donc nous apprendre où est la tente de ce guerrier ? quelle place occupe-t-il dans le camp des barbares ?

M I N E R V E.

Il est près de ces lieux : sa tente n'est pas réunie au corps de l'armée. Hector lui a assigné une place hors du camp , jusqu'au retour de la lumière. A son char thracien sont attachés ses superbes coursiers, dont la blancheur brille au travers des ombres , comme les ailes déployées d'un cygne majestueux, qui suit le cours d'un large fleuve et fend les

ondes transparentes. Ils sont à vous si vous égorgez leur maître. Ils deviendront votre dépouille, et vous posséderez les chevaux les plus fiers qu'ait jamais produits la nature.

U L Y S S E.

Diomède, choisis de massacrer le roi des Thraces, ou de me céder cet honneur et de t'emparer des chevaux.

D I O M È D E.

J'égorgerai le roi; tu dompteras ses fougeux coursiers. Je connois ton adresse et ta prudence: chacun doit se charger de l'emploi auquel il est le plus propre.

M I N E R V E.

Je vois Pâris qui s'avance de ce côté, éveillé par le bruit confus qui s'est répandu de l'approche de quelque ennemi.

D I O M È D E.

Vient-il seul, ou accompagné?

M I N E R V E.

Il est seul, et paroît s'approcher du

lit d'Hector pour l'instruire que quelque espion s'est glissé dans le camp.

D I O M È D E .

Commencerons-nous par l'immoier ?

M I N E R V E .

Tu ne vaincras pas la destinée. Il ne doit pas périr de ta main. Hâte-toi de terminer des jours qui sont en ta puissance , tandis que sous la forme de Vénus sa protectrice , je vais tromper cet * odieux Troyen par des discours remplis d'illusion. Ceux que je vous adresse sont entendus de vous seuls. Celui qui doit en être la victime repose près de nous , mais n'a pu les ouir ; il dort sans défiance.

* Odieux , à cause du jugement du mont Ida.



PARIS, MINERVE.

PARIS.

HECTOR, mon frère, général des Troyens, tu dors? éveille-toi; des voleurs ou des espions, venant de l'armée ennemie, ont pénétré dans le camp.

MINERVE.

Rassure-toi : Vénus veille sur tes jours et préside à tes entreprises. Le souvenir de tes hommages et de ta préférence vit dans ma mémoire. J'amène aux heureux Troyens un héros qui t'aime, le roi des Thraces, le fils du fleuve Strymon et d'une céleste Muse.

PARIS.

Divinité propice! tu donnes sans cesse à cette ville et à moi de nouvelles marques de ta protection et de ta fa-

veur. En prononçant un jugement glorieux pour tes charmes, j'ai acquis à ma patrie un inestimable trésor. Je viens, ô déesse ! pour instruire Hector d'un bruit qui s'est répandu parmi les gardes de l'armée : on dit qu'il s'est introduit dans le camp des espions des Grecs : plusieurs l'ont ouï dire (3), personne ne peut affirmer qu'il les a vus.

M I N E R V E.

Calme ta frayeur : il ne se passe rien de nouveau dans le camp. Hector est sorti pour assigner à l'armée des Thraces le lieu où elle doit se fixer.

P A R I S.

Ta parole me rassure, et je retourne sans crainte à mon poste.

M I N E R V E.

Va : j'aurai soin de tout, et je n'abandonnerai point mes amis. Tu ressentiras les effets de mon zèle infatigable. (*Paris sort*).... O vous que je chéris pardessus tous les mortels ! fils de Laërte ! Dio-

méde ! cachez vos glaives acérés : le chef des Thraces a succombé sous vos coups, ses coursiers sont en votre pouvoir. Les ennemis vous poursuivent ; fuyez vers vos vaisseaux, avant que leur tourbillon vous enveloppe.

U L Y S S E, D I O M È D E,
L E C H Œ U R, *réuni & partagé.*

L E C H Œ U R.

HOLA!... frappe, frappe! tue, tue!
— Qui est cet homme? voyez : cet homme-là? Ce sont des voleurs qui troublent ainsi la tranquillité de la nuit. A moi! à moi! tous, à moi! je les tiens; je les ai pris. — Parle? d'où viens-tu? qui es-tu?

U L Y S S E,

Il ne t'appartient pas de le savoir.
Crains qu'un prompt châtiment ne soit le prix de ton audace.

LE CHŒUR.

Si tu ne prononces le mot, cette lance va te percer le sein.

ULYSSE.

* Songe à ce que tu vas faire.

LE CHŒUR.

Approchez, approchez, frappez tous, frappez.

I^{er}. DEMI-CHŒUR (4), *placé à quelque distance, et prenant Ulysse pour Rhésus, à cause de ses chevaux blancs qu'il emmène.*

Arrête; veux-tu tuer Rhésus?

II^e. DEMI-CHŒUR, *placé près d'Ulysse, et voyant qu'il n'est pas Rhésus.*

** Je veux immoler un perfide.

ULYSSE.

Malheureux! suspendez vos coups.

LE CHŒUR.

Frappons.

* Conjecture de MUSGRAVE.

** Littéralement: *Mais quelqu'un qui te tuera.*

U L Y S S E.

Épargnez un ami.

L E C H Œ U R.

Fais-toi connoître. Parle : quel est l'ordre ?

U L Y S S E.

Phébus.

L E C H Œ U R.

Il est vrai. Compagnons, baissez vos lances. — Mais toi, sais-tu où sont allés ces hommes qui se sont introduits dans le camp ?

U L Y S S E.

De ce côté ; volez sur leurs traces.

I^{er}. D E M I - C H Œ U R.

Appellerons-nous du secours ?

II^e. D E M I - C H Œ U R.

Dans les ténèbres de la nuit, il ne faut pas risquer d'éveiller en vain toute l'armée.

L E C H Œ U R.

Quel homme a donc traversé le camp ? qui est-il celui qui a échappé

à ma vigilance, et qui se vante de son audace? Où le trouver? où l'atteindre? Quel est ce mortel intrépide qui a franchi la garde et pénétré au travers de nos formidables bataillons? Est-ce un Thésalien? est-ce un habitant de la ville maritime des Locriens? est-ce quelqu'un des insulaires qui mènent une vie errante et vagabonde? Qui est-il? d'où vient-il, et quelle est sa patrie? quel est le dieu suprême qu'il adore?

I^{er}. D E M I - C H Œ U R .

Ulysse n'est-il point l'auteur de cette entreprise hardie?

II^e. D E M I - C H Œ U R .

Par tout ce qu'il a déjà fait, elle est digne de lui.

I^{er}. D E M I - C H Œ U R .

Peux-tu le croire?

II^e. D E M I - C H Œ U R .

Tout me le persuade.

I^{er}. D E M I - C H Œ U R .

Dieux! quelle audace!

II^e.

II^e. D E M I - C H Œ U R.

Quoi ! de qui donc relèves-tu le courage ?

I^{er}. D E M I - C H Œ U R.

D'Ulysse.

II^e. D E M I - C H Œ U R.

Un brigand ! dont la fourbe et la ruse est l'unique valeur. Cesse d'admirer ses exploits.

L E C H Œ U R.

C'est ainsi qu'autrefois il se glissa dans Troie ; il avoit le visage sale et défiguré ; sous l'habit déchiré d'un mendiant il cachoit un poignard ; errant de place en place , il sollicitoit les secours charitables des ames compatissantes : il maudissoit la race des Atrides , et se disoit leur éternel ennemi. Puisse-t-il porter enfin la peine de sa perfidie ! puisse son juste supplice prévenir ses noirs desseins !

I^{er}. D E M I - C H Œ U R.

Quel que soit le mortel qui a trompé

Tome III.

H

170 R H É S U S,

notre vigilance, soit qu'Ulysse ait trem-
pé dans cette entreprise, ou qu'il n'y
ait point eu part, je n'en suis pas moins
saisi de frayeur : je crains qu'Hector
n'accuse notre négligence.

II^e. D E M I - C H Œ U R.

Quel reproche peut-il nous faire?

I^{er}. D E M I - C H Œ U R.

Il peut soupçonner....

II^e. D E M I - C H Œ U R.

Que dis-tu ? pourquoi trembles-tu ?

I^{er}. D E M I - C H Œ U R.

Que nous avons donné passage....

II^e. D E M I - C H Œ U R.

A qui ?

I^{er}. D E M I - C H Œ U R.

A ceux qui ont pénétré cette nuit
dans le camp Phrygien.



L'ÉCUYER DE RHÉSUS,
LE CHŒUR, *partagé et réuni.*

L'ÉCUYER.

OMON infortuné maître! — Hélas!
hélas!

I^{er}. DEMI-CHŒUR.

Chut! que tous fassent silence.

II^e. DEMI-CHŒUR.

Attention. Peut-être il vient tomber
dans nos filets.

L'ÉCUYER.

Cruelle destinée des Thraces alliés
de Troie!

DEMI-CHŒUR.

Quelle est cette voix gémissante?

L'ÉCUYER.

Hélas! malheureux que je suis! Et
toi, infortuné roi des Thraces! pour-
quoi, pourquoi as-tu visité cette ville

H ij

ingrate et détestée ? Quelle fin a terminé ta glorieuse vie !

L E C H Œ U R.

Qui es-tu parmi nos alliés ? Au travers des ténèbres, mes yeux ne peuvent te reconnoître.

L' E C U Y E R.

Où trouverai-je quelqu'un des princes Troyens ? Où est Hector ? en quel lieu se livre-t-il tout armé aux douleurs du sommeil ? A qui raconterai-je mes infortunes ? à qui dévoilerai-je les secrets attentats commis contre les Thraces ? devant qui ferai-je éclater ma trop juste douleur ?

L E C H Œ U R.

L'armée des Thraces a été frappée de quelque coup imprévu.

L' E C U Y E R.

L'armée est dissipée, son chef n'est plus ; une main perfide lui a ravi la vie. O quelle douleur aiguë me cause cette cruelle blessure ! Qui me déli-

vrera de la vie ? O Rhésus ! c'est ici que la mort nous attendoit : voilà la récompense de ton zèle et de ton secours.

L E C H Œ U R.

Le sujet de son désespoir n'est que trop éclairci. Il a vu périr nos braves alliés.

L' E C U Y E R.

Ils ne sont plus ; et pour comble d'horreur, ils ont péri sans gloire ! Une mort honorable , puisqu'enfin il faut mourir, * est triste à celui qui l'endure : (car peut-on voir la mort sans frémir ?) Mais pour ceux qui lui survivent , c'est une couronne dont l'éclat immortalise la famille. Mais nous, nous périssons honteusement, victimes de notre imprudence. Après qu'Hector nous eut placés de sa main, et qu'il nous eut donné le mot, succombant à la fatigue, nous

* L'Ecuyer sent la mort qui s'approche, et ne peut la trouver belle. C'étoit d'ailleurs un barbare.

dormions étendus sur la plaine ; les gardes nocturnes ne veilloient point autour de l'armée, les armes n'étoient point placées dans nos rangs, les jougs des chevaux étoient détachés ; car notre roi savoit que vous étiez victorieux, et que vous menaciez déjà les poupes ennemies : ainsi nous nous livrions au sommeil sans défiance. Mais moi, sans cesse occupé des soins de mon emploi, je m'arrache d'entre ses bras pour donner aux chevaux une large portion de nourriture, m'attendant à les atteler pour le combat au lever de l'aurore. J'apperçois au travers des ombres épaisses deux hommes qui errent autour de nous. A mon premier mouvement ils paroissent effrayés, et se retirent avec précipitation : je leur crie de s'éloigner s'ils ne veulent porter la peine de leur témérité, pensant que c'étoient des voleurs échapés de quelque troupe voisine. Ils ne répondent rien. Ce qui s'est passé depuis

cet instant, je l'ignore ; car aussitôt je rentre dans mon lit, et je m'endors. A peine ai-je fermé les yeux, qu'un songe inquietant m'obsède ; ces chevaux que je nourris et que je gouverne, assis à côté de Rhésus, je les vois assaillis par des loups, qui grimpent sur leur dos et les animent à coups de queue. Je les entends frémir et souffler la colère par leurs (s) narines, je vois leur crinière hérissée. L'ardeur de les délivrer de ces bêtes féroces m'éveille ; une terreur nocturne avoit glacé mes sens : je soulève ma tête, et je n'entends autour de moi que les gémissemens des mourans. Des flots du sang qui sortoit fumant de la blessure de mon maître impitoyablement égorgé, jaillissent sur ma tête. Je me jette hors du lit, la main désarmée ; et, tandis que je cherche de tout côté ma lance, comme un chasseur sa proie, je me sens frapper au défaut des côtes d'un coup d'épée, porté par

Hiv

un bras nerveux : j'en puis juger par la profondeur de la plaie. Mon corps tombe en avant. Les meurtriers s'emparent du char et des chevaux , et prennent la fuite O dieux ! quelles douleurs aiguës ! je ne puis plus me soutenir. Ah ! malheureux ! — Mes yeux ont vu le coup affreux , j'ignore qui l'a frappé : faut-il soupçonner des amis d'un crime abominable ?

L E C H Œ U R .

Ecuyer de l'infortuné roi des Thraces ! garde-toi d'accuser de ce forfait quelqu'autre que nos communs ennemis. Hector vient ici lui-même : instruit sans doute de ces tragiques événemens , il paroît partager la douleur qui t'accable.



HECTOR, L'ÉCUYER
DE RHÉSUS, LE CHŒUR.

HECTOR.

AUTEUR de tous les maux, de toutes les horreurs dont cette nuit a été souillée ; les espions pénètrent dans le camp, l'armée est égorgée sous les yeux de ses stupides gardiens ; ils entrent sans être vus, et sortent impunis. Tu porteras la peine de ta coupable négligence. Je t'ai établi gardien de l'armée, c'est sur toi que je vengerai l'opprobre dont ta lâcheté m'a couvert. Oui, que Jupiter reçoive mes sermens ; les verges ou la mort vont servir mon courroux, ou qu'on dise qu'Hector est un lâche.

LE CHŒUR.

O dieux ! que vais-je devenir ? O

H iv

mon maître ! ô mon souverain ! ils sont entrés sans doute pendant que j'ai été vers toi pour t'annoncer que l'armée des Grecs brilloit de feux allumés autour de leurs vaisseaux ; car mon œil vigilant ne s'est point fermé de toute la nuit, et n'a point cédé au doux sommeil. J'en jure par les sources sacrées du Simois. O mon prince ! apaise ta colère : je suis innocent du crime qui s'est commis. Si jamais dans tout le reste de ma vie , il m'échappe une action ou une parole qui te puisse déplaire, ensevelis-moi vivant sous la terre ; je ne demande point de grace.

L' É C U Y E R.

A quoi bon ces vaines menaces ? pourquoi cherches-tu à tromper ton allié , un ennemi des Grecs , par des discours pleins d'artifices ? C'est toi qui a commis cet horrible attentat : les morts et les vivans n'accuseront que toi seul. Il te faut plus d'adresse et plus

d'éloquence pour te justifier à mes yeux : oui, c'est toi qui as porté sur tes amis une main parricide, c'est toi qui as attiré notre roi à force de sollicitations et de prières, c'est toi qui l'as massacré pour posséder ses superbes coursiers. Il est venu, il est mort. Quand Pâris viola les droits sacrés de l'hospitalité, son crime fut moins atroce. Et ne dis pas que les Grecs sont les auteurs du crime. Comment, sans être aperçus, auroient-ils pu pénétrer jusqu'à nous au travers des bataillons Troyens ? Ta tente et celle des Phrygiens étoient avant la nôtre ; où sont vos morts et vos blessés ? lequel de tes soldats les Grecs ont-ils immolé ? Vois couler notre sang, vois ces larges blessures, vois la terre jonchée des corps de nos guerriers. Non, ce ne sont pas les Grecs que nous devons accuser. Lequel des ennemis a pu trouver dans les ténèbres la tente de Rhésus, à moins

H vj

qu'un dieu n'ait conduit ses pas ? Ils ignoroient jusqu'à son arrivée : c'est une lâche trahison.

H E C T O R.

Depuis aussi long-temps que les Grecs sont devant Troie, j'ai de fidèles alliés ; jamais jusqu'à ce jour je n'en reçus aucun reproche, et tu es le premier qui m'accuses. Non, l'envie de posséder ces superbes coursiers ne m'a point fait commettre un lâche assassinat. Ulysse en est l'auteur. Quel autre entre les Grecs a pu le méditer et l'entreprendre ? Je redoute ses artifices : mon cœur se trouble à la pensée qu'il a pu rencontrer Dolon. Ah ! sans doute il l'a fait périr : un long temps s'est écoulé depuis son départ, et il ne revient point.

L' E C U Y E R.

J'ignore qui sont ces Ulysses dont tu me parles ; mais je sais bien que ce ne sont pas des Grecs qui ont porté ces coups.

H E C T O R.

Puisqu'enfin mes paroles ne peuvent
te convaincre, persiste, j'y consens,
dans tes injurieux soupçons.

L' E C U Y E R.

O ma patrie ! ô ma terre natale !
que ne m'est-il permis d'aller mourir
dans ton sein !

H E C T O R.

Non, tu ne mourras point. Puissé-je
avec ta vie rendre à tes vœux celle de
tes compagnons massacrés !

L' E C U Y E R.

Sans maître, sans appui, où cher-
cher un asile ?

H E C T O R.

Ma maison t'est ouverte : elle t'of-
frira les secours propres à te guérir et
à soulager ta douleur.

L' E C U Y E R.

La main des meurtriers peut-elle me
guérir ?

H E C T O R.

Cet homme ne cessera-t-il point

de m'outrager par ses soupçons ?

L' E C U Y E R .

Périssent l'auteur du crime ! Ce n'est pas toi que je maudis , c'est celui que voit la justice.

H E C T O R .

Conduisez-le dans le palais , et que vos soins officieux imposent silence à ses plaintes. Et vous , allez à Troie annoncer à Priam et aux sénateurs ces tragiques nouvelles , et chargez-les du soin d'ensevelir ces corps dans les lieux consacrés. *

L E C H Œ U R .

Pourquoi les dieux ont-ils changé de nouveau la prospérité de cette ville en deuil et en désolation ? Mais que vois-je ? O roi ! quelle est cette divinité qui s'élève dans les airs, et qui tient dans ses mains un corps ensanglanté ? Je frissonne à la vue de cet étrange prodige.

* *Au tournant des grands chemins.*

Fin du quatrième acte.



A C T E V.

UNE MUSE, HECTOR,
LE CHŒUR.

LA MUSE.

TROYENS! vous voyez une Muse adorée des sages, qui vient déplorer la mort cruelle de son fils. C'est Ulysse qui l'a fait périr; mais le temps vengera sa ruse détestable. . . . Mon fils! reçois mes larmes: ô douleur de ta mère! ô funeste voyage entrepris malgré moi, malgré les ordres de ton père! Malheureuse que je suis! objet de ma tendresse et de mon désespoir! ô mon fils!

Quoique étranger à sa famille, je n'en suis pas moins touché de ta douleur.

L A M U S E .

Périsset le fils de Tydée ! périsset le fils de Laërte , qui m'a ravi ma plus douce espérance ! périsset l'épouse infidelle qui a quitté la maison de son époux pour suivre à Troie un amant Phrygien ! C'est elle , ô mon cher fils ! c'est elle qui a causé ta mort , c'est elle qui a dépeuplé les villes florissantes des héros qui en faisoient l'ornement et l'appui.

O * fils de Philammon ! que ta vie et ta mort m'ont causé de douleur ! car sans ton arrogance , sans ta querelle avec les Muses , je ne serois point devenue mère. J'allois avec mes sœurs sur les côteaux du mont Pangée , fertile en mines d'or ; mille instrumens mélodieux célébroient la marche des Muses , et

* *Thamyris.*

annonçoient le fameux combat où succomba l'orgueilleux Thamyris : il fut puni de son audace et des injures faites à notre art , par la privation de la lumière. Je traversai le superbe Strymon, et m'avançai trop près de la couche du dieu. Ainsi je te mis au monde , et je courus cacher ma honte dans les eaux de celui qui m'avoit rendue mère. Il me déroba aux regards de mes sœurs , et, dédaignant pour son fils l'éducation d'un simple mortel , il le confia aux soins des Nymphes des fontaines. Nourri dans la vertu par ces vierges célestes , ô mon fils ! tu devins le premier des mortels ! tu régnas sur les Thraces belliqueux. Tant que ton bras s'est signalé pour ta patrie , je n'ai pas tremblé pour tes jours ; mais je te détournois de marcher au secours de Troie , où je savois le sort qui t'étoit réservé. Les prières d'Hector, ses ambassades réitérées l'ont

emporté : la voix de tes amis , à laquelle tu n'as pu résister , t'a entraîné à ta perte. — Minerve , unique auteur des maux qui font couler mes pleurs ! (Ulysse et Diomède n'ont fait qu'exécuter tes ordres) as-tu pu te flatter d'éviter mes regards ? Ta ville est sous la protection des Muses ; nous habitons les lieux que tu chéris ; Orphée , que les nœuds du sang unissoient à Rhésus , y montra les révélations des ineffables mystères , et tu triomphes de sa mort ! (6) Musée , ton respectable citoyen , a été instruit par Apollon et par nous , à surpasser tous ses rivaux Le corps sanglant de mon fils , que je porte entre mes bras , voilà ma récompense. — Je veux borner ici de trop justes reproches.

L E C H Œ U R .

Hector ! ainsi le Thrace voit expirer ses vains outrages.

H E C T O R.

J'en étois assuré. Il n'étoit pas besoin que les dieux m'apprirent que ce meurtre secret étoit l'ouvrage d'Ulysse. Quant à moi, voyant les Grecs menacer ma patrie, pouvois-je m'empêcher d'appeler du secours ? Je l'ai fait ; et ce prince a servi comme il le devoit la cause d'un ami : sa mort me navre de douleur ; je suis prêt à lui rendre les honneurs de la sépulture , et à brûler sur son bucher de riches vêtemens. Il venoit nous offrir les secours de l'amitié ; une mort funeste en a prévenu les effets.

L A M U S E.

Mon fils ne verra point le sombre empire des morts. La fille de la déesse qui préside aux moissons dorées, ne refusera pas son ame à mon ardente prière ; (7) elle ne voudra pas qu'on pense qu'elle méprise les amis d'Or-

phée. Hélas ! il n'en sera pas moins mort pour moi ; car jamais il ne pourra s'approcher de moi , et jouir de la vue d'une mère. Caché dans les grottes souterraines où l'argent brille de toutes parts, il vivra de la vie ⁽⁸⁾ des demi-dieux, et sera consacré au service de Bacchus et ⁽⁹⁾ du dieu qu'on adore sur les rochers du Pangée, dieu respecté par ceux qui le connoissent. L'exemple de la * déesse des mers me fera supporter ma douleur sans murmure ; car la mort va bientôt lui ravir son fils Achille. Pallas, qui t'a fait périr, ne préviendra pas l'atteinte de l'inévitable trait lancé par Apollon. O coup affreux qui frappe un objet si cher ! amour ! déchiremens ! supplice des mortels ! qui peut juger de ta violence frémissa de se voir renaître ; il ne s'exposera pas au risque affreux d'ensevelir de ses

* Thétis, mère d'Achille.

propres mains ceux auxquels il donna la vie.

L E C H Œ U R.

La mère de ce guerrier prend soin de sa sépulture. Hector, si tu veux agir, parle, il est temps ; le jour commence à paroître.

H E C T O R.

Allez ; que nos guerriers revêtent promptement leurs armes ; que les coursiers soumettent au joug leurs têtes obéissantes ; et que tous nos soldats, * les torches à la main, attendent le signal de la trompette ** Tyrhénienne : car nous allons franchir les retranchemens des Grecs, renverser leurs bataillons et brûler leur vaisseaux. Ce jour éclairera de nouveaux triomphes, et les feux brillans du soleil apportent aux Troyens une glorieuse délivrance.

* Conjecture de MUSGRAVE.

** *Toscane.*

190 R H É S U S ,
 L E C H Œ U R .

Obéissons à notre roi ; allons revêtir nos armes ; portons ses ordres à nos guerriers : le dieu puissant qui nous protège, mettra peut-être en nos mains la victoire.

Fin du cinquième et dernier Acte.



NOTES

SUR RHÉSUS.

(1) v. 1. *SOLDATS* du vaillant Hektor. Le Coryphée s'adresse à sa troupe. Avant ce vers, qui est actuellement le premier, étoit un prologue, qui est perdu.

(2) v. 230. *Dardanie*. La Troade s'appeloit Dardanie, du nom de Dardanus, fils de Jupiter, jusqu'au temps de Tros qui lui donna son nom, et dont le fils Ilus donna celui d'Ilion à sa capitale.

(3) v. 661. *Plusieurs l'ont ouï dire, personne ne peut affirmer qu'il les a vus*. C'étoit une superstition commune chez les anciens, de croire que le bruit de certaines nouvelles se répandoit sans qu'aucun homme vînt l'annoncer, et par une sorte d'inspiration divine. On en voit des exemples dans Plutarque.

(4) v. 688.

I^{er}. D E M I - C H Œ U R :

[Arrête ; veux-tu tuer Rhésus ?

II^e. D E M I - C H Œ U R :*Je veux immoler un perfide.*

Dans le texte ces deux phrases ne sont point séparées et sont prononcées par le même.

D E M I - C H Œ U R.

ἢ σὺ Ρῆσον κάτεκλῆς ; ἀλλὰ τονκλυσιῖασι.

Ce qui , suivant Barnès , signifie : *Est-ce toi qui a tué Rhésus ? Tu vois quelqu'un qui te tuera.* Le mot *tu vois* est suppléé par le commentateur. S. Perit , et d'après lui B. Heat coupent ce vers ainsi :

Ἡμι. ἢ σὺ Ρῆσον κάτεκλῆς ; Ὀδύ. ἀλλῶτον κλυσιῖασι.
C'est-à-dire ,

D E M I - C H Œ U R.

As-tu tué Rhésus ?

U L Y S S E.

J'ai tué quelqu'un qui en vouloit à ta vie.

Ils supposent que le Chœur , reconnoissant les chevaux de Rhésus , soupçonne sa mort , et qu'Ulysse , par un stratagème digne de lui , lui persuade qu'il a tué un Grec , dont il emmène les chevaux.

Musgrave

Musgrave corrige le texte et lit : (7)

Ὀδὸν ἐν τοῦτον ἄλλοις ; ἢ ὄψιν ἄλλοις
 ἢ ὄψιν ἄλλοις ἢ ὄψιν ἄλλοις

C'est-à-dire ,

U L Y S S E.

Oses-tu insulter Rhésus ? (8)

LE CHŒUR.

Tu insultes quelqu'un à qui ta vie en va répondre.

Il pense qu'Ulysse veut persuader au Chœur qu'il est le maître des chevaux qu'il emmène, qu'il est Rhésus lui-même.

J'ai trouvé des inconvéniens à toutes ces conjectures, et j'en ai substitué une dans ma traduction, qui m'a paru plus simple : j'ignore si elle est plus juste.

(5) v. 787. Ἀσιπίδων. ἀσιπίδης, fenestræ vel publica. Fenêtre ou arcaboutant me paroît propre à désigner métaphoriquement les na-seaux.

(6) v. 948. Musée, ton respectable citoyen. Musée étoit un poète Thracien d'origine, mais qui avoit passé sa vie à Athènes. B. Heath conjecture que sous le nom de Musée, Euripide désigne ici Socrate.

194 NOTES SUR RHÉSUS.

(7) v. 969. *Elle (Proserpine) ne voudra pas qu'on pense qu'elle méprise les amis d'Orphée. Orphée avoit le premier célébré les mystères de Cérès et de Proserpine.*

(8) v. 974. *De la vie des demi-dieux. ἄσπεροδαίμων, homme-dieu. Je crois qu'il est plus exact de traduire ainsi, que comme on fait ordinairement: Deus ex homine factus, d'homme devenu dieu.*

(9) v. 976. *Du dieu qu'on adore sur les rochers du Pangée, &c. M. Musgrave entend cela de Lycurgue, roi des Edoniens, mis au nombre des dieux, et adoré sur le mont Pangée, au rapport d'Apollodore.*

Fin des Notes sur Rhésus.

H É L È N E ,
TRAGÉDIE.

I ij

THE FINE ART

TRADING

III



S U J E T
D' H É L È N E.

HÉLÈNE est en Egypte ; elle instruit les spectateurs de la manière dont elle y a été transportée. Elle leur apprend qu'elle est innocente de toutes les faiblesses dont on l'accuse , et que les Grecs se sont battus pour un fantôme. Le roi Théoclymène recherche sa main. Elle

I iij

résiste à son amour , et demeure fidelle à Ménélas. Ce héros , qui retourne dans sa patrie , est jeté par les vents sur les rivages de l'Egypte , et , de concert avec Hélène , il imagine un artifice pour l'emmenner à Sparte.

Les caractères d'Hélène et de Ménélas sont , dans cette pièce , très-différens de ceux que les Poètes leur attribuent ordinairement. On peut presumer qu'elle

D' H É L È N E. 199

fut composée en partie dans l'intention de dire des choses flatteuses aux Lacédémoniens.



P E R S O N N A G E S .

HÉLÈNE.

PARIS.

TEUCER.

LE CHŒUR, composé de Captives
Grecques.

MÉNÉLAS.

Une vieille Esclave.

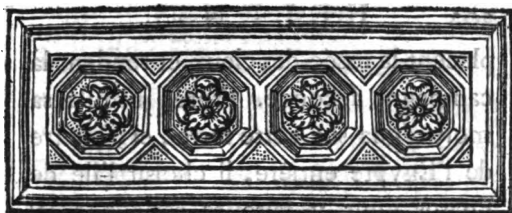
Un Messager.

THÉONOË, sœur de Théoclymène.

THÉOCLYMÈNE, roi de Pharos.

Les Dioscures.

*La scène est à Pharos, île d'Égypte, près
du Mausolée de Protée, au devant du
palais de Théoclymène.*



H É L È N E ,
T R A G É D I E .

ACTE PREMIER.

H É L È N E S E U L E .

CETTE plaine fertile et riante est celle qu'arrose le Nil, ce fleuve majestueux, asile des Nymphes timides, et dont les eaux bienfaisantes * rem-

* Grossies par la fonte des neiges, suivant le système d'Anaxagore.

placent la rosée des cieux et rendent la campagne féconde. Protée jusqu'à sa mort régna sur cette terre, et, maître de l'Égypte entière, il choisit l'île de Pharos pour y faire sa résidence. Il épousa Psamathé, après que cette * Nymphé eût renoncé à ** son premier époux. Il eut deux fruits de cet hymen : un fils qu'il nomma *** Théoclymène, à cause de son respect pour les dieux ; et une fille d'une rare beauté, qui faisoit les délices de sa mère, (1) et qui, dès qu'elle eut atteint l'âge où l'on subit le joug de l'hyménée, prit le nom **** de Théonoé : il lui fut donné à cause de son habileté dans les sciences divines, qui lui fait connoître également le présent et l'avenir, honneur

* Cette Nymphé des eaux. *Ποσειδώνιο* ; *Ποσειδών* ; *Ποσειδών*.

** *Εα* que, suivant la correction de Musgrave ; *Εα* ; suivant le texte ordinaire.

*** *Θεός*, Dieu ; *κλυμένος*, illustre.

**** *Θεός*, Dieu ; *νοός*, intelligence.

dont Nérée son aïeul a récompensé sa
 vertu. Ma patrie est illustre, Sparte m'a
 vu naître, et je suis fille de Tyndare.
 La renommée publie que Leda, ma
 mère, reçut Jupiter dans ses bras, sous
 la forme d'un cygne, qui cherchoit à
 se dérober à la poursuite d'un aigle
 cruel. Hélène est mon nom, et voici
 l'origine des maux que j'ai soufferts.
 Trois déesses rivales en beauté, Ju-
 non, Vénus et la chaste fille de Jupi-
 ter, cherchèrent * Alexandre dans les
 grottes de l'Ida, et le nommèrent arbit-
 tre de leur querelle. Vénus, pour sé-
 duire Alexandre, offrit mes foibles at-
 traits pour prix de sa victoire. Trop
 funeste beauté qui causa tous mes mal-
 heurs! le berger quitte ses troupeaux,
 et vole à Sparte pour rechercher mon
 alliance. Mais Junon irritée renverse
 tous ses projets, et met entre ses mains
 un fantôme vivant, formé de l'air des

* Le même que Paris.

dieux. Le fils de Priam se flatte de me posséder, et s'enivre d'une vaine jouissance. Jupiter cependant médite un vaste dessein ; il allume entre les Grecs et les Phrygiens une sanglante guerre ; afin que la terre, notre commune mère, soit soulagée du fardeau d'une multitude inutile, et que la puissance des Grecs soit connue de tout l'univers. Je tombai au pouvoir des Phrygiens. Que dis-je ? mon nom seul fut la cause de tant de ravages. Mercure m'enleva dans les airs ; et m'enveloppant d'un nuage (car j'étois sous la protection du maître des dieux), il me transporta dans ce palais, qui étoit celui de Protée, le plus sage des mortels, afin que j'y vécusse dans la paix et dans l'innocence, et que Ménélas pût retrouver un jour une épouse vertueuse. Je ne suis point sortie de ces lieux, tandis que mon époux infortuné, à la tête d'une puissante armée, a été me redemander à mon ravisseur.

Le Scamandre a été teint du sang des héros qui ont combattu dans ma cause. Et moi, infortunée ! je suis l'objet des malédictions et du mépris, et l'on m'impute la trahison qui fait répandre tant de sang. Ah ! pourquoi suis-je encore en vie ! — Mercure soutient mon courage ; ce dieu m'a fait espérer que je reverrois encore les murs de ma patrie, que j'y règnerois avec mon époux, que je me verrois enfin justifiée, et qu'il reconnoîtroit que je n'ai point abandonné mes lares pour fuir dans Ilion avec un vil séducteur. Tant que Protée a joui de la lumière, je n'ai point eu à redouter de violence ; mais depuis que la terre couvre sa cendre, son fils recherche ma main : fidelle à mon premier époux, je viens me prosterner sur le tombeau de Protée ; je viens le conjurer de protéger ma vertu, afin que si mon nom est flétri parmi les Grecs, mon corps du moins ne souffre point d'outrages.

TEUCER, HÉLÈNE.

TEUCER.

A QUEL maître appartient ce superbe palais ? Si j'en juge par sa magnificence, par ces portiques, par ces remparts, il ne peut être que celui d'un roi. — Mais que vois-je ? ô dieux ! l'affreuse image de la femme la plus détestée, d'Hélène, de celle qui a causé ma perte et tous les malheurs de la Grèce ! Puissent les dieux punir en toi cette odieuse ressemblance ! Ah ! si mon respect pour une terre étrangère ne retenoit mon bras, ce rocher lancé contre toi me vengeroit des crimes de celle dont tu m'offres la funeste image.

HÉLÈNE.

Etranger malheureux, pourquoi m'a vue t'inspire-t-elle de l'horreur ? pour-

quoi les malheurs d'Hélène enflamment-ils ton courroux contre moi?

T E U C E R.

J'ai tort, je l'avoue, et la colère m'emporte au-delà des bornes. J'ai cédé aux transports de la haine commune à tous les Grecs contre la fille de Jupiter. Daignez, Madame, daignez pardonner à ce sentiment qui m'égare, et oublier des paroles que mon cœur désavoue.

H É L È N E.

O étranger ! qui es-tu ? d'où viens-tu dans ces lieux ?

T E U C E R.

Madame, vous voyez un Grec infortuné.

H É L È N E.

Je ne m'étonne plus de ton aversion pour Hélène : achève de m'expliquer ta naissance et ton origine.

T E U C E R.

Teucer est mon nom ; mon père est

Télamon ; Salamine est ma patrie.

H É L È N E .

Quelle raison t'amène sur les bords
du Nil ?

T E U C E R .

Je viens comme un fugitif , banni
des lieux qui l'ont vu naître.

H É L È N E .

Je m'intéresse à tes malheurs : ap-
prends-moi quel est celui qui les cause ?

T E U C E R .

Télamon... mon père : peuvent-ils
venir d'une main plus chère ?

H É L È N E .

Quel sentiment l'âme contre toi ?
Ton sort excite ma pitié.

T E U C E R .

C'est Ajax , c'est mon frère qui m'a
perdu par sa mort.

H É L È N E .

Quoi ! ton frère auroit-il péri par ta
main ?

T E U C E R.

Il s'est percé lui-même de son épée.

H É L È N E.

Dans un accès de fureur? car de sang-froid on n'attente point à sa propre vie.

T E U C E R.

La réputation d'Achille est-elle parvenue jusqu'à vous?

H É L È N E.

J'ai ouï dire qu'il avoit été au nombre de ceux qui recherchoient l'alliance d'Hélène.

T E U C E R.

Il laissa en mourant un sujet de querelle aux guerriers rivaux de sa gloire.

H É L È N E.

Pourquoi le vaillant Ajax en fut-il la victime?

T E U C E R.

Un autre obtint les armes du héros, Ajax désespéré ne put survivre à cette affront.

210 H É L È N E ,

H É L È N E .

Comment son infortune a-t-elle re-
jailli sur toi ?

T E U C E R .

On me reproche de ne l'avoir pas
suivi dans la tombe.

H É L È N E .

O étranger ! tu as donc vu le siège
de la superbe Ilion ?

T E U C E R .

Mes mains ont aidé à la détruire ; et
maintenant c'est moi qui succombe.

H É L È N E .

Est-elle devenue la proie des flammes ?

T E U C E R .

A peine en peut-on reconnoître les
vestiges.

H É L È N E .

Infortunée Hélène, c'est pour toi
que la Phrygie est ravagée !

T E U C E R .

Et que la Grèce est dépeuplée, C'est

elle qui est l'auteur de toutes ces calamités.

H É L È N E.

Combien de temps s'est écoulé depuis que la ville est en cendres ?

T E U C E R.

Depuis ce grand événement, l'astre qui mesure les années a ramené sept fois les fruits et les moissons dorées.

H É L È N E.

Troie vous a-t-elle long-temps retenu devant ses murs ?

T E U C E R.

Pendant l'espace de dix années nous n'avons point cessé de combattre.

H É L È N E.

Avez-vous repris la citoyenne de Sparte ?

T E U C E R.

Ménélas de sa propre main l'a saisie par les cheveux.

H É L È N E.

Tes yeux ont-ils vu cette infortunée ?

ou n'en parles-tu que sur le récit qui t'en a été fait ?

TEUCER.

Je l'ai vue aussi clairement que je vous vois en cet instant.

HÉLÈNE.

Craignez que les dieux ne vous aient séduit par une trompeuse apparence.

TEUCER.

Cessez de me parler d'une femme odieuse, et de vouloir douter d'un fait si certain.

HÉLÈNE.

Vous êtes bien assuré que c'est elle-même qui étoit devant vos yeux ?

TEUCER.

Ces yeux l'ont vue, vous dis-je, et j'étois dans mon bon sens.

HÉLÈNE.

Ménélas est donc dans son palais de retour avec son épouse ?

T E U C E R.

Il n'est point dans Argos; il n'a point
revu les bords de l'Eurotas.

H É L È N E

Ab! qu'as-tu dit? que cette nouvelle
doit affliger ceux qui l'aiment!

T E U C E R.

La renommée, publiée qu'ils sont
morts l'un et l'autre.

H É L È N E.

Quoi! les Grecs n'ont-ils pas tra-
versé les mers ensemble pour revenir
dans leurs foyers?

T E U C E R.

Oui, mais la tempête les a dispersés.

H É L È N E.

Dans quelles mers les a-t-elle assaillis?

T E U C E R.

Au milieu de la mer Egée.

H É L È N E.

Et aucun d'eux n'a pu savoir des
nouvelles de Ménélas?

! s'ensuit

HÉLÈNE,

TEUCER.

Aucun! Le bruit de sa mort s'est
répandu dans la Grèce.

HÉLÈNE

(*Bas.*) Je suis perdue. (*Haut.*) Qu'est
devenue la fille de Thestias?

TEUCER

Léda n'est plus.

HÉLÈNE.

Est-ce le déshonneur de sa fille qui
l'a précipitée dans la tombe?

TEUCER.

On assure qu'elle a terminé ses jours
par un cordon fatal.

HÉLÈNE.

Les fils de Tyndare sont-ils encore
au nombre des vivans?

TEUCER.

Selon les uns ils ne sont plus; selon
d'autres ils vivent encore.

HÉLÈNE.

Que dois-je croire? achève... Infor-
tunée!

T R U C E R.

On dit que changés en astres, ils sont devenus dieux.

H É L È N È.

Digne prix de leur vertu! — Quel est l'autre bruit qu'on publie?

T R U C E R.

C'est qu'ils ont renoncé volontairement à la vie, par le chagrin que leur causoient les désordres d'une sœur.... Mais c'est assez m'étendre sur un sujet qui renouvelle mes douleurs; souffrez, Madame, que je vous instruisse du sujet qui m'amène en ces lieux, et daignez me prêter votre secours. Je cherche Théonoé, qu'inspirent les dieux, afin d'apprendre de sa bouche de quel côté je dois diriger ma course pour aborder dans l'île de Cypre; où Apollon m'a fait espérer un asile, et à laquelle je dois donner* le nom de ma première patrie.

* Littéralement : *Le nom insulaire de Salamine.*
Ambiguam tellure novâ Salamina futuram. HOR.

FIN

Etranger, il t'est facile de te passer de son secours ; sors promptement de cette terre, et prévins le retour du fils de Protée qui la gouverne. Il est sorti du palais pour suivre à la chasse ses chiens ardens et sanguinaires. Il fait périr tous les Grecs qui tombent en sa puissance. Ne t'informe point des motifs (2) qui le portent à cet acte de barbarie ; souffre que je garde le silence sur un objet dont il est inutile de t'instruire.

T E U C E R.

Je rends grâce, Madame, à votre humanité : puissent les dieux récompenser dignement vos bienfaits ! Vos traits sont ceux d'Hélène, mais votre cœur est d'une autre nature. Puisse-t-elle périr dans l'angoisse, et ne revoir jamais les bords de l'Eurotas ! puissiez-vous vivre toujours heureuse ! (*Il sort.*)

HÉLÈNE,

H É L È N E , S E U L E .

HÉLAS ! mes inquiétudes * font place à la plus cruelle douleur. Quel deuil peut exprimer ma profonde tristesse ? Mes larmes et mes chants lugubres suffiront-ils à mon désespoir ? (*Elle pleure.*) — Vierges ailées ! filles de la terre ! syrènes mélodieuses ! venez accompagner mes tristes chants du son plaintif du chalumeau, ou de la flûte de Lotos. O Proserpine ! que tes retraites sacrées soient témoins de mes larmes , et retentissent de mes accens douloureux ; que cette lugubre harmonie te soit agréable , et que l'époux que je pleure reçoive du fond du Tartare l'hommage de mes regrets et de mes gémissemens.

* MUGRAYE.

Tome III.

K

 HÉLÈNE, LE CHŒUR.

L E C H Œ U R.

J'ÉTOIS au bord de la mer, où j'éten-
dois sur les roseaux et sur les herbes
entrelacées, des robes de pourpre, afin
de les exposer aux rayons dorés du
soleil. Tout-à-coup des cris douloureux
sont venus frapper mes oreilles, sem-
blables à de tendres élégies, mêlées
de longs gémissemens. Sans doute ce
sont les plaintes d'une Nymphe, d'une
Naiïade infortunée, qui exprime ses
regrets sur son époux habitant des
montagnes, et fait retentir les grottes
champêtres du nom de son (3) Faune
chéri.

H É L È N E.

Hélas ! hélas ! — Jeunes Grecques,
qui êtes devenues la proie d'un pirate

barbare, un Grec, un citoyen de notre commune patrie est arrivé en ces lieux au travers des mers, et m'a apporté de funestes nouvelles et d'éternels sujets de larmes intarissables. Ilion est la proie des flammes ; et c'est moi, infortunée, c'est moi qui en suis la cause, c'est pour mon nom fatal qu'on a versé tant de sang. Lédà n'a pu supporter le déshonneur de sa fille ; elle a terminé ses jours par un coup de désespoir : mon époux est mort après avoir long-temps erré sur les mers : mes frères Castor et Polux, l'ornement de leur patrie, ont disparu de dessus la terre ; on ne les voit plus dans le champ dompter un coursier fougueux ; les bords rians de l'Eurotas ne sont plus témoins de leurs jeux et de leur triomphe.

L E C H Œ U R.

O sort cruel ! ô déplorable existence ! présent funeste de Jupiter, qui s'offre à votre mère sous la forme d'un cygne

K ii

superbe ! Quel malheur n'avez-vous point éprouvé ? Votre mère n'est plus ; vos frères chéris ne jouissent plus de la lumière ; et vous êtes privée de la douceur de voir les lieux qui vous ont donné la naissance : l'injuste renommée publie au loin le bruit de votre infamie , et votre époux est submergé dans les flots. Le palais de Lacédémone et le temple d'airain de Minerve ne seront plus témoins de votre bonheur.

H É L È N E .

Lequel des Grecs ou des Phrygiens a fait tomber ce funeste pin , sur lequel le fils de Priam traversa la plaine liquide pour posséder ma fatale beauté ? La perfide Vénus répand la mort et le carnage ; les Grecs, les Phrygiens sont les victimes de sa fureur. C'est sur moi que tombent ses premiers coups. L'auguste épouse de Jupiter envoie le fils de Maïa, qui fend l'air d'un vol rapide : je m'occupois à cueillir des roses , pour les

offrir au temple de Minerve ; il m'enlève avec lui dans les airs , et me porte en ces tristes lieux. Je deviens le sujet d'une querelle fatale , et les rives du Simoïs retentissent des opprobres dont mon nom est couvert.

L E C H Œ U R.

Votre douleur est trop juste : supportez avec patience des maux inévitables.

H É L È N E.

Chères amies ! considérez la fatalité de ma destinée : les dieux en me faisant naître ont-ils voulu montrer aux hommes un prodige d'infortune et de calamité ? La Grèce ou les pays barbares offrent-ils rien de semblable à ma naissance miraculeuse , * et à tous les événemens qui forment le tissu de ma vie infortu-

* Littéralement : Car aucune femme grecque ou barbare n'a enfanté un vase blanc de petits oiseaux , comme on dit que Lédà me mit au monde par Jupiter. — On sait que Lédà accoucha de deux œufs.

née ? Junon et ma beauté sont les auteurs de ma misère. Plût au ciel que ces traits, comme les couleurs d'un tableau, pussent être effacés et devenir difformes ! Puissé-je voir périr la mémoire de tant d'infortunes ! Contre un revers inattendu le cœur peut s'armer de courage ; mais tout concourt pour m'accabler. Vertueuse et déshonorée, mes maux sont d'autant plus cruels que je les ai moins mérités. Les dieux m'ont enlevée de ma terre natale pour me transporter parmi les barbares. Née libre, je suis esclave ; car chez les nations barbares, tous, hors un seul, gémissent dans la servitude. Il me restoit une ancre dans la tempête, l'espérance de revoir mon époux et mon libérateur : la mort me l'a ravie. Ce cher époux n'est plus ; ma mère n'est plus, c'est moi qui en suis la cause . . . innocente, il est vrai, mais enfin c'est moi qui lui ai donné la mort ; et ma fille, qui étoit l'ornement

de ma maison , la gloire de sa mère , ma chère fille est condamnée à vieillir dans un honteux célibat. Enfin les fils de Jupiter , les célèbres Dioscures , ne sont plus au nombre des vivans. Mais du moins si tout m'abandonne , j'en accuserai la fortune et non mon imprudence. — Si je retourne dans ma patrie , on me jettera dans les fers ; car on ne doute point qu'Hélène ne soit partie avec Ménélas. Si mon époux vivoit encore , il m'auroit reconnue aux symboles mutuels dont nous étions convenus , et qui sont ignorés de tout le monde. — Inutiles regrets ! je ne le verrai plus. Pourquoi tarder à le suivre (4) ? quel espoir soutient mon courage ? Faut-il , pour terminer mes maux , devenir l'épouse d'un barbare ? Ah ! lorsqu'on sent dans son cœur de l'aversion pour un époux , quand sa personne nous est odieuse , combien la mort est préférable à de si pesantes chaînes ! Choisissons donc une

K iv

224 H É L È N E ,

mort honorable. Terminer par un nœud fatal une vie languissante , est une fin déshonorante, même pour une esclave ; mais il est beau de mourir par le fer : et qu'est-ce qu'un reste de vie dévouée à l'opprobre et à l'infortune ? Beauté fatale ! qui rends heureuses les autres femmes, tu as causé tous mes malheurs.

L E C H Œ U R.

Hélène , quel que soit cet étranger dont le récit vous alarme, craignez d'y ajouter foi sans réserve.

H É L È N E.

Le récit qu'il m'a fait de la mort de mon époux est, hélas ! trop certain.

L E C H Œ U R.

Souvent des imposteurs se jouent de notre crédulité.

H É L È N E.

Non, je vous le répète, ce sont d'affreuses vérités.

L E C H Œ U R.

Votre esprit alarmé ne voit rien que de sinistre.

H É L È N E.

La terreur a glacé mes sens.

L E C H Œ U R.

Quel est à votre égard la disposition de ceux qui habitent ce palais ?

H É L È N E.

Tous sont au nombre de mes amis, excepté celui qui veut m'obtenir pour épouse.

L E C H Œ U R.

Suivez donc mes conseils, et quittez ce monument.

H É L È N E.

Quel est votre dessein ? que pouvez-vous me conseiller ?

L E C H Œ U R.

Allez vers Théonoé ; demandez-lui de vous instruire du sort de votre époux : suivant ce qu'elle vous dira, livrez-vous à la joie ou à la douleur. Jusques-là

K v

pourquoi vous laisser aller à votre désespoir ? Croyez-moi , quittez ce tombeau , et cherchez cette princesse inspirée par les dieux. Pour découvrir la vérité ne quittez point ce palais : je veux vous y accompagner , et consulter avec vous l'oracle de la prophétesse. Je suis femme ; je dois mon secours à une femme dans l'infortune.

H É L È N È .

Je suivrai vos conseils : entrez avec moi dans le palais ; venez voir confirmer tous les maux que je crains.

L E C H Œ U R .

Je vous obéis avec joie.

H É L È N È .

Jour malheureux ! quel récit lamentable désiré-je d'entendre ?

L E C H Œ U R .

Ne prévenez pas par vos larmes un malheur encore incertain.

H É L È N È .

Hélas ! qu'est devenu mon cher

époux ? peut-il jouir encore de la clarté du soleil et des astres , ou bien habite-t-il les royaumes sombres ?

L E C H Œ U R.

Jusqu'à ce que la vérité vienne dissiper vos doutes , que votre cœur se livre à l'espérance.

H É L È N E.

C'est toi que j'invoque , Eurotas , toi , dont les bords verdoyans ont vu former notre union : je te conjure , au nom des dieux , de m'apprendre si c'est fausement que la renommée publie la mort de mon époux....

L E C H Œ U R.

Où vous égare votre douleur ?

H É L È N E.

Afin que j'attache à mon cou l'instrument fatal de la mort , ou que j'enfonce dans mon sein un poignard acéré , victime sanglante offerte aux trois déesses que célébra sur son chalumeau le berger du mont Ida.

K v j

Puissent les dieux écarter ces malheurs, et répandre sur vous les biens dont vous êtes digne !

H É L È N E .

O Troie ! ô ville malheureuse ! tu périr par un crime dont je suis innocente ! Le sang et les larmes, voilà les présens de Vénus ; les pleurs et les gémissemens sont les trophées de sa victoire ! Les cris des mères désolées, et ceux des jeunes filles qui coupent leurs cheveux sur le tombeau de leurs frères, ont fait retentir les rives du Scamandre et les campagnes de la Grèce ! Elle a porté sur sa tête ses mains désespérées ; elle a fait ruisseler le sang de ses joues délicates. Heureuse Nymphe d'Arcadie ! (1) belle Callisto, qui fus jadis élevée jusques au lit de Jupiter ! combien, malgré ton affreuse métamorphose, ton sort est digne d'envie, comparé à celui de ma déplorable mère ! Cependant ton

corps hérissé offre un aspect hideux ,
et ta bouche , où regnoit une beauté
divine , n'inspire plus que l'effroi.
Heureuse encore la fille de Mérope ,
quoique sa beauté l'ait fait chasser du
chœur des Nymphes qui suivent Diane
dans les forêts , et que cette déesse l'ait
changée en un cerf aux cornes dorées !
Malheureuse ! c'est moi qui ai renversé
les murs de Troie , c'est moi qui ai fait
périr les héros de la Grèce.

Fin du premier Acte.



A C T E II.

MÉNÉLAS, SEUL.

O PÉLOPS ! ô mon illustre aïeul ! vainqueur d'Ænomaüs aux jeux célèbres d'Olympie , lorsque tes membres déchirés furent servis à la table des dieux, plutôt au ciel que tu y eusses trouvé ton tombeau avant de devenir père d'Atrée , à qui * Agamemnon et moi devons une vie illustre et infortunée ! Je puis , sans trop d'orgueil , penser qu'il est glorieux à un roi , qui n'a point le droit de contraindre et qui commande à un peuple libre , d'avoir porté au-delà des mers une formidable armée , et

* Littéralement : *Qui de son union avec Europe , engendra Agamemnon et moi Ménélas , illustre couple.*

tenversé un puissant empire. Plusieurs ont succombé dans cette périlleuse entreprise ; mais d'autres , franchissant les mers , ont reporté dans leur patrie les noms de ceux qui sont morts avec gloire. Pour moi, errant et battu des flots depuis que Troie a vu tomber ses tours superbes , je tourne en vain mes yeux vers ma patrie : les dieux et les vents me repoussent , et me rejettent sur les plages désertes et inhospitalières, sur les syrtes arides de la Lybie , et sur des rivages incultes et inabordables : quand je crois approcher du terme , les vents contraires m'en écartent : enfin je fais naufrage sur ces bords inconnus, je vois périr mes fidèles compagnons , et je me sauve à peine sur les débris rassemblés de mon vaisseau avec Hélène que j'ai arrachée des mains des Troyens. J'ignore le nom de cette contrée, j'ignore quels peuples l'habitent : j'ai honte de m'offrir à leurs yeux dans ces vêtements

qui annoncent ma misère. L'infortune est bien plus cruelle à celui qui vécut toujours dans l'opulence. Cependant, le besoin me presse : nous manquons de pain pour soutenir notre vie, et d'habits pour nous garantir des injures de l'air : moi-même je ne suis couvert que de lambeaux échappés au naufrage ; la mer a englouti mes riches vêtements. J'ai laissé dans une grotte voisine l'épouse qui est la cause de tous mes malheurs ; je l'ai confiée à la garde du petit nombre d'amis qui me restent, et je m'avance seul dans ces terres inconnues, espérant trouver quelque secours qui puisse les soulager. En voyant ce palais, où tout annonce l'opulence, je sens renaître l'espérance dans mon cœur. Le pauvre ne peut m'offrir que des vœux inutiles, mais ici je dois trouver tout ce qui manque à mes chers et malheureux compagnons. — Holà!... Personne ne daignera-t-il ouvrir la porte de ce

palais, et porter à son maître le récit de mes infortunes ?

MENÉLAS, UNE VIEILLE
ESCLAVE.

L A V I E I L L E.

QUI frappe à cette porte ? Retire-toi ; ta présence est importune à mon maître. O Grec ! retire-toi , ou ta mort est inévitable.

M É N É L A S.

O Vieille compâtissante ! tout ce que tu dis t'est inspiré par un zèle sage et louable ; mais permets . . . je serai docile à tes ordres ; ah ! souffre que je m'explique.

L A V I E I L L E.

Retire-toi, étranger ; il m'est défendu expressément de laisser aucun Grec approcher de ce palais.

H É L È N E ,
M É N É L A S .

Ah ! ne me repousse pas, et n'use pas de violence.

L A V I E I L L E .

Pourquoi refuses-tu de m'écouter ?
c'est toi qui t'attire ce traitement.

M É N É L A S .

Instruis tes maîtres de mes besoins.

L A V I E I L L E .

Je ne le ferois pas impunément.

M É N É L A S .

J'ai fait naufrage ; je suis un étranger
nu et dépouillé.

L A V I E I L L E .

Va t'adresser ailleurs.

M É N É L A S .

Non, j'entrerai, je pénétrerai dans
cette enceinte ; laisse-toi fléchir.

L A V I E I L L E .

Tu commences à faire du bruit ; at-
tends-tu qu'on emploie la force pour
te chasser d'ici ?

M É N É L A S.

Où êtes-vous, mes illustres guerriers?

L A V I E I L L E.

Peut-être ailleurs tu tiens un rang honorable, mais sache qu'ici tu n'es rien.

M É N É L A S.

O dieux ! voyez comme on m'outrage.

L A V I E I L L E.

Pourquoi tes yeux se remplissent-ils de larmes ?

M É N É L A S.

Je pleure au souvenir de ma grandeur passée.

L A V I E I L L E.

Retourne vers tes amis : va t'affliger avec eux.

M É N É L A S.

En quel pays suis-je transporté ?
Quel est celui qui règne dans ce palais ?

236 H É L È N E ,
L A V I E I L L E .

Ce palais est celui de Protée ; cette contrée est l'Égypte.

M É N É L A S .

L'Égypte ! ah malheureux ! où les vents m'ont-ils jeté ?

L A V I E I L L E .

Pourquoi les habitans des bords du Nil te sont-ils odieux ?

M É N É L A S .

Ce n'est pas d'eux que je me plains ; j'accuse ma fortune.

L A V I E I L L E .

Tu n'es pas le seul qu'elle maltraite : la terre est couverte de malheureux.

M É N É L A S .

Le roi que tu m'as nommé est-il dans ce palais ?

L A V I E I L L E .

Ce monument renferme sa cendre ; son fils règne en sa place.

M É N É L A S.

Ce fils est-il absent, et ne peut-il m'entendre ?

L A V I E I L L E.

Il n'est point en ces lieux : redoute sa présence ; c'est l'implacable ennemi des Grecs.

M É N É L A S.

Quel est le sujet de cette haine dont je suis la victime ?

L A V I E I L L E.

Hélène, la fille de Jupiter, habite ce palais.

M É N É L A S.

Qu'as-tu dit ? quel nom est sorti de ta bouche ? daigne le répéter.

L A V I E I L L E.

La fille de Tyndare qui vivoit à Sparte.

M É N É L A S.

D'où est-elle venue en ces lieux ? Comment expliquer ce prodige ?

Elle est partie de Lacédémone pour venir en cette contrée.

M É N É L A S .

En quel temps ? (*bas.*) Dieux ! se peut-il qu'on l'ait ravie dans l'autre qui lui servoit d'asile ?

L A V I E I L L E .

O étranger ! c'étoit avant que les Grecs portassent la guerre dans la Phrygie. — Mais quitte au plus tôt ce palais où la fortune a répandu le trouble. Ta mauvaise destinée t'a conduit en ces lieux ; si mon maître vient à t'y surprendre, la mort est le présent d'hospitalité qui t'attend. Pour moi, j'aime les Grecs ; et la dureté avec laquelle je suis forcée de t'accueillir, est l'effet de la terreur que m'inspire mon maître. (*Elle rentre.*)



M É N É L A S , S E U L.

QUE dois-je penser de cet étrange événement ? n'est-ce pas le comble de l'infortune d'avoir enlevé mon épouse à Troie , au péril de ma vie , pour me la voir ravir sans retour ? Non sans doute , une autre Hélène habite dans ces lieux. — La fille de Jupiter , a-t-elle dit Existeroit-il sur les rives du Nil un mortel décoré de cet auguste nom ! Un seul habite l'Olympe ! Est-il un autre Sparte que celle qu'arrose l'Eurotas ? existait-il deux Tyndares ; les noms de Troie et de Lacédémone sont-ils ceux d'une terre inconnue ? Mon esprit incertain ne sait à quoi s'arrêter Souvent dans des régions différentes et éloignées , les hommes et les lieux portent des noms semblables. Ce rapport qui cause mon saisissement , n'a rien qui choque la

M I

vraisemblance. — Je ne veux point me dérober par la fuite aux maux dont cette esclave me menace. Est-il un homme si barbare à qui mon nom n'inspire quelque pitié, qui me refuse la nourriture nécessaire pour soutenir une vie misérable? L'embrâsement de Troie est fameux dans tout l'univers, et ce bras qui l'a renversée jouit de quelque renom. J'attendrai le maître de ce palais; si je le trouve inexorable, la mer m'offre un refuge contre sa cruauté; s'il se laisse fléchir, il lui sera facile de les faire cesser. Quel excès de misère pour un homme né sur le trône, de mendier sa vie auprès des rois ses égaux! Ainsi le veut l'inflexible nécessité: tout doit fléchir sous son empire.



L E

LE CHŒUR, HÉLÈNE,
MÉNÉLAS.

LE CHŒUR.

J'AI entendu la voix de la princesse
inspirée : elle vient de déclarer que Mé-
nélas n'est point descendu dans le noir
séjour des ombres, mais qu'il erre de
mers en mers sans pouvoir aborder dans
sa patrie ; qu'il a vu périr ses amis ; que
depuis son départ de Troie, il est en
proie à la fureur des vents qui le pou-
sent sur des côtes éloignées de la Grèce.

H É L È N E.

Je reviens vers ce mausolée me livrer
à la joie que m'inspire la réponse de
Théonoé. La vérité parle par sa bouche :
mon époux, m'a-t-elle dit, jouit encore
de la lumière ; mais, errant çà et là sur
les mers, ce n'est pas sans de longs et

pénibles travaux qu'il doit être rendu à mes vœux. Mais le reverrai-je vivant ? voilà ce dont l'excès de ma joie ne m'a pas permis de m'informer. Elle assure qu'il n'est pas loin de ces lieux, que la tempête l'a jeté sur un rivage voisin. O ! quand verrai-je tes traits chéris, cher époux ! pourrai-je enfin te serrer dans mes bras ? — Mais quel est cet homme ? n'est-il point envoyé par le fils de Protée pour m'arracher à cet asyle ? Précipitons-nous sur le tombeau ; fuyons plus rapidement qu'une * biche timide, ou qu'une Bacchante agitée. Oh ! comme il a l'air farouche ! sûrement c'est un ravisseur.

M É N É L A S.

Jeune beauté, qui courez avec effroi embrasser ce tombeau, couvert d'oblations mortuaires, arrêtez ; pourquoi fuir ? rien n'égalé le saisissement que j'éprouve à votre vue.

* Littéralement : *Comme une jument lépreuse.*

H É L È N E.

O chères compagnes, à mon secours!
cet homme m'écarte du tombeau ; il
veut me faire violence, et me livrer
entre les mains du tyran pour assouvir
sa funeste passion.

M É N É L A S.

Je ne suis point un ravisseur, et je
ne sers point les méchants.

H É L È N E.

Que vos vêtemens sont affreux !

M É N É L A S.

Arrêtez, vous dis-je ; n'ayez aucune
crainte ; suspendez votre course légère.

H É L È N E.

Je m'arrête ; je suis tranquille, ma
main touche au tombeau.

M É N É L A S.

Jeune beauté, qui êtes vous ? quels
traits ont frappé ma vue ?

H É L È N E.

Vous même, qui êtes vous ? parlez
avant que je m'explique.

L ij

244 H É L È N E,

M É N É L A S.

! Non, jamais je n'ai vu de ressemblance plus parfaite.

H É L È N E.

O dieux !... O chère image ! — Mon cœur suffiroit-il à cet excès de bonheur ?

M É N É L A S.

Etes-vous Grecque de naissance ? ou cette terre est-elle votre patrie ?

H É L È N E.

Je suis Grecque. A votre tour, apprenez-moi qui vous êtes ?

M É N É L A S.

Plus je considère ces traits, plus je crois voir ceux d'Hélène.

H É L È N E.

Est-ce Ménélas que je vois ?

M É N É L A S.

Vous voyez devant vous ce mortel infortuné.

H É L È N E.

O doux objet de mes vœux et de

mon amour ! c'est ton épouse que tu presses entre tes bras.

M É N É L A S.

Mon épouse ! — Arrête ; ne porte pas sur moi ta main.

H É L È N E.

Oui, c'est elle-même ; c'est la fille de Tyndare, celle qu'il unit à ton sort.

M É N É L A S.

Divine Hécate ! que tes fantômes cessent de m'obséder !

H É L È N E.

Je ne suis point un spectre affreux de la déesse des enfers.

M É N É L A S.

Dois-je croire que deux épouses ont reçu mes sermens ?

H É L È N E.

Eh ! quelle autre que moi l'hymen a-t-il soumise à ton amour ?

M É N É L A S.

Celle que je ramène de Troie, celle

246 H É L È N E,

qui est retirée dans une grotte voisine
de ces lieux.

H É L È N E.

C'est moi seule qui t'appartiens ,
c'est moi qui te fus unie.

M É N É L A S.

Veillé-je ? en croirai-je mes yeux ?

H É L È N E.

Peux-tu nier leur témoignage ? ne
reconnois-tu pas ton épouse ?

M É N É L A S.

Oui, sa fidelle image ; et si je n'étois
assuré

H É L È N E.

(6) Regarde : que faut-il de plus pour
te convaincre ?

M É N É L A S.

Tu lui ressembles en tout , je ne puis
le nier.

H É L È N E.

A qui donc ajouter foi, si tu n'oses
te fier à tes propres yeux ?

M É N É L A S.

Mais il n'est pas moins sûr que j'ai
une autre épouse.

H É L È N E.

Hélène n'a point vu Troie ; un fan-
tôme a pris sa place,

M É N É L A S.

Qui peut créer un corps vivant et
animé ?

H É L È N E.

L'éther est la matière dont il fut
formé.

M É N É L A S.

Quel dieu est l'auteur de cet étrange
prodige ?

H É L È N E.

Junon a su l'opérer pour m'enlever
à Paris.

M É N É L A S.

Non, Hélène n'a point à-la-fois ha-
bité des lieux différens : Hélène étoit à
Troie.

L i v

H É L È N E,

H É L È N E.

Elle en étoit absente : c'étoit son nom et son image.

M É N É L A S.

Laissez-moi ; j'ai assez de mes infortunes.

H É L È N E.

Quoi ! tu m'abandonnes , tu quittes une tendre épouse ?

M É N É L A S.

Adieu, ô toi dont les traits se confondent avec ceux d'Hélène !

H É L È N E.

Je me meurs. N'ai-je donc trouvé mon époux que pour le perdre au même instant ?

M É N É L A S.

Les longs travaux que j'ai soufferts me persuadent plus que tes paroles . . .

H É L È N E.

Ciel ! est-il une femme plus malheureuse que moi ! Je perds un époux chéri, et avec lui l'espoir de revoir jamais ma patrie.

MÉNÉLAS, HÉLÈNE,
UN MESSAGER.

LE MESSAGER.

O MÉNÉLAS! j'ai parcouru cette terre barbare ; j'ai visité tous les lieux d'alentour, rempli d'impatience de te trouver pour te faire part d'un événement dont tous tes compagnons viennent d'être témoins.

MÉNÉLAS.

Qu'est-il arrivé? auez-vous été découverts? les barbares vous auroient-ils dépouillés?

LE MESSAGER.

Un prodige, dont la vue nous a glacé d'étonnement....

MÉNÉLAS.

Parle ; que viens-tu m'annoncer avec tant d'empressement et de trouble?

Lv

LE MESSAGER.

Tu as perdu le fruit de tes longs travaux.

MÉNÉLAOS.

Pourquoi rappeler mes anciennes infortunes ? hâte-toi de m'instruire de l'objet de ta commission.

LE MESSAGER.

Ton épouse n'est plus : elle a disparu dans les airs. Elle a quitté la grotte où elle étoit sous notre garde, pour aller habiter l'empyrée. — O Phrygiens ! ô Grecs infortunés ! s'est-elle écriée ; vous êtes morts pour moi sur les rives du Scamandre, et les artifices de Junon vous ont fait chercher Hélène dans les bras de Pâris, qui ne posséda qu'un fantôme. J'ai accompli le temps que m'ont fixé les destinées, et je retourne au ciel mon père. Je laisse l'infortunée fille de Tyndare injustement déshonorée. — Mais que vois-je ? fille de Lédâ ! je vous salue : vous êtes en ces lieux quand je

viens annoncer que vous habitez le séjour des astres. J'ignorois que votre corps fût d'une céleste nature, et qu'il pût traverser les airs ; mais sachez que désormais vous ne pourrez plus nous reprocher d'avoir perdu le fruit de tant de travaux.

M É N É L A S.

C'est elle-même : ce récit s'accorde avec ce qu'elle vient de me dire. O jour heureux, qui rend une épouse à ma tendresse !

H É L È N E.

O mon cher Ménélas ! après tant et de si longues peines, je vois enfin renaître le bonheur ! — O mes amies ! partagez mes transports ; j'embrasse cet époux dont je fus si long-temps et si cruellement séparée.

M É N É L A S.

Chère épouse ! mon cœur, en proie à mille sentimens confus, ne sait auquel donner l'essor.

Lvj

252 H É L È N E ,

H É L È N E

Félicité que rien négale ! ma main
repose sur la sienne , nos bras sont en-
treliés. O mon époux ! ô ma vie !

M É N É L A S . *

Je n'accuse plus le destin ; je possède
la fille de Jupiter et de Lédâ ; celle dont
les illustres frères ** honorèrent jadis
l'hyménée , celle qui me fut ravie par
les dieux.

H É L È N E .

Je vois renaître d'heureux jours ; je
retrouve un époux perdu pour moi si
long-temps. O fortune ! sois-moi pro-
pice.

M É N É L A S .

Dieux ! exaucez sa prière ; son bon-
heur fait le mien.

* La distribution des personnages est faite d'après
Musgrave.

** *Montés sur des chevaux blancs. Castor et Pollux.*
— Ménélas ignore leur sort , ainsi que celui de Lédâ.

HÉLÈNE.

Chères amies ! tout le passé n'est rien ; j'oublie tous mes malheurs entre les bras de mon époux.

MÉNÉLAS.

Tu me retrouves, je te possède. — A combien de travaux ne m'a pas exposé la vengeance d'une déesse ? En te voyant, mes maux se changent en plaisirs.

HÉLÈNE.

O dieux ! qui l'eût osé croire, que je te presserois encore contre mon sein ?

MÉNÉLAS.

Quand je croyois que tu fuyois à Troie, que tu cherchois un asyle dans ces fatales tours, pouvois-je me flatter de te retrouver innocente ? Dis-moi, je te conjure, comment as-tu été enlevée de mon palais ?

HÉLÈNE.

Hélas ! veux-tu rappeler un cruel souvenir ?

254 H É L È N E,
M É N É L A S.

Pourquoi t'y refuserois-tu? il faut
publier les faveurs des dieux.

H É L È N E.

Non, je ne puis entreprendre ce dou-
loureux récit.

M É N É L A S.

Cède, je t'en conjure, au desir que
j'ai de connoître tes infortunes.

H É L È N E.

Ne crois pas que j'aie volé sur les
ailes de l'amour pour suivre au-delà
des mers un jeune étranger.

M É N É L A S.

Quelle divinité t'a arrachée à ta
patrie?

H É L È N E.

Le fils de Jupiter me porta sur les
bords du Nil.

M É N É L A S.

O prodige!

H É L È N E.

Mes yeux se remplissent de larmes

au souvenir des maux dont m'accabla
l'épouse de Jupiter.

M É N É L A S.

* Quel étoit le sujet de sa colère ?

H É L È N E.

Sources sacrées de l'Ida, qui prêtâtes
un nouvel éclat à la beauté des trois
déeses, en les excitant au combat,
vous les animâtes à ma perte. O funeste
jugement dont je fus la victime !

M É N É L A S.

Pourquoi ce jugement alluma-t-il
contre toi le courroux de Junon ?

H É L È N E.

Elle résolut d'enlever à Paris ma
main que Vénus lui avoit promise.

M É N É L A S.

Infortunée !

H É L È N E.

Et je fus transportée en Egypte.

* B. Heath.

256 H É L È N E ,

M É N É L A S .

C'est alors, suivant ton récit, qu'elle mit un fantôme en ta place.

H É L È N E .

Cependant la désolation règne dans notre maison abandonnée. — O ma mère ! — Infortunée !

M É N É L A S .

Qu'as-tu dit ?

H É L È N E .

Ma mère n'est plus : un nœud fatal a terminé ses jours flétris par mon ignominie.

M É N É L A S .

O ciel ! — Ma fille Hermione vit-elle encore ?

H É L È N E .

Privée des doux noms d'épouse et de mère , elle vieillit dans la douleur et dans l'opprobre.

M É N É L A S .

O Paris ! par qui ma maison est renversée, tu es tombé , victime de ta

faute , et avec toi d'innombrables et
vaillans guerriers !

H È L È N È.

Tandis que moi , infortunée , enlevée
par une déesse à ma patrie , à mon
époux , je suis l'objet innocent de l'exé-
cration et du mépris.

L E C H Œ U R.

Puisse le reste de votre vie vous
offrir des douceurs qui compensent les
maux que vous avez soufferts !

L E M E S S A G E R.

Permetts , ô Ménélas , que je prenne
part à ta joie : quoique je n'en connoisse
qu'imparfaitement le sujet , je n'en suis
pas moins pénétré.

M É N É L A S.

Approche , ancien serviteur , ne
crains pas de te mêler à notre entretien.

L E M E S S A G E R.

Ai-je devant les yeux celle qui donna
dans Troie le signal des affreux combats ?

258 H É L È N E ,

M É N É L A S .

Non : les dieux nous trompoient ;
un fantôme aérien étoit l'objet qui fasci-
noit nos sens.

L E M E S S A G E R .

Qu'as-tu dit ? — Tant de travaux pour
un fantôme imaginaire !

M É N É L A S .

Triste effet de la vengeance de Ju-
non , et du combat des immortelles !

L E M E S S A G E R .

Voilà donc ta véritable épouse ?

M É N É L A S .

Oui ; crois-moi , c'est elle-même.

L E M E S S A G E R .

O ma fille ! — O fortune ! déesse in-
constante et bizarre , tu te plais à ren-
verser la félicité la plus assurée , pour
relever les espérances des mortels en
butte à ta haine. Persécutés tous les
deux par le sort, vous dans votre hon-
neur, et votre époux dans sa personne ;

en vain dans les rudes travaux a-t-il cherché la fin de ses peines : le bonheur vient à lui sans effort, lorsqu'il ne fait rien pour l'atteindre. Ainsi vous n'avez point couvert d'opprobre la vieillesse de votre père ; les Dioscures n'ont point à rougir de leur sœur.... Je crois en cet instant renouveler votre hyménée ; je crois voir les torches sacrées que je portois auprès du char, traîné par quatre chevaux, qui vous conduisoit l'un et l'autre au sortir de votre superbe palais. Malheur au méchant serviteur qui ne se réjouit du bonheur de ses maîtres, qui ne s'afflige de leurs revers ! Né dans une condition servile, j'en remplis toujours les devoirs en serviteur fidèle et généreux ; quoique je porte le nom d'esclave, mes sentimens m'égalent aux hommes libres ; s'il ne m'est pas permis d'effacer cette tache de ma naissance, je puis du moins la réparer par ma vertu.

O généreux vieillard ! qui combats toujours à mes côtés, tu es instruit de ma fortune : va l'annoncer à nos chers compagnons. Dis-leur qu'ils restent sur le rivage, et qu'ils attendent mes ordres : qu'ils se préparent à de nouveaux combats, tandis que je vais songer aux moyens de sortir de cette terre, et de nous mettre à couvert de la poursuite des barbares.

LE MESSAGER.

O roi ! je vais exécuter tes ordres. — Que tout ce que je vois me démontre clairement la fausseté de l'art des devins ! On ne lit point la vérité dans les entrailles des victimes. Quel délire d'imaginer que les oiseaux puissent éclairer les mortels ! Calchas a-t-il dit aux Grecs qu'ils combattoient pour un fantôme ? Il s'est tu, et nos mains ont exercé contre Troie une vengeance sans objet. Dira-t-on que les dieux lui

avoient imposé silence? Pourquoi donc
 recourir à la voix des prophètes? Of-
 frons aux dieux nos sacrifices, adres-
 sons-leur d'humbles prières, et laissons
 les devins, dont la science trompeuse
 n'enrichit point sans le travail. La réflé-
 xion et la prudence, voilà les seuls ora-
 cles qu'il faille consulter. (*Il sort.*)

LE CHŒUR.

Mes sentimens sont conformes à ceux
 de ce vieillard. Celui qui sait s'attirer la
 faveur des dieux, possède un art plus
 grand que celui des devins.

HÉLÈNE.

Il est vrai: rendons grâces aux dieux
 qui nous ont protégés. Époux infor-
 tuné! comment es-tu échappé à tant de
 périls? Ce récit ne peut t'être utile; mais
 on résiste difficilement au desir de con-
 noître ce qui concerne ceux qui nous
 sont chers.

MÉNÉLAS.

Exiges-tu de moi ce triste et long

détail ? Te peindrai-je les flots de la mer Egée soulevés par la tempête , et les farnaux trompeurs , allumés par * Nauplius sur les rochers de l'Eubée et des rivages de Crète , et les syrtes de la Lybie , et (7) les retraites de Persée où je fus jeté par les vents ? Je ne finirois point si je voulois l'entreprendre. Au souvenir des maux que j'ai soufferts , je sens rouvrir les plaies de ce cœur déchiré.

H É L È N E .

Je cesse de le vouloir : ta réponse suffit à ma tendresse ; mais apprends-moi du moins depuis combien d'années tu es errant sur les mers ?

M É N É L A S .

Après dix ans passés sous les murs de Troie , sept autres ont été employés à combattre contre les vents et les flots.

H É L È N E .

Infortuné ! après tant de travaux ,

* Voyez les notes d'Oreste.

après avoir échappé à tant de dangers, fait-il que tu viennes en ces lieux chercher une mort certaine ?

M É N É L A S.

Quoi ! qu'as-tu dit ? Chère épouse, quel coup menace ma vie ?

H É L È N E.

Fuis au plus tôt de cette terre barbare : ne livre pas tes jours à la merci d'un tyran.

M É N É L A S,

Qu'ai-je donc fait pour mériter la mort ?

H É L È N E.

Ton arrivée détruit l'espérance de celui qui recherche ma main.

M É N É L A S.

Quel mortel ose y prétendre ?

H É L È N E.

Le roi, le fils de Protée.

M É N É L A S.

Voilà donc l'explication des paroles mystérieuses de la vieille esclave.

HÉLÈNE,

HÉLÈNE.

As-tu heurté à la porte de ce palais ?

MÉNÉLAS.

Je m'en suis approché pour solliciter
une faible assistance.

HÉLÈNE.

Tu as mendié ta vie en ce lieu ! — Ah
malheureuse !

MÉNÉLAS.

Il est vrai, je l'ai fait ; mais j'ai caché
mon nom.

HÉLÈNE.

Tu vois quels sont sur moi les des-
seins du tyran ?

MÉNÉLAS.

Tu me laisses ignorer si ton cœur s'y
refuse ?

HÉLÈNE.

Crois que ton épouse t'est demeurée
fidelle.

MÉNÉLAS.

Quel gage aurai-je de ta foi ? rassure
ma tendresse alarmée.

HÉLÈNE.

H É L È N E.

Contemple ce tombeau qui sert d'asile à ma vertu.

M É N É L A S.

Pourquoi dois-je fixer mes regards sur ce lit funèbre ?

H É L È N E.

C'est là que je viens prier les dieux de me délivrer de la poursuite du tyran.

M É N É L A S.

N'est-il point d'autel où tu puisses recourir ? est-ce la coutume des barbares ?

H É L È N E.

Ce lieu est pour moi un refuge aussi sûr que le temple des dieux.

M É N É L A S.

Dois-je donc désespérer de * te ramener dans ma patrie ?

H É L È N E.

Tu viens chercher la mort, et non ta fidelle épouse.

* MUSGRAVE.

Tome III.

M

H É L È N E ,
M É N É L A S .

Hélas !

H É L È N E .

Ne rougis pas de chercher ton salut
dans la fuite.

M É N É L A S .

Que je fuie ! que je t'abandonne !
toi, pour qui l'on me vit renverser les
murs d'Ilion.

H É L È N E .

Veux-tu que je cause ta mort ?

M É N É L A S .

Non, tes conseils sont indignes de
mon courage et de ma gloire.

H É L È N E .

Ne te flatte pas d'immoler le tyran.

M É N É L A S .

Son corps est-il invulnérable ?

H É L È N E .

Crois-moi : la sagesse défend d'en-
treprendre ce qu'on ne peut exécuter.

M É N É L A S.

Faut-il que j'offre en silence mes
mains aux chaînes qu'on m'apprête ?

H É L È N E.

Dans ce péril extrême, il faut user
d'artifice.

M É N É L A S.

S'il faut périr, que du moins quel-
que action d'éclat rende ma mort glo-
rieuse.

H É L È N E.

Il me reste encore une espérance.

M É N É L A S.

Espères-tu le vaincre ou le séduire ?

H É L È N E.

Si le tyran ignore ton arrivée.

M É N É L A S.

Qui pourroit l'en instruire ? com-
ment sauroit-il qui je suis ?

H É L È N E.

Il possède dans ce palais une per-
sonne dont la science égale celle des
dieux.

M ij

H É L È N E,
M É N É L A S.

La voix de quelque ancien oracle se fait-elle entendre en ces lieux?

H É L È N E.

Non : sa sœur Théonoé est celle que je crains.

M É N É L A S.

Son nom est prophétique. Pourquoi t'inspire-t-elle de la frayeur?

H É L È N E.

Elle connoît toutes choses; et son frère ne tardera pas à savoir par son moyen ce qu'il nous importe de lui taire.

M É N É L A S.

Il ne me reste que la mort : je ne puis rester inconnu.

H É L È N E.

Si nous pouvions la toucher par nos prières?

M É N É L A S.

Quelle espérance oses-tu concevoir?

H É L È N E.

Si nous l'engagions à ne pas révéler ta présence ?

M É N É L A S.

Pourrions-nous alors fuir ensemble ?

H É L È N E.

Nous le pourrions avec son secours ; mais en vain tâcherions-nous de lui cacher notre départ.

M É N É L A S.

C'est à toi d'aller auprès d'elle , et d'employer , pour la fléchir , toutes les armes de ton sexe.

H É L È N E.

Ah ! avec quelle ardeur je vais me jeter à ses pieds , embrasser ses genoux !

M É N É L A S.

Si la princesse est inflexible ?

H É L È N E.

Ta mort est inévitable , et je serai contrainte à recevoir la main du tyran.

M É N É L A S.

Ton cœur me trahit : cette contrainte

M iij

n'est qu'un prétexte dont tu couvres ta perfidie.

H É L È N E .

Crois les sermens d'une chaste épouse : j'atteste ta tête chérie.

M É N É L A S .

Jures-tu de mourir avant de former d'autres nœuds ?

H É L È N E .

Je jure que le même fer nous unira dans la tombe.

M É N É L A S .

Donne-moi cette main pour garant de ta foi.

H É L È N E .

La voilà. — Si tu meurs, je fais vœu de te suivre.

M É N É L A S .

Je fais ici le même serment : si la mort te ravit à ma tendresse, ne crains pas que je survive à ma douleur.

H É L È N E.

Ne songeons qu'aux moyens de mourir avec gloire.

M É N É L A S.

Je t'immolerai sur ce tombeau, et * je me frapperai du même fer. Mais je vendrai chèrement ma vie : l'on ne brisera pas impunément les nœuds qui nous unissent. Barbares ! approchez ; osez défier le bras qui renversa les murs de Troie. Non , je ne retournerai point dans la Grèce publier ma honte et ma lâcheté ; et le vainqueur d'Achille , celui qui vit périr le fils de Télamon et le fils de Nestor , ne s'entendra pas reprocher qu'il a craint de mourir pour sauver son épouse. Ah ! si les dieux méritent des autels , la terre repose légère sur le corps des héros qui meurent en combattant ; ils écrasent les lâches sous le fardeau d'une masse accablante. Grands dieux ! daignez protéger les des-

* Tyrwhitus, cité par MUSGRAVE.

pendans de Tantale, et détournez les maux suspendus sur leurs têtes.

H È L È N E.

Ah malheureuse ! que vais-je devenir ? Ménélas, nous sommes perdus ! je vois la princesse inspirée, Théonoé qui s'avance : la porte s'ouvre et retentit. Fuis.... Mais que dis-je ? elle sait tout. Présente ou absente, elle est instruite de ton arrivée. Infortunée ! tout est perdu. Tu n'as donc échappé au fer des Phrygiens que pour être immolé dans cette terre barbare !

Fin du deuxième Acte.



ACTE III.

MÉNÉLAS, HÉLÈNE,
THÉONOÉ, LE CHŒUR.

THÉONOÉ.

(⁸) **P**ORTEZ devant moi ce flambeau sacré; purifiez l'air que je respire avec les cérémonies accoutumées : si quelque pied profane souille la terre où je marche, que la flamme en efface l'empreinte, et par-tout où je passe répandez la vapeur de la poix embrasée. Après avoir rempli votre saint ministère, reportez sur le foyer le feu que vous y avez allumé. O Hélène! reconnois-tu la vérité de mes prédictions? ton époux est enfin rendu à tes vœux. Ménélas est devant mes yeux, privé de ses vais-

M v

seaux , séparé du fantôme qu'il prit long-temps pour toi. Infortuné ! après tant de travaux , tu ignores si tu dois revoir ta patrie. La discorde règne parmi les dieux ; ils s'assemblent aujourd'hui dans le palais de Jupiter ; Junon , qui jusqu'ici fut ton ennemie , t'est devenue favorable , et veut te sauver avec Hélène , afin que la Grèce en la revoyant apprenne que l'espoir d'un hymen trompeur a séduit* Alexandre, et a fait triompher Vénus. Mais celle-ci a résolu ta perte , afin qu'on ne puisse point lui reprocher d'avoir acheté , par cet hymen , le prix de la beauté. C'est de moi que ton sort dépend ; si je te découvre à mon frère , Vénus sera satisfaite ; si je sauve tes jours , je servirai Junon ; mais en cachant à mon frère ton arrivée , je désobéis à ses ordres. ** Parlez , que dois-je faire ? Dois-je

* Le même que Paris.

** Reiskius , cité par MUSGRAVE.

révéler ce secret, et me mettre à l'abri de son ressentiment ?

H É L È N E.

* Princesse ! vous voyez à vos pieds une triste suppliante. Sur ce tombeau qui me sert d'asile, j'implore votre compassion pour deux infortunés : n'aurois-je retrouvé mon époux que pour le perdre à jamais ? Ne révélez pas un secret auquel est attachée ma vie : ne sacrifiez pas la justice à la cruauté de votre frère, et n'achetez pas sa faveur au prix de votre piété. (9) Les dieux haïssent la violence ; ils veulent que chacun jouisse de ses biens légitimes : l'abondance que produit la rapine et l'injustice , est abominable à leurs yeux : la terre et l'air sont des biens communs dont les dieux permettent l'usage ; mais ils ne souffrent pas qu'on s'enrichisse impunément aux dépens des ** malheureux. C'est par

* O Vierge !

** Aux dépens des malheureux. Cette idée est ajoutée.

leur ordre , et pour mon malheur , que Mercure m'a transportée en ce lieu. Je fus confiée au roi votre père , afin qu'il me rendît à cet époux qui me redemande aujourd'hui : s'il meurt , comment remplira-t-on ce devoir ? Respectez les dieux et les mânes de votre père. Veulent-ils qu'on s'empare d'un dépôt sacré ? non sans doute. Il est donc de votre équité de suivre plutôt les volontés d'un père juste , que la violence d'un frère cruel. Vous , que les dieux inspirent , qui possédez les plus sublimes connoissances , méconnoîtriez-vous les devoirs de la piété et de l'obéissance filiale ? Rien n'est caché à vos yeux ; le présent , l'avenir vous sont connus : quelle honte seroit-ce à vous d'ignorer les premiers principes de la justice ? Délivrez une infortunée. Le

tée. par le P. Brumoy. Dans le grec il y a simplement : *Il faut abandonner des richesses injustes.*— Cette addition m'a paru fort utile pour lier la sentence au sujet , c'est pourquoi je l'ai conservée.

nom d'Hélène est odieux à tous les mortels : la Grèce retentit du bruit de mon infamie ; on publie que j'ai abandonné mon époux, que j'ai fui dans la Phrygie. Si je retourne dans ma patrie, on saura que ce sont les artifices d'une déesse qui ont causé ma perte : on connoîtra que je ne suis point une perfide ; mon honneur sera rétabli ; je donnerai un époux à ma fille, dont on dédaigne la main ; je ne vivrai plus comme une malheureuse fugitive ; je jouirai des biens que la fortune m'a destinés. Si la mort m'avoit enlevé mon époux loin des lieux où le sort m'a reléguée, je le pleurerois absent ; mais lorsqu'il m'est rendu, le verrai-je arraché d'entre mes bras pour être conduit au supplice ? Ah ! madame, plutôt laissez-vous toucher à mes larmes : imitez les vertus de votre père. C'est en formant leur cœur sur le modèle d'un père vertueux, que les enfans se couvrent de gloire.

Vos larmes m'attendrissent , et je plains vôtre infortune ; mais je voudrois entendre Ménélas : qu'il défende lui-même ses jours.

M É N É L A S .

Ne croyez pas me voir tomber à vos genoux , ou répandre des larmes ; je ne souillerai point par une action lâche et timide , la gloire que je me suis acquise sous les murs d'Ilion. Des maux comme les miens ont aux yeux du vulgaire le droit d'arracher des pleurs , même aux plus grands courages : quant à moi , j'estime cette foiblesse indigne de ma vertu. Si vous jugez qu'il soit digne de vous de sauver la vie d'un étranger infortuné qui vient réclamer son épouse , rendez-lui ce qui lui appartient , et protégez ses jours ; si vous croyez devoir rejeter ma prière , j'ai appris dès long-temps à supporter les

coups de la fortune ; mais sachez que ma mort va vous couvrir d'opprobre. Je puis sur ce tombeau m'adresser aux mânes de votre père, et lui exposer sans rougir ce qui me paroît juste et propre à toucher votre cœur. O vieillard ! qui repose sous cette pierre , rends-moi, je t'en conjure , rends à mes vœux l'épouse que Jupiter t'a confiée ; la mort t'empêche de me satisfaire, mais ta fille souffrira-t-elle que ta gloire soit ternie ? Mon bonheur est en sa puissance. Dieu des enfers ! j'implore ton secours : ce bras enrichit ton empire, et t'offrit pour Hélène de nombreuses victimes ; ou rends-les à la vie, ou fais que cette princesse, se montrant la digne héritière des vertus et de la piété de son père, rende une épouse à ma tendresse. Enfin , si vous me l'arrachez, sachez ce qu'elle vient de vous taire : nous nous sommes promis, par les sermens les plus sacrés , de ne point nous survivre. Je :

combattrai votre frère : il faut que l'un des deux succombe. S'il refuse le combat , s'il nous veut forcer par la faim jusques dans cet asile , j'ai juré d'enfoncer le poignard dans le sein d'Hélène , et de l'en retirer sanglant pour en percer mon propre cœur : nous mourrons sur le tombeau de votre père ; notre sang arrosera sa cendre , et nos corps reposeront auprès du sien , éternel monument de douleur et de reproche. Ne pensez pas que jamais elle soit l'épouse de votre frère , ni d'aucun autre mortel que moi : si je ne puis l'emmener dans la Grèce , je l'entraînerai dans la tombe. — Mais pourquoi ces tristes discours ? si je donnois cours à des larmes efféminées , je pourrois vous toucher , mais aux dépens de ma gloire. Vous pouvez m'arracher la vie : je ne mourrai point sans honneur ; mais plutôt laissez-vous toucher : soyez juste ; rendez Hélène à son époux.

L E C H Œ U R.

Jeune princesse, c'est à vous de prononcer : puisse votre jugement être conforme à nos vœux !

T H É O N O É.

Je connois les devoirs de la piété, et je les respecte. Je sais ce que je me dois à moi-même ; je ne souillerai point la gloire de mon père ; je ne chercherai point à plaire à mon frère aux dépens de l'honneur et de la vertu. Mon cœur est le sanctuaire de la justice ; il est purifié par Nérée. Je ferai mes efforts pour sauver Ménélas. Puisque Junon te protège, je me consacre à son service : puisse Vénus m'être toujours propice ! Je suis étrangère à son culte, et je renonce à ses plaisirs. Les prières que tu viens de faire sur le tombeau de mon père sont justes, je ne puis m'y refuser sans crime. Hélas ! s'il vivoit encore, il vous eût rendus l'un à l'autre. Il est parmi les morts, aussi bien que chez

les vivans, une justice vengeresse : l'ame de ceux qui ne sont plus demeure privée de vie ; mais , réunie à l'immortel éther , elle conserve un sentiment qui ne meurt point. Je saurai garder le silence sur l'objet qui vous intéresse , et je ne serai pas complice des égaremens de mon frère. En paroissant le trahir je le sers , et je le rends à la vertu. C'est à vous de chercher les moyens de ménager votre fuite : je vous laisse y songer , et je vous promets le secret. Commencez par invoquer les dieux : demandez à Vénus de ne plus mettre obstacle à votre retour , et priez Junon de vous garder sa bienveillance. O mon père ! jamais ta fille ne déshonorera ta mémoire. (*Elle sort.*)

L E C H Œ U R.

Jamais , sans la justice , il n'y eut de bonheur véritable ! C'est sur elle qu'il faut fonder son salut et ses espérances.

H É L È N E.

Ménélas , la princesse nous sauve la vie ; profitons de ses conseils , et cherchons ensemble les moyens de nous dérober aux coups qui nous menacent.

M É N É L A S.

Tu vis depuis long-temps dans ce palais : les serviteurs du roi doivent t'être affidés.

H É L È N E.

As-tu formé quelque dessein ? je sens déjà renaître mes espérances.

M É N É L A S.

Il faut les engager à nous céder un char.

H É L È N E.

Je le puis aisément ; mais où dirigerons-nous notre fuite au milieu d'une terre barbare et qui nous est inconnue ? Ton projet est impossible à exécuter.

M É N É L A S.

Vois si je ne pourrois point me ca-

cher dans le palais, et percer le cœur
du tyran?

H É L È N E.

Sa sœur y consentiroit-elle? garde-
roit-elle le silence? laisseroit-elle périr
son frère?

M É N É L A S.

Lors même que nous pourrions fuir,
nous n'avons point de vaisseaux : celui
qui nous a portés sur ce rivage est de-
venu la proie des flots.

H É L È N E.

Ecoute, et daigne examiner si une
femme peut ouvrir un sage avis : con-
sens-tu de passer pour mort?

M É N É L A S.

C'est un augure sinistre ; mais si cet
artifice est propre à nous sauver, je
consens que tu l'emploies.

H É L È N E.

Je paroîtrai aux yeux du tyran la
tête rasée, et j'exciterai sa compassion
par mes larmes et par mes sanglots.

M É N É L A S.

Que l'effet espères-tu de cette feinte?

H É L È N E.

Je le conjurerai de permettre que je rende les honneurs de la sépulture * à mon époux, qui a péri dans les flots.

M É N É L A S.

Je veux qu'il te l'accorde. Après avoir érigé un monument à ma mémoire, comment fuirons-nous sans vaisseau?

H É L È N E.

Je lui demanderai de m'en accorder un pour faire dans la mer les cérémonies funèbres.

M É N É L A S.

Fort bien : mais s'il t'ordonne de l'ensevelir dans la terre, tout ton projet est renversé.

H É L È N E.

Je lui répondrai qu'il est contraire aux lois de la Grèce d'ensevelir sur la terre ceux qui sont morts dans les flots.

* Dans un tombeau vide.

Le succès doit couronner cet heureux artifice. Je monterai avec toi sur le vaisseau pour jeter à la mer les offrandes mortuaires.

H É L È N E .

Sans doute il faut que tu m'accompagnes avec le reste de tes compagnons échappés du naufrage.

M É N É L A S .

Quand nous serons * en pleine mer, chacun de nous, armé de son épée, se tiendra près de l'un des matelots.

H É L È N E .

Reposons-nous sur ta valeur : et puissent seulement les dieux nous accorder un vent favorable !

M É N É L A S .

Oui, j'attends d'eux cette faveur : ils mettront fin à mes travaux. — Mais de qui diras-tu que tu tiens la nouvelle de ma mort ?

* MUSGRAVE.

ACTE III.

287

HÉLÈNE.

De toi. Tu affirmeras que tu as vu
Périr le fils d'Atrée, et que tu es échappé
Pé seul du naufrage.

MÉNÉLAS.

Ces vêtements, formés des débris d'un
naufrage, confirmeront mon récit.

HÉLÈNE.

C'est à l'excès de ta misère que nous
devrons notre salut.

MÉNÉLAS.

Dois-je te suivre dans le palais ? ou
dois-je demeurer auprès de ce mauro-
lée ?

HÉLÈNE.

Demeure : si le tyran vouloit te mal-
traiter, tu serois protégé par cet asile et
par ton épée. J'entre dans le palais ; je
vais couper ces boucles éparses, revêtir
des vêtements noirs et lugubres, et faire
ruisseler le sang de mes joues. Cet ins-
tant va décider de mon sort ; si je suis
découverte, je péris dans les supplices ;

si je réussis , je rentre dans ma patrie ;
je sauve mon époux. Vénérable Junon ,
épouse de Jupiter , jette un regard propi-
ce sur un couple infortuné qui t'in-
voque ! Nous tendons des mains sup-
pliantes vers ce séjour brillant qui s'ho-
nore de ta présence. Et toi , Vénus ,
qui dus ton triomphe à ta beauté , fille
de Dioné , cesse de conjurer ma perte :
contente-toi des maux que tu m'as fait
souffrir. N'est-ce pas assez que mon
nom soit diffamé chez les barbares ? si
tu veux me faire périr , que du moins
je meure dans ma patrie. Es-tu donc
insatiable de maux ? te verra-t-on tou-
jours avide de fureurs , de trahisons et
de crimes , et les tendres amours se
baigner dans le sang ? Si tu exerçois ton
empire avec plus de douceur , tu serois
la déesse la plus aimable et la plus
adorée.



LE

LE CHŒUR, SEUL.

¶ CHANTRE mélodieux, dont la voix gémissante fait résonner les bosquets touffus des vallons et les retraites sacrées des muses, accours, plaintive Philomèle ! prête-moi tes inflexions touchantes et douloureuses pour déplorer les malheurs d'Hélène, et les calamités dont elle fut la cause innocente. Gémissons sur les maux que Paris fit fondre sur Iliou, lorsqu'il quitta Lacédémone, et crut transporter en Phrygie l'épouse que Vénus avoit accordée à ses desirs.

Combien de Grecs ont péri sous les murs d'Iliou, laissant leurs épouses dans le deuil et leurs maisons abandonnées ! combien de braves guerriers ont été *

¶ Antistrophiques.

* Voyez la note sur Nauplius, *Oreste*, Tome I, page 271, Note (8).

Tome III.

N

submergés dans les flots sur les rivages de l'Eubée , trompés par les fanaux allumés pour les perdre sur les rochers Capharéens , lorsque quittant une terre barbare , et pressés du desir de revoir leur chère patrie , ils ramenoient l'indigne conquête que Junon mit entre leurs mains , une nuée , un fantôme d'Hélène , objet de tant de combats.

Qui peut , en sondant la nature , dire s'il est un dieu qui régit l'univers ? C'est une obscurité impénétrable à l'homme , qui voit d'un côté tant de merveilles , et de l'autre tant de contradictions et de si étranges catastrophes. O Hélène ! tu es la fille de Jupiter : ce dieu , prenant les ailes et la blancheur d'un cygne , t'engendra dans le sein de la belle Lédà ; et tu vois ton honneur injustement flétri ! la Grèce te prodigue les noms de perfide , d'infidelle , d'impie ! Il n'est rien de sûr parmi les mortels ; mais la vérité règne parmi les dieux.

ACTE III 291

O mortels insensés ! cessez d'acheter la gloire au prix du sang humain , de confier au hasard de la guerre vos interminables querelles. Victime de cette fureur , Iion est réduite en cendre : les combats livrés pour Héléne pouvoient se convertir en paroles de paix. D'innombrables guerriers ont enrichi le noir Tartare : la flamme dévorante , semblable à la foudre de Jupiter , a renversé ces superbes tours , et a répandu au loin la désolation et la ruine.

Fin du troisième Acte.

N ij



A C T E I V.

THÉOCLYMÈNE, HÉLÈNE,
MÉNÉLAS, LE CHŒUR.

Théoclymène arrive sur le théâtre , et salue en passant la tombe de son père. Il s'avance ensuite vers le palais , où il aperçoit Hélène en habits de deuil. Ménélas est appuyé sur le mausolée , et n'est pas d'abord aperçu par Théoclymène , qui parle comme étant seul. Le Chœur ne parle point dans cette scène ; mais il n'y a pas de raison de supposer qu'il se soit retiré.

T H É O C L Y M È N E .

AUGUSTE monument qui renferme la cendre de mon père, je te salue. O Protée ! j'ai voulu que ton mausolée fût placé à l'entrée du palais que j'habite, afin de le trouver toujours sur mon

passage , et que jamais Théoclymène ne pût entrer dans sa maison sans rendre hommage aux mânes de son père. Vous, serviteurs diligens, rentrez avec les chiens et les équipages de chasse. — Je me reproche ma molle indulgence, en souffrant que les méchans échappent au supplice. Un Grec, dit-on, est entré ouvertement dans cet Etat sans être arrêté par les gardes que j'ai chargés du soin de veiller à ma sûreté ; sans doute c'est quelque espion , ou quelque ravisseur d'Hélène : s'il est pris, rien ne peut le dérober à la mort. — O dieux ! a-t-il déjà exécuté son coupable projet ? La fille de Tyndare a quitté ce tombeau ; elle a fui loin de ce rivage.... Holà, fidèles serviteurs ? ouvrez, faites sortir les chevaux et les chars ; que du moins ma lenteur à la poursuivre ne me prive pas du bonheur de la posséder. — Arrêtez ; l'objet que je cherche s'offre à ma vue, et je la vois dans le

N iij

palais. — Pourquoi ces vêtemens lugubres ? pourquoi le fer a-t-il fait tomber ses cheveux qui ornoient votre tête charmante ? pourquoi des larmes inondent-elles vos joues de rose ? Un songe sinistre a-t-il troublé votre raison ? ou la triste nouvelle de la mort de quelque personne chérie vous plonge-t-elle dans la douleur ?

H É L È N E.

O mon maître ! (ce nom vous convient désormais) j'ai tout perdu ; je succombe.

T H É O C L Y M È N E.

Quel malheur imprévu , quel accident funeste. . . .

H É L È N E.

Ménélas pourrais - je achever ? hélas ! il n'est plus.

T H É O C L Y M È N E.

Je ne veux point me réjouir d'une nouvelle qui vous afflige , et qui doit

A C T E I V. 293

faire mon bonheur. Mais de qui la tenez-vous ? seroit-ce de Théonoé ?

H É L È N E.

Elle a confirmé le triste récit de celui qui l'a vu périr.

T H É O C L Y M È N E.

Quoi ! quelqu'un est venu vous annoncer sa mort ?

H É L È N E.

Où, seigneur ; et c'est en vain que je voudrois en douter.

T H É O C L Y M È N E.

Qui s'est chargé de ce soin ? où est-il ? que je m'assure de la vérité de son récit.

H É L È N E.

Vous le voyez tremblant auprès du mausolée.

T H É O C L Y M È N E.

* Ses hideux vêtements annoncent une profonde misère.

* O Apollon ! ses hideux vêtements , &c

N iv

Hélas ! il me semble voir mon époux
en ce triste état.

T H É O C L Y M È N E.

Quelle est sa patrie ? d'où vient-il
en ces lieux ?

H É L È N E.

La Grèce l'a vu naître : il accompa-
gnoit mon époux.

T H É O C L Y M È N E.

Comment raconte-t-il la mort de
Ménélas ?

H É L È N E.

(10) Il a péri par la fin la plus déplo-
rable. La mer l'a englouti dans ses
abymes.

T H É O C L Y M È N E.

En quels lieux ? Naviguoit-il sur un
océan barbare ?

H É L È N E.

Son vaisseau s'est brisé sur les rochers
de la Lybie.

T H É O C L Y M È N E.

Comment cet homme , qui partageoit ses dangers , est-il échappé à la mort ?

H É L È N E.

La mort épargne les lâches, et frappe les héros.

T H É O C L Y M È N E.

Sur quels rivages a-t-il laissé les débris du navire ?

H É L È N E.

Quels que soient ces tristes bords, plût au ciel qu'il y fût enseveli lui-même, et que Ménélas fût ici en sa place !

T H É O C L Y M È N E.

Il est mort ! — Sur quel bâtiment cet homme a-t-il été transporté dans cette île ?

H É L È N E.

Des nautoniers , rencontrés par hasard , l'ont recueilli sur leur bord.

T H É O C L Y M È N E.

Qu'est devenu ce funeste fantôme

N v

que les dieux avoient envoyé à Troie ?

H É L È N E .

Il a disparu dans les airs.

T H É O C L Y M È N E .

O Priam ! ô Ilion ! pour quel objet
porta-t-on chez vous le ravage ?

H É L È N E .

Pourquoi suis-je enveloppée dans
l'infortune des Priamides ?

T H É O C L Y M È N E .

Cet homme a-t-il rendu à votre époux
les honneurs de la sépulture ?

H É L È N E .

Non, seigneur ; et c'est pour moi un
cruel redoublement d'affliction.

T H É O C L Y M È N E .

Voilà donc la cause du deuil où je
vous vois plongée ?

H É L È N E .

(11) Cher époux, je te dois ce tribut
de ma tendresse !

T H É O C L Y M È N E.

Faut-il s'abandonner à cet excès de douleur ?

H É L È N E.

Si votre sœur mourait, seriez-vous insensible à sa perte ?

T H É O C L Y M È N E.

Non sans doute : mais répondez-moi, je vous prie ; habiterez-vous toujours ce tombeau ?

H É L È N E.

Pourquoi vous plaisez-vous à me faire des questions injurieuses à moi et à mon époux ?

T H É O C L Y M È N E.

Vous voulez lui être fidelle ? vous vous obstinez à me fuir ?

H É L È N E.

Non : je me rends à vos vœux.

T H É O C L Y M È N E.

Ce consentement tardif répare vos longs refus.

N vj

300 H É L È N E,

H É L È N E.

Daignez me croire : oublions le passé.

T H É O C L Y M È N E.

Quels termes m'offrez-vous ? L'engagement doit être réciproque.

H É L È N E.

Cessons de nous haïr : réconciliez-vous avec moi.

T H É O C L Y M È N E.

J'oublie tous mes sujets de plaintes.
Que les vents les dissipent dans les airs.

H É L È N E.

Ah ! si je vous suis chère , écoutez
ma prière : je tombe à vos genoux.

T H É O C L Y M È N E.

Quel est l'objet pour lequel vous me
suppliez avec tant d'instance ?

H É L È N E.

Daignez permettre que je rende les
derniers devoirs à mon époux.

T H É O C L Y M È N E.

Comment l'ensevelir absent ? Enfer-

merez-vous son ombre dans le tombeau ?

H É L È N E.

La loi des Grecs ordonne

T H É O C L Y M È N E.

Achevez : sur cet objet je connois la sagesse des Pélopidés.

H É L È N E.

Que si quelqu'un périt dans les flots ;
des vêtemens tissés avec soin soient en-
sevelis en sa place.

T H É O C L Y M È N E.

Rendez-lui les honneurs que prescrit
votre loi. Choisissez sur cette terre le
lieu qui vous paroîtra propre à lui éri-
ger un mausolée.

H É L È N E.

Non , seigneur , ce n'est pas ainsi
que nous faisons la sépulture de ceux
qui ont péri dans un naufrage.

T H É O C L Y M È N E.

Expliquez-vous : j'ignore les lois de
la Grèce.

C'est dans la mer que nous devons porter tout ce qui est nécessaire à ses obsèques.

THÉOCLYMÈNE.

Que faut-il donc que je fasse pour satisfaire à votre piété envers l'époux qui fait couler vos larmes ?

HÉLÈNE.

J'ignore moi-même des cérémonies auxquelles je fus assez heureuse pour n'assister jamais.

THÉOCLYMÈNE.

Etranger, je reçois avec joie la nouvelle que tu nous apportes.

MÉNÉLAS.

Hélas ! en l'annonçant j'ai le cœur déchiré.

THÉOCLYMÈNE.

Apprends-moi quels honneurs funèbres vous avez coutume de rendre à ceux qui sont morts dans les ondes ?

MÉNÉLAS.

On règle ces honneurs sur la fortune
et sur le rang.

THÉOCLYMÈNE.

Je veux que l'époux d'Hélène soit
enseveli avec toute la pompe de l'opu-
lence.

MÉNÉLAS.

On fait d'abord couler le sang en
l'honneur des divinités infernales.

THÉOCLYMÈNE.

Quelle victime faut-il choisir ?

MÉNÉLAS.

Cela dépend de vous.

THÉOCLYMÈNE.

Les barbares immolent un cheval ou
un taureau.

MÉNÉLAS.

Que votre choix soit digne du héros
que vous voulez honorer.

THÉOCLYMÈNE.

Dans mes nombreux troupeaux je
ferai chercher le plus beau taureau.

Ensuite on porte le lit funèbre où l'on ne voit aucun corps étendu.

T H É O C L Y M È N E.

On suivra cet usage : que faut-il ajouter à cette pompe ?

M É N É L A S.

Des armes. Tant qu'il vécut elles firent ses plaisirs et sa gloire.

T H É O C L Y M È N E.

J'aurai soin que tous ces présents soient dignes des Pélopidés.

M É N É L A S.

Il faut y joindre des fruits et des productions de la terre.

T H É O C L Y M È N E.

Avec quelles cérémonies jetez-vous dans la mer ces offrandes ?

M É N É L A S.

Il faut équiper un navire , le faire conduire par des rameurs.

T H É O C L Y M È N E.

Jusqu'à quelle distance du rivage ?

M É N É L A S.

Assez loin pour que du bord on le perde de vue.

T H É O C L Y M È N E.

Quelle raison a fait naître cette coutume parmi les Grecs ?

M É N É L A S.

La crainte que le flot ne repousse sur le rivage l'offrande expiatoire.

T H É O C L Y M È N E.

J'ordonnerai qu'on tienne prête une galère Phénicienne dès plus légères.

M É N É L A S.

Ta générosité sera digne d'un grand roi, et agréable à Ménélas.

T H É O C L Y M È N E.

Ne peux-tu, sans Hélène, lui rendre les derniers devoirs ?

M É N É L A S.

C'est l'office d'une mère, d'une épouse ou d'un fils.

THÉOCLYMÈNE.

Ainsi c'est elle qui doit remplir cette lugubre cérémonie ?

MÉNÉLAS.

On ne peut sans impiété violer les lois envers les morts.

THÉOCLYMÈNE.

Soit : je veux que mon épouse remplisse les devoirs de la piété. Je rentre dans le palais pour faire préparer la pompe funèbre. Tu ne partiras point sans emporter des preuves de ma reconnaissance : tu quitteras ces tristes lambeaux, et tu retourneras dans ta patrie avec de riches vêtemens et d'abondantes provisions ; car ton état excite ma pitié. Vous, madame, cessez de vous livrer à d'inutiles regrets. Ménélas a cédé à l'inévitable destinée : vos pleurs ne le rappelleront pas à la vie.

MÉNÉLAS.

Votre devoir, jeune princesse, est de tourner toutes vos pensées sur l'époux

qui vous reste , et d'oublier celui qui n'est plus. Voilà les sentimens que vous devez avoir. Croyez, si je retourne en Grèce, si j'échappe à tant de périls, que j'y rétablirai votre honneur, pourvu que celui auquel vous allez unir pour jamais votre sort, trouve toujours en vous une aimable et fidelle compagne.

H É L È N E.

J'y ferai mon possible. Croyez aussi que mon époux n'aura jamais à se plaindre : vous pourrez en juger par vos propres yeux. Mais entrez, ô Grec infortuné ! mettez-vous dans le bain, et changez de vêtemens : je veux vous combler de biens, afin que vous mettiez plus de zèle et d'ardeur à rendre ces devoirs à mon cher Ménélas.



LE CHŒUR SEUL ,

¶ ACCOURS, ⁽¹²⁾ mère des dieux , qui traverses d'une course rapide les forêts , les fleuves et les mers , pour chercher dans tout l'univers la fille qu'on t'a ravie. Les cymbales de Bacchus font retentir devant toi leur musique bruyante ; tu quittes ton char traîné par des lions obéissans ; tu poursuis la belle déesse enlevée au chœur de ses jeunes compagnes. On voit voler à ta suite la troupe des Nymphes légères , Diane armée de son arc , et Minerve couverte de son égide ; mais Jupiter du haut des cieus s'oppose à tes desseins , et fait parler le destin.

Enfin , lasse de tant de recherches inutiles , la mère des dieux arrive sur les sommets glacés de l'Ida. Dans l'excès

¶ Antistrophiques.

de son désespoir, elle se jette sur ces rochers couverts de neiges éternelles. Elle cesse de féconder les campagnes arides et dépouillées, et laisse défailir les malheureux mortels. Les troupeaux languissans ne paissent plus les tendres arbrisseaux; les villes tombent en ruines; on ne voit plus couler le sang des victimes, et la flamme des gâteaux sacrés ne brille plus sur les autels. Les sources sont taries, et la bienfaisante rosée ne ranime plus la nature.

Mais lorsque les festins des dieux et tous les plaisirs des mortels étoient troublés par sa douleur, Jupiter résolut d'adoucir les chagrins de sa mère, et d'appaiser cette formidable colère : Allez, dit-il, Grâces puissantes; que votre voix enchanteresse charme les maux de la mère des dieux : et vous, célestes Muses, entonnez vos hymnes divins; que l'airain sonne, et que les tambours retentissent. Alors pour la première fois

Vénus sourit, et prit dans ses mains une flûte grave et majestueuse : ses sons mélodieux l'enivroient de plaisir.

(13) Un crime involontaire a irrité contre toi cette puissante déesse : ma fille, tu n'as pas apaisé sa colère par des sacrifices. Le thyrsé sacré qu'entoure le lierre et le pampre, * le rhombe impétueux, les peaux de cerf tachetées et la chevelure hérissée des Bacchantes, les veilles et les fêtes nocturnes de la déesse, voilà ce qui peut t'attirer ses regards propices. * *

* Espèce de toupie que lançoient les Bacchantes.

** Ce Chœur finit par trois vers inintelligibles, que Musgrave corrige et traduit ainsi : *Tu pourras par ta beauté dissiper les chagrins de celui auquel la déesse t'a soumis.*

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

HÉLÈNE, LE CHŒUR.**HÉLÈNE.**

CHÈRES amies ! tout se passe dans le palais au gré de mes desirs. La fille de Protée a favorisé notre fuite. Lorsque son frère l'a interrogée, elle ne lui a point révélé l'arrivée de Ménélas ; au contraire, elle a dit qu'il n'étoit plus au nombre des vivans. Mon époux, dont l'audace égale la prudence, a saisi sur le champ le bouclier et la lance destinés à être offerts au mort. Il est prêt au combat : des milliers de barbares trembleroient devant lui. Je lui ai donné des habits dont il s'est revêtu après avoir

quitté les lambeaux déchirés qui couvroient son corps : j'ai préparé le bain dans lequel il s'est lavé et rafraîchi. . . .
 — Voilà le roi qui s'avance ; il se croit maître de ma main. Je me tais. Vous aussi, gardez le silence, et soyez-moi fidelles : votre salut dépend du nôtre.

HÉLÈNE, THÉOCLYMÈNE,
 LE CHŒUR.

THÉOCLYMÈNE.

ESLAVES, apportez avec ordre et de la manière que cet étranger vous a prescrite, toutes les offrandes mortuaires qui doivent être jetées à la mer : Hélène, daignez me croire, restez dans le palais : présente ou absente, vous ferez également les funérailles de votre époux. Dans la douleur où je vous vois plongée, je redoute un dessein funeste ;
 je

je tremble que le desir de suivre un époux chéri ne vous fasse précipiter dans les flots.

H É L È N E.

O mon illustre époux ! je dois honorer sa mémoire : je dois à mon premier hymen l'hommage de mes regrets et de mes larmes. Il me seroit doux de mourir pour l'amour d'un époux ; mais lorsque cet objet n'est plus , le servirois-je en m'immolant ? Souffrez que j'aie moi-même lui rendre les derniers devoirs : et puissent les dieux récompenser dignement ce bienfait ! puisse cet étranger , qui daigne y concourir , être comblé de leurs faveurs ! Vous trouverez en moi une épouse tendre et reconnoissante : accomplissez votre généreux dessein , et donnez les ordres nécessaires pour la cérémonie funèbre.

T H É O C L Y M È N E,

(à un de ses officiers.)

Allez, et prenez soin qu'on prépare

Tome III.

O

314 H É L È N E ,

une galère Sidonienne de cinquante rames.

H É L È N E .

N'en donnerez-vous pas le commandement à celui qui doit présider aux obsèques ?

T H É O C L Y M È N E .

C'est mon dessein : je veux que tout l'équipage lui obéisse.

H É L È N E .

Répétez cet ordre , je vous prie , afin que tous l'entendent clairement.

T H É O C L Y M È N E .

Je l'ordonne une seconde fois. Si vous le jugez nécessaire , je suis prêt à le répéter.

H É L È N E .

Puissent tous ces préparatifs avoir pour nous un heureux effet !

T H É O C L Y M È N E .

Ne flétrissez pas votre beauté dans les larmes.

H É L È N E.

Ce jour vous instruira de ma reconnaissance.

T H É O C L Y M È N E.

Songez que les morts ne sont qu'une ombre vaine.

H É L È N E.

Si j'honore les morts, ceux qui vivent me sont chers.

T H É O C L Y M È N E.

Vous ne trouverez pas en moi un époux moins tendre que Ménélas.

H É L È N E.

J'attends tout de vos généreux sentimens, si la fortune les seconde.

T H É O C L Y M È N E.

Il dépendra de vous d'assurer ses faveurs par un juste retour.

H É L È N E.

Mon cœur fut toujours tendre et fidèle.

T H É O C L Y M È N E.

Voulez-vous que je vous accom-

O ij

pagne, et que je monte avec vous sur le vaisseau ?

H É L È N E .

Non , seigneur , ne vous abaissez point jusqu'à servir sous vos sujets.

T H É O C L Y M È N E .

Eh bien ! je vous laisse accomplir les rites sacrés que votre loi vous impose. Mon palais n'a point été souillé : ce n'est pas dans ces murs que Ménélas a rendu l'ame. Qu'on avertisse mes officiers de faire les apprêts nécessaires pour l'union que je vais contracter : que la terre retentisse d'hymnes sacrés, et que l'hymen d'Hélène soit célébré dans tout cet empire. Et toi, étranger, va promptement jeter dans la mer ces offrandes faites aux mânes de celui qui n'est plus , et hâte-toi de me ramener mon épouse : je veux que tu célèbres avec nous cette fête ; ensuite tu auras le choix de retourner dans ta patrie , ou de vivre heureux parmi nous. (*Il sort.*)

M É N É L A S.

O Jupiter ! père des hommes et des dieux , unique source de sagesse , jette les yeux sur nous , et termine nos infortunes ; c'est à toi seul que nous avons recours dans nos dangers et dans notre misère. Si tu daignes nous toucher de ta main puissante , tu relèveras nos forces abattues , et la fortune viendra combler nos vœux. Assez long-temps nous avons été en butte à sès coups. O dieux ! que j'ai si souvent invoqués dans ma vie agitée , tantôt pour implorer votre secours dans l'adversité , tantôt pour vous rendre graces de vos bienfaits , ne permettez pas que mes jours soient terminés dans le malheur ; rendez-moi ma gloire et ma fortune ; accordez-moi une dernière faveur , et vous répandrez le bonheur sur tout le reste de mon existence.



O iij

LE CHŒUR, SEUL.

¶ **O** VAISSEAU de Sidon qui règnes sur les flots, et autour duquel les dauphins forment mille danses variées ! vole rapidement sur la plaine liquide : puisse un vent frais et favorable seconder l'effort des rameurs ! et que la mer douce et tranquille invite les matelots, et leur crie : abandonnez les voiles à la douce haleine des vents : courbez-vous sur la rame. Matelots ! hâtez-vous de rendre Hélène aux rivages fortunés de * Mycène.

Peut-être trouvera-t-elle sur les rives du fleuve les prêtresses des ** Leucippides ; peut-être, près du temple de

¶ Antistrophiques.

* Littéralement : *De Persée*. Persée avoit fondé Mycène.

** Hilaire et Phœbé, déesses, filles de Leucippe.

Pallas, se mêlera-t-elle aux danses sacrées, auxquelles elle est depuis longtemps étrangère, pour célébrer les fêtes nocturnes d'Hyacinthe.... Hyacinthe, qui fut atteint d'un disque lancé par la main d'Apollon. Ce dieu, pénétré de douleur, voulut que la Laconie consacra le jour de sa mort à des sacrifices solennels. — Là, elle rencontrera sa fille * pour qui les flambeaux de l'hymen n'ont point encore été allumés.

Plût au ciel que nous pussions nous élever dans les airs, comme, lorsque l'hiver vient attrister la nature, on voit les ** oiseaux de Lybie, dociles à la voix de leur chef, s'assembler par troupes nombreuses, et chercher les lieux secs et les terrains fertiles. Volez, oiseaux légers, dont le cou long et flexible s'élève et se courbe avec grace; volez,

* J'ai suivi Musgrave. Il manque un vers dans l'original à cette antistrophe.

** Les grues.

émules des nuées ; dirigez votre course rapide au milieu des Pléiades et du nocturne Orion : reposez-vous aux bords de l'Eurotas , et répandez-y la nouvelle que Ménélas , vainqueur de Troie , retourne dans sa patrie.

Venez , illustres fils de Tyndare , fendez l'air sur un char traîné par des coursiers fougeux ; traversez les tourbillons des astres brillans ; soyez les sauveurs d'Hélène. Faites souffler du haut des cieux , sur les flots écumans de la mer orageuse , un vent doux et favorable : rendez à votre sœur l'honneur que lui ravit l'injuste renommée.



THÉOCLYMÈNE, UN MES-
SAGER, LE CHŒUR.

LE MESSAGER.

O ROI ! je viens annoncer une triste
nouvelle.

THÉOCLYMÈNE.

Quoi ?

LE MESSAGER.

Cherchez une autre épouse : Hélène
a fui loin de ces lieux.

THÉOCLYMÈNE.

Comment ? les airs lui ont-ils ouvert
un passage ?

LE MESSAGER.

Ménélas , le même qui a feint d'an-
noncer sa mort , fuit avec elle au travers
des ondes.

THÉOCLYMÈNE.

Etrange nouvelle ! Sur quel vaisseau

O v

a-t-il pu l'enlever ? tout ce que tu me dis est incroyable.

L E M E S S A G È R .

Il est parti sur le vaisseau et avec les nautoniers que vous-même lui avez donnés.

T H É O C L Y M È N E .

Comment ? explique-toi : je ne puis croire qu'un seul homme ait pu se rendre maître d'un si nombreux équipage ?

L E M E S S A G È R .

La fille de Jupiter, au sortir du palais, s'est avancée vers la mer avec une démarche modeste : elle pleuroit la mort de son époux , et cet époux étoit près d'elle et plein de vie. Nous avons choisi dans le port la meilleure galère Sidonienne à cinquante rames ; nous l'avons détachée , et nous nous sommes mis avec ardeur à l'ouvrage : l'un dresse le mât ; l'autre met la main à la rame ; les voiles sont déployées , et le gouvernail

tourne sur ses gonds. Tandis que nous sommes occupés à ces différens travaux, des Grecs, qui observoient nos mouvemens, s'approchent du rivage : c'étoient les compagnons de Ménélas, couverts de lambeaux hideux qui faisoient ressortir la noblesse de leurs traits. Aussitôt qu'il les apperçoit, le fils d'Atrée leur adresse la parole avec une feinte compassion : « O Grecs infortunés ! comment et sur quel vaisseau avez-vous fait naufrage ? Ne refusez pas de vous joindre à nous pour faire les funérailles du fils d'Atrée : son corps est enseveli dans les flots ; la fille de Tyridare vient rendre hommage à sa mémoire. » Les Grecs, versant des larmes simulées, entrent dans le vaisseau pour jeter à la mer les offrandes sacrées. Leur nombre nous donnoit quelque soupçon ; mais nous n'osions le témoigner de peur de vous déplaire. Notre malheur est votre ouvrage : en nous

O vj

soumettant aux ordres de cet étranger, vous avez causé notre ruine. Tout étoit prêt, et les offrandes avoient été portées à bord du navire : le taureau seul refusoit de marcher ; il mugissoit plein de fureur, roulant autour de lui ses yeux enflammés ; et recourbant son dos nerveux, il nous menaçoit de ses cornes : personne n'osoit l'approcher. L'époux d'Hélène appelle ses guerriers :
» Destructeurs d'Ilion, illustres et braves guerriers ! saisissez par le corps
» cet animal furieux ; portez-le sur vos
» épaules robustes, à la manière des
» Grecs, et jetez à la proue cette victime mortuaire. » En disant ces paroles, il porte la main à son épée. La troupe obéissante enlève le taureau et le pousse au fond du navire. En même temps Ménélas s'approche du * cheval, le flatte, le caresse et le fait entrer sans effort. Le vaisseau étant donc chargé

* Héath.

et prêt à partir, Hélène y monte avec grace, et s'assied sur la poupe. Ménélas, dont la renommée s'empresse à publier la mort, se place à ses côtés; les autres Grecs se rangent à droite et à gauche : chacun d'eux veille sur l'un de nous. Ils étoient armés de poignards cachés sous leurs vêtemens. Le chef de nos rameurs entonne une chanson nautique, et la mer retentit de nos voix réunies qui la répètent. Nous n'étions pas fort avancés dans la mer, lorsque le pilote s'adressant à Ménélas : *Etranger, lui a-t-il dit, faut-il aller plus loin, ou dois-je m'arrêter ici ? — C'est assez,* répond le Grec; et saisissant son épée, il s'avance vers la proue, et se dispose à immoler le taureau; mais, sans faire mention du mort, il adresse aux dieux cette prière : « Neptune, dieu des mers, » et vous filles de Nérée, daignez veiller sur mes jours, et me conduire au port de Nauplie avec mon épouse. »

Le sang jaillit dans l'onde, et forme un heureux présage pour celui qui le répand. Quelqu'un des nôtres dit à celui qui rame auprès de lui : « Cet appareil » et cette navigation n'est qu'un piège » et un artifice : tâchons de regagner le » port ; prends le commandement, em- » pare-toi du gouvernail. » Cependant le fils d'Atrée, après avoir achevé le sacrifice, crie à ses compagnons : « Hé- » ros, la fleur des guerriers de la Grèce ! » fondez sur les barbares ; frappez ! égor- » gez ! précipitez-les dans les flots ! » — Notre chef à son tour nous anime aussi de sa voix : « Armons-nous des » bancs et des rames, nous crie-t-il, et » massacrons ces perfides étrangers. » Aussitôt le combat commence ; le choc des rames et des épées fait ruisseler le sang de toutes parts. Hélène, du haut de la poupe, les exhorte et les encourage. « Souvenez-vous des exploits » d'Iliou : que ces barbares apprennent

» à vous connoître. » Ceux qu'une ardeur impétueuse fait courir au-devant du fer, portent aussitôt la peine de leur audace; les autres ne tardent pas à les suivre, et le navire est jonché de morts. Si quelque part les Grecs chancelent, Ménélas court les raffermir; rien ne résiste à sa valeur: il frappe, il pousse dans les flots, il submerge vos navigateurs, et le tillac désert demeure la proie des Grecs. Alors leur roi s'empare du gouvernail, et déclare qu'il dirige sa course vers leur commune patrie. Aussitôt on déploie les voiles; il s'élève un vent favorable, et le vaisseau s'éloigne du rivage. Je m'étois jeté dans les flots* pour me dérober à la mort; déjà mes forces épuisées commençoient à défaillir, lorsqu'une main secourable est venue me délivrer et me porter sur le rivage. O roi! apprenez par ce malheur à connoître le prix d'une sage défiance.

* Près de l'ancre.

Prince, qui l'eût pu croire, que Ménélas tromperoit vos yeux et les nôtres?

T H É O C L Y M È N E.

Malheureux jouet d'une femme!...
Voilà l'hymen où mon cœur aspire.
— Ah! si je pouvois les poursuivre; si
je pouvois voler au travers des mers, et
saisir ces perfides étrangers... Du moins
j'assouvirai ma rage sur une sœur qui
m'a trahi. Elle savoit que Ménélas étoit
dans ce palais: elle a pu me le cacher!
Ce crime est le dernier qu'elle pourra
commettre; et ses oracles imposteurs
n'abuseront plus les mortels. (*Il veut
entrer dans le palais.*)

L E C H Œ U R, *le retenant.*

Seigneur! où courez-vous? Quel
meurtre! quel forfait exécration!

T H É O C L Y M È N E.

Je vais où la justice m'appelle: laissez-
moi.

L E C H Œ U R.

Non ; je m'attacherai à vos vêtemens :
je ne puis vous abandonner dans la fu-
reur qui vous aveugle.

T H É O C L Y M È N E.

Esclave ! prétends-tu commander à
ton maître ?

L E C H Œ U R.

La raison , la vertu vous parlent par
ma bouche.

T H É O C L Y M È N E.

Laisse-moi , te dis-je.

L E C H Œ U R.

Non ; je ne puis vous quitter.

T H É O C L Y M È N E.

Laisse-moi punir une sœur perfide et
dénaturée.

L E C H Œ U R.

Dites plutôt sainte et vertueuse.

T H É O C L Y M È N E.

Qui a trahi son frère.

330 H É L È N E,
L E C H Œ U R.

O noble trahison , qui fait triompher
la justice !

T H É O C L Y M È N E.
Qui me ravit mon épouse.

L E C H Œ U R.
Pour la rendre à celui qui a sur elle
des droits sacrés.

T H É O C L Y M È N E.
Quel mortel a des droits plus sacrés
que les miens ?

L E C H Œ U R.
Celui qui la reçut de la main de son
propre père.

T H É O C L Y M È N E.
La fortune m'en a fait maître.

L E C H Œ U R.
Et le destin vous l'a ravie.

T H É O C L Y M È N E.
Il ne t'appartient pas de juger de
mes droits.

L E C H Œ U R.
Je défends ceux de l'innocence.

THÉOCLYMÈNE.

C'est donc à moi d'obéir ?

LE CHŒUR.

• Votre sœur a respecté les devoirs de la piété.

THÉOCLYMÈNE.

• Préviens ma juste fureur.

LE CHŒUR.

• Frappe. N'espère pas nous faire consentir à ton exécration vengeance. Avant d'égorger ta sœur, il faut nous arracher la vie : il est beau à des esclaves généreux de s'immoler pour leurs maîtres.

Les mêmes, LES DIOSCURES. *

LES DIOSCURES.

O ROI THÉOCLYMÈNE ! calme ton injuste colère ; entends la voix des Dioscures, dont ta sœur cause tes re-

* Castor et Pallux.

grets. Ce n'est pas à toi que la destinée unit le sort d'Hélène. La princesse issue de Nérée, ta sœur Théonoé respecte les dieux et la justice, elle obéit aux ordres de ton père. Il falloit que la fille de Tyndare habitât ton palais jusqu'à ce jour : maintenant que Troie est renversée, et que son nom a servi la colère des dieux, il est temps qu'elle quitte ces lieux pour retourner dans sa patrie et pour vivre avec son époux. Garde-toi d'armer ta main contre une sœur vertueuse : sa conduite est approuvée par les dieux. Depuis que Jupiter nous mit au rang des immortels, nous veillons sur notre sœur chérie ; mais nous n'avons pu empêcher ce que les dieux et le destin avoient arrêté de tout temps. — Chère sœur ! qu'un vent favorable te conduise avec ton époux : nous serons pour toi deux divinités propices ; nous te précéderons sur les flots, et nous te ferons aborder aux rivages qui t'ont vue

maître ; et lorsque tu quitteras le séjour des vivans , tu augmenteras le nombre des divinités ; on t'offrira des sacrifices en même temps qu'aux Dioscures , et tu recevras les présens et les hommages des mortels. Telle est la volonté de Jupiter. Le lieu où le fils de Maïa se reposa avec toi en t'enlevant de Sparte , lorsqu'il descendit des cieus pour dérober ton corps à l'amour de Pâris , cette île qui domine sur les côtes de l'Attique , prendra désormais le nom d'Hélène. Ménélas , qui a passé tant d'années errant sur les mers , habitera les îles fortunées. Les dieux aiment les cœurs grands et généreux : les travaux et les peines sont réservés au vulgaire lâche et timide.

T H É O C L Y M È N E.

Fils de Jupiter et de Léda , je me rends à vos ordres suprêmes ; je pardonne à ma sœur , j'abandonne le dessein de ma vengeance. Qu'Hélène re-

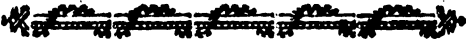
tourne dans sa patrie , puisque tel est l'arrêt de la destinée ; je lui soumets ma volonté. * Je vous salue , illustres frères de la plus vertueuse des femmes.

L E C H Œ U R .

Les destinées se manifestent sous mille formes différentes. Les dieux font naître des événemens contraires à nos espérances, et se plaisent à confondre la vaine prévoyance des mortels. Ce jour vient d'en fournir un illustre exemple.

* Littéralement : *Sachez que vous êtes issus du même sang que la sœur la meilleure et la plus vertueuse. Adieu, réjouissez-vous des nobles sentimens d'Hélène; ce qui n'a pas lieu dans la plupart des femmes.*

Fin du cinquième et dernier Acte.



NOTES

SUR HÉLÈNE.

(1) v. 11. *ET* qui dès qu'elle eut atteint, &c.
M. Musgrave supplée ici un vers dont voici le sens : *Une fille qui fut appelée Idothéa pendant tout le temps de son enfance, et qui, dès qu'elle eut atteint, &c.*

(2) v. 156. *Ne t'informe point des motifs, &c.*
On sent assez que ce motif étoit la jalousie de Théoclymène, qui se flattoit que Ménélas seroit compris dans ses barbares exécutions. Hélène, qui vouloit rester inconnue, ne peut s'expliquer à Teucer.

(3) v. 192. *Du nom de son Faune chéri; en grec, de son Pan.* Il y avoit des Pans comme des Faunes et des Satyres : mais cette mythologie ne nous est pas aussi familière, et l'idée de Pan nous semble trop individuelle.

(4) v. 301.

Τιν' υπολειπόμεναι τυχήν,

Scribe,

Τιν' υπολειπόμεναι τυχήν.

Samuel Battierius. Musgr. Helv. pag xxj.

(5) v. 386, &c. *Callisto, la fille de Mérope.* Junon, jalouse de Callisto, la changea en ourse. Suivant les éditions ordinaires, le texte d'Euripide suppose qu'elle fut changée en lionne. M. Musgrave change le mot *λιωνῆς lionne*, en *θειωνῆς, divinité*; j'ai conformé ma traduction à cette conjecture. — L'histoire de cette Titanide, fille de Mérope, dont il est parlé dans ce passage, n'est pas connue d'ailleurs.

(6) v. 585. *Regarde : que faut-il de plus pour le convaincre ?* En admettant, comme je l'ai fait dans cette traduction, la conjecture de B. Heat (*τί τι σοι σαφιστερον*) ne pourroit-on point supposer qu'en disant ces mots, Hélène présente à son mari les symboles dont il a été question plus haut ? (v. 298, p. 223 de la Trad.) Si cette conjecture n'est pas admise, il faut supposer que ces symboles étoient de nature à ne pas être portés toujours avec soi, et qu'Hélène

SUR HÉLÈNE, 337

qu'Hélène en étoit privée en cet instant, sans quoi on a peine à concevoir qu'elle n'en fit pas usage. — Il est vrai qu'on pourroit dire encore que Ménélas les avoit perdus dans le naufrage : mais si ces symboles étoient des signes, ils n'étoient pas de nature à se perdre.

(7) v. 778. *Σκωπιαί Περσέως*, les retraites ou les embuscades de Persée. Ce sont les côtes occidentales de l'Afrique, où Persée attaqua les Gorgones, et trancha la tête à Méduse leur reine. BARNES.

(8) v. 874. *Portez devant moi ce flambeau, &c.* Les prêtres Egyptiens, au rapport de Plutarque, prenoient soin de purifier l'air qu'ils respiroient ; le matin ils le faisoient parfumer avec de la poix résine, et le soir avec de la myrrhe. MUSGRAVE.

(9) v. 912 — 927. Depuis ces mots, *les dieux haïssent la violence*, jusqu'à ceux-ci, *la violence d'un frère cruel*, j'ai transcrit presque mot à mot la traduction du P. Brumoy, qui m'a paru à-la-fois élégante et fidelle.

Tome III.

P

(10) v. 1227. *Il périt par la fin la plus déplorable.* Les anciens envisageoient comme le genre de mort le plus triste, l'état de ceux qui sont suffoqués dans l'eau ; soit que, regardant l'ame comme une flamme subtile, ils imaginassent que l'eau pouvoit l'éteindre ; soit que l'horreur d'abandonner son corps pour être dévoré par les poissons, et privé de sépulture, fût le principe et le fondement de ce préjugé, dont on trouve des traces dans Homère et dans Virgile.

BARNES.

(11) v. 1243. *Cher époux, je te dois ce tribut de tendresses.* Le grec renferme un double sens, que j'ai voulu faire sentir dans la traduction : *celui qui est là m'est cher*, voilà à peu près le sens littéral. *Celui qui est là* peut signifier pour Théoclymène, *celui qui est dans cette position-là, celui qui est mort* ; au lieu qu'Hélène et les spectateurs entendent ces mots de Ménélas inconnu et présent.

(12) v. 1321. *Mère des dieux.* Cérès et Cybèle sont souvent confondues par les poètes, et ce chœur m'en paroît un exemple : car je ne puis penser que les regrets sur

la mort de Proserpine , soient ceux d'une autre que sa mère ; et la description de la fête de la mère des dieux , telle qu'on la lit dans ce chœur , ne peut convenir qu'à Cybèle. Toute cette ode paroît si étrangère au sujet , que B. Heat la croit transportée d'une autre pièce ; mais M. Musgrave la fait rentrer dans le sujet par quelques corrections que j'ai suivies dans ma traduction. Il fait aussi quelques remarques pour justifier Euripide de cette espèce d'écart. 1°. Sparte , la patrie d'Hélène , avoit un grand respect pour Rhéa ou Cybèle. 2°. En admettant la correction et l'interprétation de Musgrave , les derniers vers de la seconde antistrophe supposent que Cybèle étoit irritée contre Hélène , et avoit contribué à ses infortunes. 3°. Il y a quelque apparence , par des rapprochemens chronologiques , que cette tragédie fut représentée dans le temps où les fêtes de Cybèle furent transportées à Athènes , peut-être même à cette occasion.

(13) v. 1373. *Un crime involontaire* , &c. J'ai suivi Musgrave , qui suppose que le crime qui est ici reproché à Hélène , dont

340 NOTES SUR HÉLÈNE.

elle avoit négligé de se purifier par des sacrifices, est celui dont Thésée fut l'auteur coupable, et dont à l'âge de sept ans elle fut la victime innocente.

Fin des Notes sur Hélène.

T A B L E

D E S P I È C E S

contenues dans le Tome III.

S UJET des Suppliantes, page 3	
Les SUPPLIANTES , tragédie, 7	
Notes sur les Suppliantes, 99	
Sujet de Rhésus, 107	
RHÉSUS , tragédie, 113	
Notes sur Rhésus, 191	
Sujet d'Hélène, 197	
HÉLÈNE , tragédie, 201	
Notes sur Hélène, 335	

Fin de la Table du Tome III.

Tome III.

* Q

Handwritten text at the top of the page, possibly a title or header, which is mostly illegible due to fading and bleed-through.

Main body of handwritten text, consisting of several lines of cursive script. The text is very faint and difficult to decipher.

Handwritten text at the bottom of the page, possibly a signature or footer, which is also illegible.



